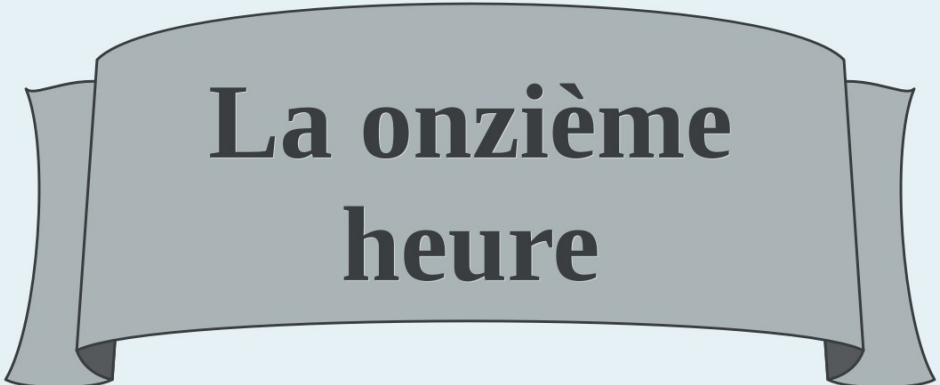




La onzième heure

**Richard Sapir
Warren Murphy**

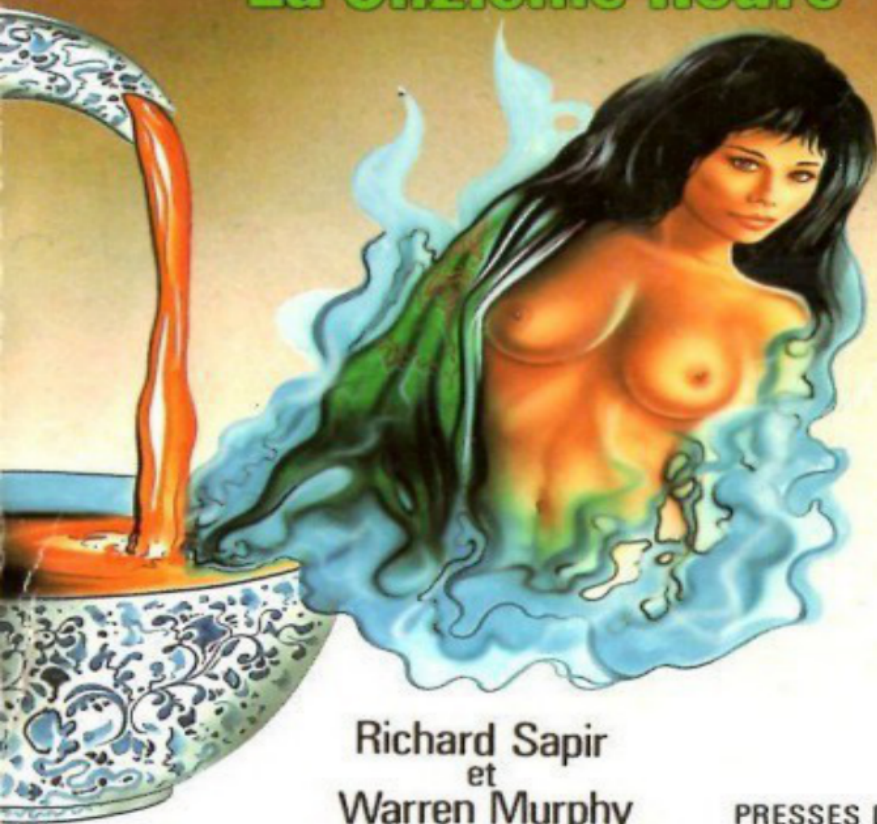
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GÉRARD DE VILLIERS
PRÉSENTE

L'IMPLACABLE

La Onzième Heure



Richard Sapir
et
Warren Murphy

PRESSES DE LA CITÉ

LA ONZIÈME HEURE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHÉ OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

LA ONZIÈME HEURE

**TRADUIT ET ADAPTÉ DE
L'AMÉRICAIN
PAR JEAN-FRANÇOIS BERNIES**



**PRESSES DE LA CITÉ
PARIS**

Titre original :
THE ELEVENTH HOUR

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Richard Sapir and Warren Murphy, 1987

© Presses de la Cité/GECEP, 1989

pour la traduction française

ISBN : 2-258-03080-3

Édition originale :

ISBN : 0-451-15001-5

NEW AMERICAN LIBRARY, BROADWAY

New York N.Y. 10019

Pour Bob Randisi, Ric Mayers
Ted Joy, Ed Hunsburger,
Molly Cochran et Will Murray.

CHAPITRE PREMIER

Jusqu'au moment où il se mit à trahir l'Amérique, Sammy Kee aurait ri au nez de quiconque l'aurait traité de traître.

Était-ce trahir que d'aimer son pays au point de se battre pour le rendre meilleur ?

« Et Dieu sait qu'il a besoin d'être rendu meilleur », avait-il coutume de répéter.

Car tout le monde savait que les États-Unis étaient un pays raciste et fasciste. Que tous les détenus des geôles américaines étaient des prisonniers politiques. Qu'on ne commettait nulle part au monde plus d'atrocités qu'en Amérique. Que la paix régnerait dans le monde si l'oncle Sam cessait d'accumuler les ogives nucléaires.

Pour le savoir, Sammy Kee n'avait qu'à regarder la télévision. Est-ce que la télévision mentait ?

Mais il avait beau réciter consciencieusement ses slogans, militer contre l'aide aux Contras du Nicaragua et continuer à acheter, en 1989, les disques de Peter, Paul et Mary, il n'était pas heureux.

Il n'était pas heureux parce que les trois grandes chaînes de télé avaient refusé de l'engager comme envoyé spécial. Malgré la cassette de quinze minutes qu'il leur avait fait parvenir : sa réalisation de fin d'année, une œuvre qui lui avait valu les félicitations du jury à l'Institut des Hautes Études Cinématographiques de UCLA, la plus prestigieuse université de Los Angeles.

Le film était pourtant résolument avant-gardiste : une série d'interviews réalisées en clair-obscur et prises de vue superbement floues. On y voyait une collection de putes, de dealers et de braqueurs expliquer à contre-jour comment la politique économique de Reagan-Bush les avait acculés au crime.

Le rejet des grandes chaînes avait abattu l'apprenti reporter pendant deux jours jusqu'à ce que, dans un sursaut de conscience révolutionnaire, il réalise que leur attitude était dictée par leur soumission croissante aux oukases du régime pourri de Washington. La crise aidant, ils n'étaient plus capables de soutenir les feux trop brillants de sa caméra-vérité.

D'avoir trouvé les vrais responsables de ses déboires rendit son

enthousiasme à Sammy Kee et il eut aussitôt une nouvelle idée. Puisqu'il ne pouvait pas briser le cercle du silence que les chaînes officielles maintenaient sur les problèmes de société, il leur montrerait de quoi il était capable sur le terrain de la scène internationale.

Mais quand Sammy eut son scoop, il se rendit compte que la difficulté était de ramener son reportage en Amérique. Une difficulté de taille.

L'aéroport de la capitale était bouclé par l'armée ; tes soldats ne laissaient passer personne sans permis officiel. Et Sammy Kee n'avait pas de permis. Il n'avait qu'une défroque usée de paysan : un pantalon sale et une blouse aux poignets fermés par des rubans bleus tout rapiécés. Il avait découvert aussi que les paysans n'étaient pas tolérés dans les avenues monumentales de la capitale. Les soldats l'avaient refoulé aux portes de la ville sans même se donner la peine de vérifier ses papiers heureusement, du reste, car il n'en avait pas.

Sammy Kee avait dû se glisser sous un vieux camion chargé de légumes et, c'est cramponné à un de ses essieux, qu'il avait fait son entrée dans la ville.

Il avait eu un choc en découvrant une ville aussi impressionnante. Il avait entendu dire que les bombardiers américains l'avaient rasée, trente-cinq ans auparavant, mais il réalisait qu'elle avait été entièrement reconstruite dans le plus pur style néo-classique mussolino-stalinien, avec des perspectives gigantesques et des bâtiments massifs dont les façades étaient ravalées avec un soin maniaque. Des statues de héros se dressaient à tous les carrefours et le visage lisse du Grand Timonier de la révolution était peint sur chaque pan de mur.

Mais la ville avait aussi l'allure d'un immense décor vide. Quelques rares passants se pressaient dans les rues. Seules, les limousines officielles et les camions de l'armée roulaient sur les chaussées désertes. Des soldats aux visages fermés de jeunes paysans incultes et brutaux étaient plantés à chaque coin de rue, comme dans toute cette partie de l'Asie. Sauf qu'ici, ils étaient encore plus nombreux.

Il n'avait pas tardé à se faire repérer par ces militaires sanglés dans leurs sombres manteaux et n'avait dû son salut qu'à la légèreté de ses sandales. À sa peur aussi, un aiguillon qui s'était révélé plus puissant que leur sens du devoir. Les oreilles résonnantes du martèlement de leurs lourdes bottes, il avait fui follement, prenant, au hasard, une rue après l'autre.

Soudain, dans la rue de la Tortue, il reconnut le drapeau qui flottait sur le fronton de marbre d'un lourd bâtiment. Hors d'haleine, Sammy courut dans la direction du gros portail qui en interdisait

l'accès. Il regarda par-dessus son épaule. Plus personne. Il sentit son déjeuner remonter son œsophage. C'était du *kimchi* pourri qu'il avait ramassé dans une poubelle. Pour se rassurer il tâta la boîte de plastique qui cognait contre sa cuisse. Son contact suffit à le calmer : cette boîte allait être son passeport pour la liberté.

Parvenu à la hauteur du porche, il hésita encore mais les sifflets des soldats le décidèrent. Sammy se força à enfoncer la sonnette. Il était sûr que les Russes allaient s'intéresser à lui : un Américain à Pyeong-Yang, la capitale de la République Populaire de Corée, là où pas un de ses compatriotes n'avait mis les pieds depuis quarante ans.

Sammy essuya une larme de joie. Un homme en uniforme vert s'approchait du portail. Il vit que c'était un Blanc, ce qui le rassura, bien qu'il fût lui-même de race jaune, né de parents coréens mais à San Francisco.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda l'homme dans un coréen laborieux. Il était frêle et blondasse. Sammy jugea qu'il devait être un bureaucrate subalterne. Son seul signe distinctif était une grosse paire de lunettes d'écaille. C'était exprès : les gens se souvenaient des lunettes, jamais du visage.

— Je demande l'asile politique, expliqua Sammy, je suis américain.

Le Russe sursauta comme s'il avait reçu une balle. Le choc d'entendre cette voix américaine chez ce paysan coréen en loques avait crispé son visage. Il pressa un bouton invisible et ouvrit le portail.

— Vite, souffla-t-il.

Et comme l'Américain hésitait, il le tira par la manche si brutalement que le jeune homme s'étala sur les pavés de la cour intérieure.

— Imbécile, siffla-t-il après avoir refermé le portail. Si un seul de nos camarades coréens t'avait vu, je n'aurais rien pu faire pour te sauver.

Il le ramassa comme un paquet.

— Je veux voir l'ambassadeur, fit Sammy Kee faiblement.

— Plus tard, cingla le Russe. Dis-moi d'abord : qui est au courant de ta présence dans ce pays ?

— Personne.

— Et chez les Américains ?

— Personne non plus, je suis venu ici de mon propre chef.

Le Russe mena Sammy Kee jusqu'au sous-sol de l'ambassade. Ils

passèrent une porte qui servait visiblement à l'évacuation des ordures. On entendait le ronflement sourd d'une chaudière. Les murs du corridor étaient faits de gros moellons mais les portes en bois semblaient encore plus solides que les murs. Le Russe ouvrit l'une d'entre elles et poussa Sammy Kee à l'intérieur, fermant à clé derrière eux.

À la table nue flanquée d'un tabouret placé sous un spot aveuglant, Sammy Kee comprit qu'il était dans une salle d'interrogatoire.

Docilement, l'étudiant alla s'asseoir sous la lumière avant même qu'on le lui demande.

— Je suis le colonel Viktor Ditko, annonça le Russe.

Sammy Kee sut qu'il était tombé sur le résident du KGB.

L'Américano-Coréen ouvrit la bouche pour dire son nom mais le Russe demanda d'un ton cinglant :

— Comment es-tu entré ici ?

— Par la mer Jaune, en radeau.

— D'un sous-marin ?

— Non, je suis parti de Corée du Sud.

— Où as-tu accosté ?

— Je ne sais pas, un village.

— Comment es-tu arrivé à Pyeong-Yang ?

— Par le train, depuis la gare de Changyon.

Le colonel hocha la tête. Changyon était à moins de cent cinquante kilomètres au sud de Pyeong-Yang et des trains réguliers reliaient les deux villes. Un tel voyage était faisable pour un type de la bonne couleur de peau à condition qu'il parle un minimum de coréen et ait un peu d'argent local.

— Ainsi tu es venu en Corée du Nord par mer rien que pour nous demander l'asile politique ? s'étonna le Russe d'une voix douce. Tu nous prends pour des cons ? tonna-t-il soudain. Tu pouvais demander l'asile n'importe où. On ne manque pas d'ambassades dans l'Ouest.

— Je ne suis pas venu en Corée du Nord pour obtenir l'asile. Je demande l'asile pour pouvoir sortir de Corée du Nord. En vie.

— Alors pourquoi es-tu venu ici ?

— Pour voir Sinanju de mes propres yeux.

— C'est quoi Sinanju ?

— Un village sur le golfe de Corée occidentale.

— Alors tu es un espion, conclut Ditko, persuadé qu'il devait y avoir une installation militaire près du village. Reconnais-le.

— Non, je suis un journaliste américain.

— C'est la même chose, insista le colonel Ditko. Tu t'es glissé dans ce pays pour espionner la base de Sinanju.

— Mais non, Sinanju n'est pas une base militaire, c'est un simple village de pêcheurs. Et le seul secret qu'il renferme n'est pas coréen, mais américain.

— Américain ? Qu'est-ce que tu me racontes ? Pas un Américain n'a mis les pieds en Corée du Nord depuis plus de quarante ans. Sauf comme prisonnier.

— Moi si.

— Alors, quel est ce secret ?

— Je le dirai à l'ambassadeur quand je le verrai, dit Sammy Kee, se forçant à redresser la taille.

Le colonel Viktor Ditko dégaina son Tokarev réglementaire et en arma le chien.

— Tu vas me le dire maintenant, petit con. C'est moi qui décide de ce que l'ambassadeur doit entendre et qui est habilité à lui parler.

Sammy Kee se tassa sur son tabouret. Ses tripes le brûlaient. Il sentit qu'il se vidait de tout courage, de toute crainte aussi. Il était comme anesthésié.

— La preuve est dans mes pantalons, fit-il d'une voix morne.

— Sors-la, doucement, commanda le colonel du KGB en relevant le canon de son arme.

Sammy Kee se leva et secoua son pantalon. Le Russe vit un objet de forme rectangulaire descendre lentement le long de la jambe pour s'arrêter à la cheville, retenu par un ruban bleu en loques. L'étudiant américain se pencha pour le défaire et une boîte noire heurta le sol avec un bruit de plastique. Ditko reconnut une cassette vidéo.

— Où as-tu enregistré ça ? demanda-t-il en ramassant la cassette d'un geste avide.

— À Sinanju.

— Attends ici, ordonna le colonel en refermant la lourde porte derrière lui.

En entendant claquer le pêne de la serrure, Sammy Kee éclata en sanglots comme un gosse. Tout avait été de travers. Au lieu de rencontrer l'ambassadeur, il était entre les mains d'un sbire du KGB

qui allait le faire parler puis l'exécuter comme un chien quand il lui aurait fait dire tout ce qu'il savait.

Dix minutes plus tard, la porte se rouvrit, livrant passage au colonel Ditko, le regard si furieux que Sammy eut envie de ramper sous la table.

— Tu as filmé un village de pêcheurs, siffla le Russe.

— Oui, Sinanju, je vous l'avais dit, balbutia son prisonnier.

— Tout ce qu'on voit, c'est un vieux bonhomme tout ridé qui fume sa pipe assis sur un rocher et radote interminablement.

— Vous avez compris ce qu'il racontait ?

— Non, admit l'homme du KGB, mon coréen n'est pas très bon. Je ne suis en poste ici que depuis un an.

— Alors, vous n'avez rien compris.

— Non, mais tu vas m'aider à comprendre pourquoi un espion américain a risqué sa vie en s'infiltrant en Corée du Nord rien que pour enregistrer les divagations d'un vieux gâteux en train de raconter sa vie.

— Ce n'est pas la vie de n'importe qui. C'est l'histoire de la civilisation humaine. Toutes les dynasties et les bouleversements politiques des cinq mille dernières années s'expliquent à travers l'histoire de ce petit village.

— T'essayes encore de me prendre pour un con ? gronda sourdement le colonel russe.

— Laissez-moi commencer par le commencement, supplia l'étudiant.

Ditko hocha la tête. L'expression de son prisonnier semblait sincère. L'officier enleva sa casquette à bordure verte et la jeta sur la table. Il s'assit à son tour sur le meuble de bois blanc et croisa les bras.

— Vas-y, fit-il presque paternellement. Et n'oublie rien, j'ai tout mon temps.

— Je suis né à San Francisco, mes parents aussi.

— T'es vraiment obligé de me raconter ta vie ?

— C'est pour vous situer.

— Continue.

— Mais mon grand-père, lui, est né à Chongju, ici, dans le Nord. Quand j'étais tout petit, il me faisait asseoir sur ses genoux et il me racontait les légendes du pays du matin calme. Des histoires

merveilleuses. L'une d'elles concernait le Maître de Sinanju.

— Un seigneur féodal ?

— Non, plutôt une sorte de chef spirituel, mais engagé dans le monde des réalités. Mon grand-père prétendait que c'était lui le responsable de tous les bouleversements qui ont affecté et affectent l'équilibre des pouvoirs dans le monde.

— Quel rapport entre cette histoire à dormir debout et ta présence ici ?

— Attendez, vous allez comprendre. Moi aussi, au début, je croyais que c'était une fable. D'après mon grand-père, le Maître de Sinanju était un individu aux pouvoirs et à la sagesse immenses. En fait, j'ai compris plus tard que ce n'était pas une seule personne mais une succession de dépositaires d'un savoir. À travers les siècles, il y a eu beaucoup de Maîtres de Sinanju, une charge qui se transmettait de père en fils dans une famille du village. Cette famille était connue sous le nom de Maison de Sinanju.

— C'est le nom du village, je sais, soupira le colonel.

— Mais, comme je vous l'ai dit, c'était aussi autre chose, une discipline, un pouvoir, une tradition de techniques secrètes transmises à travers les âges, de générations en générations. Au fil du temps, ils avaient développé des pouvoirs extraordinaires, mais ils ne s'en servirent pas pour conquérir des empires ou accumuler des biens. Ils se contentèrent de louer leurs services aux monarchies en place comme gardes du corps ou assassins, généralement plutôt comme assassins.

Viktor Ditko plissa le front. Un vague souvenir avait frôlé sa conscience. Une caste de guerriers aux pouvoirs presque surnaturels. Où avait-il déjà entendu parler de ça ?

— Quel genre de pouvoirs ? demanda-t-il, songeur.

— Mon grand-père disait que Sinanju était la source des arts martiaux, qu'il précédait le karaté, le kung-fu, le ninjutsu de milliers d'années. Que toutes les formes successives de combats au corps à corps étaient des dérivés plus ou moins grossiers des techniques développées par Sinanju. Mais les Maîtres de Sinanju n'ont jamais été égalés car ils étaient, à force de recherches, parvenus à remonter jusqu'à ce que mon grand-père appelait la source solaire, une sorte d'équilibre physique et mental qui les rend presque comme des dieux.

— Les dieux n'existent pas ! grinça Ditko qui avait appris à l'école que seule la science pouvait assurer le plein développement du potentiel humain.

— Ainsi, poursuivit Kee sans s'émouvoir de cette interruption, les Maîtres de Sinanju se mirent au service de toutes les grandes cours de l'Histoire. Ils étaient auprès des pharaons, des empereurs de Rome, des Borgia et des rois de France. Tous ceux qui utilisaient leurs talents étaient invincibles. Les autres s'écroulaient mystérieusement. Louis XVI, qui avait eu quelques scrupules à les employer, contrairement à ses prédécesseurs, le paya de sa tête. Toujours d'après mon grand-père, ils travaillèrent pour les rois d'Angleterre avec les résultats que l'on sait. C'est un Maître de Sinanju qui a eu l'idée de lâcher des chats devant Napoléon à la bataille de Waterloo. Lui seul savait que, bébé, le dictateur corse avait été griffé par un chat dans son berceau et qu'il en avait gardé une phobie paralysante. Il en a perdu tous ses moyens et il a tout fait à l'envers.

— Ils n'étaient pas non plus à Iékaterinbourg pour sauver la peau du tsar, ricana le kagébiste.

Sammy Kee le regarda les yeux ronds avant de poursuivre :

— En tout cas, au fil des âges, ils ont accumulé des trésors fabuleux et ils ont gardé des chroniques précises qui, si elles étaient connues, changeraient l'idée qu'on se fait de l'histoire.

— Et le vieil homme sur la cassette, c'est un Maître de Sinanju ?

— Non, juste un régisseur. Mais laissez-moi poursuivre mon histoire.

— Vas-y.

— J'adorais les histoires que me racontait mon grand-père mais pour moi, ce n'étaient que des légendes. Jusqu'à ce que j'aille en Inde. Je vous ai dit que j'étudiais les techniques de communication. J'ai réussi à me glisser comme stagiaire dans une équipe de télévision chargée d'un reportage sur la catastrophe de Gupta.

— L'usine d'engrais chimique ? Une horrible tragédie typique de l'impérialisme industriel américain. Ce n'est pas à nous que cela arriverait, fit le Russe.

L'ange de la désinformation passa, cachant sous ses ailes de bois un train en flammes et une centrale nucléaire aussi étanche qu'une passoire.

Sammy Kee se racla la gorge pour reprendre.

— J'étais chargé d'obtenir l'interview d'un ministre du président Rajiv Gandhi. Au début, il refusa de me recevoir mais quand il vit que j'étais d'origine coréenne, il se détendit. Il me dit que l'Inde et la Corée avaient de très vieux liens d'amitié. Je lui dis que j'adorais l'Inde.

— N'importe quoi, fit le colonel qui, lui, n'avait pas même voulu descendre de la passerelle de l'avion quand il avait été nommé à New Delhi.

L'odeur l'avait pris à la gorge, une puanteur si infecte qu'il avait aussitôt fait demi-tour et escaladé les marches quatre à quatre. Il l'avait payé cher. Cette affectation à Pyeong-Yang n'était que la dernière d'une longue série de postes détestables. Avant il y avait eu Aden au Yémen du Sud, Gaborone au Botswana, Oulan-Bator en Mongolie extérieure, Téhéran sous les Mollahs et Beyrouth-ouest.

Il est vrai que les Soviétiques savaient mieux se faire respecter que les Occidentaux. La seule fois où un groupe libanais avait eu la fantaisie d'enlever des otages russes, les artistes du KGB et leurs hommes de main druzes les avaient ramenés tout de suite à la raison. En massacrant toute la famille du chef terroriste. Un langage qu'il pouvait comprendre. Les otages russes avaient été libérés trois heures après. Depuis, les membres de l'ambassade d'Union Soviétique étaient les seuls diplomates à se promener sans escorte et en toute sécurité dans les quartiers sud de Beyrouth.

Ditko esquissa un sourire : c'est lui qui avait personnellement éventré le frère du terroriste libanais et l'avait cloué à sa porte, avec ses tripes pour tapis de sol. Puis, revenant au présent, il se secoua et aboya :

— Alors, la suite !

— Je finis par devenir l'ami du ministre. Quand je lui demandais d'éclairer sa remarque sur les liens indo-coréens, il se contenta de chuchoter un seul mot d'un air entendu. Un mot qui avait justement bercé mon enfance : Sinanju. Nous échangeâmes nos notes. Cet homme connaissait les mêmes anecdotes que mon grand-père. Mais il ajouta que le Maître de Sinanju vivait toujours et qu'il venait de passer dans la ville. Une mission ultra-secrète qui concernait l'usine chimique et le gouvernement américain.

Le colonel du KGB se redressa sur sa chaise.

— T'as bien dit le gouvernement américain ?

— Oui, c'est ça qui a aussi éveillé mon intérêt : l'angle journalistique. C'était à la fois actuel et éternel et j'ai décidé de me rendre à Sinanju.

— Pour voler le trésor ?

— Non, pour faire un scoop.

Ditko hocha la tête. Scoop devait être un de ces nouveaux mots américains pour désigner l'espionnage.

— Et tu voulais t'approprier le secret de Sinanju ?

— Non, je voulais le révéler au monde entier.

— Tu as une information ultra-confidentielle et tu veux en faire profiter tout le monde ? ricana le Russe.

— Bien sûr, je suis journaliste.

— T'es surtout un con ! Même si ce que tu dis n'est qu'à moitié vrai, l'information a une valeur inestimable. Si elle est encore d'actualité.

— Évidemment qu'elle est d'actualité ! Le Maître de Sinanju est toujours en activité et il travaille pour le gouvernement américain. C'est sur la cassette. Le vieil homme m'a tout expliqué.

Ditko déglutit laborieusement. Tout son corps était tendu d'excitation. Il se pencha en avant :

— Qu'est-ce que tu veux, au juste ? demanda-t-il d'une voix sourde.

— Retourner en Amérique pour que je puisse raconter toute cette histoire à la télé.

— Pourquoi tu veux desservir les intérêts de ton pays ? demanda Ditko en secouant la tête.

— Mais je ne veux surtout pas desservir les intérêts de mon pays ! Je l'aime ! C'est pour ça que je me bats. Pour y faire progresser la démocratie.

L'étudiant offrit au Russe un sourire plein d'espoir. Les Soviétiques étaient des progressistes. Le colonel apprécierait sûrement. Sa réaction le déçut.

— T'es vraiment trop con, décida Ditko, avec une nuance d'incrédulité dans la voix. Mais dis-moi plutôt pourquoi tu n'es pas ressorti comme tu es entré ?

— Quand je suis retourné sur la plage, l'embarcation que j'avais enterrée avait disparu. J'ai failli me faire prendre par une ronde de soldats. Je suis revenu ici, dans l'espoir de trouver un avion. Mais il y a trois jours que je tourne. J'ai faim, j'ai froid, j'ai sommeil et j'en ai marre.

— Je comprends, fit Ditko qui n'osait pas encore croire à sa chance.

Ce crétin allait lui offrir son ticket de retour pour Moscou et une planque à vie dans le plus grand bureau de la place Djerzinsky. À la Centrale !

— Et maintenant, est-ce que je peux voir l'ambassadeur ? balbutia Sammy Kee.

Mais le Russe éclata de rire.

— Imbécile, c'est beaucoup trop gros pour un ambassadeur. Je dois emmener directement cette cassette à Moscou.

— Emmenez-moi avec vous alors, supplia le jeune homme.

— Tu n'as pas encore compris, Américain ? Tu es à ma merci. Tu vis ou tu meurs, selon mon bon plaisir. Commence par transcrire cette interview en anglais.

— Alors je ne verrai jamais l'ambassadeur ? réalisa enfin l'apprenti journaliste.

— Bien sûr que non. Tu crois que je vais partager une telle information avec un sous-fifre ? Elle ira tout droit au Politburo et me vaudra au moins le grade de général de brigade. Quant à toi, ne t'avise pas de bouger d'ici. Si tu fais un pas, je te livre à la police militaire nord-coréenne et ils te fusilleront sur-le-champ. Les événements de Pékin les ont rendus nerveux.

— Je suis un citoyen américain. On n'a pas le droit de maltraiter un citoyen américain, bêla l'étudiant.

— On n'a pas le droit en Amérique, mais ici tu es en Corée du Nord. Les règles du jeu ne sont pas les mêmes.

Quand Ditko referma la porte, Sammy Kee éclata de nouveau en sanglots. Il venait de comprendre qu'il ne reverrait jamais San Francisco.

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il était revenu à Detroit pour détruire une tradition américaine.

En Amérique, l'incendie volontaire n'était pas considéré comme une tradition mais comme un crime. Sauf à Detroit. Depuis le début des années soixante, la tradition de la Nuit du Diable avait coûté à la ville à peu près autant d'hectares d'immeubles brûlés que le bombardement de janvier 1945 sur la ville de Dresde.

La Nuit du Diable avait commencé comme une farce d'Halloween[1] où des fêtards un peu allumés avaient mis le feu à une rangée d'entrepôts. Comme ils étaient abandonnés, personne n'y avait trop prêté attention. Mais le feu avait repris l'année suivante, puis encore l'année d'après et il avait peu à peu quitté les entrepôts pour s'attaquer aux zones résidentielles. Quand les gens s'inquiétèrent pour de bon, c'était déjà trop tard. Le pli était pris, la Nuit du Diable était devenue une tradition et personne à Detroit n'était à l'abri de la nuit rouge d'Halloween.

Cette année, la municipalité de Detroit avait été contrainte d'imposer un couvre-feu pendant les fêtes, une mesure extrême qui montrait bien à quel point la situation était grave.

— Je pensais que le couvre-feu était réservé aux régimes bananiers d'Amérique centrale, marmonnai Remo, furieux qu'une grande ville américaine soit ainsi l'otage d'une minorité de criminels.

— C'est de la barbarie ! s'exclama-t-il à haute voix.

Remo était un homme mince et bien découplé, aux traits réguliers malgré des orbites enfoncées et des pommettes hautes. Il était vêtu de noir : pantalon noir, tee-shirt noir. Aucun autre signe particulier, si ce n'est des poignets anormalement épais et une démarche de félin. En fait il se déplaçait comme une panthère. Ses pieds, qui venaient de se poser sur un journal abandonné, le foulèrent sans même un froissement.

— C'est l'Amérique, commenta en écho son compagnon.

Lui ne portait pas de noir mais était drapé dans un kimono de soie sauvage, gris fumé, bordé d'un fin liseré rose.

— La barbarie est l'état naturel de l'Amérique, poursuivit-il. Je

dois dire pourtant que cette promenade à travers une de ces répugnantes cités américaines est très plaisante.

— Nous sommes les seuls êtres humains à arpenter les rues de cette foutue ville, grommela Remo.

— Nous sommes les seuls êtres humains dans cette population d'abrutis, acheva Chiun, dernier et prestigieux représentant d'une lignée ininterrompue de Maîtres de Sinanju.

Son crâne luisant, couronné de longs cheveux blancs, n'arrivait qu'à l'épaule de Remo. Son visage parcheminé était un entrelacs de rides où brillaient deux yeux vifs et malicieux, deux yeux noisette qui conféraient à ce personnage une jeunesse, pourtant démentie par ses quatre-vingts et quelques années, bien sonnées.

— Ça ne devrait pas être comme ça, petit père, insista Remo.

Il s'arrêta à un coin de rue. Les trottoirs étaient déserts, les boutiques plongées dans le noir. Ses yeux perçants enregistrèrent un mouvement derrière une vitrine. Mais ce n'était qu'un commerçant à l'affût derrière son comptoir, un fusil à pompe dans les bras.

— Quand j'étais petit, Halloween, ça ne se passait pas comme ça, remarqua Remo.

— Ah, ricana Chiun, et c'était comment ?

— Les gosses se baladaient dans les rues en toute sécurité. On allait de maison en maison avec nos masques et nos pétards. Tous les porches étaient allumés et nos parents nous laissaient sortir, sans crainte qu'un détraqué nous rapte ou nous gave de chocolats fourrés au cyanure. Et nous ne mettions pas le feu aux maisons. Au pire on jetait des œufs pourris sur les fenêtres des gens trop radins pour nous donner de quoi acheter des bonbons.

— Je vois que les petits Américains apprennent très tôt l'art de l'extorsion.

— Halloween est une tradition américaine, fit Remo.

— Je sais, et à t'entendre jacasser, le silence n'en est pas une. Prenons cette allée.

— Pourquoi celle-ci ? s'étonna Remo.

— Fais-moi confiance.

Ils n'avaient pas fait trois pas qu'ils entendirent le son du métal heurtant la pierre.

— C'est peut-être les incendiaires que Smith nous a envoyés chercher, chuchota Remo.

— Tu étais incendiaire quand tu étais petit ? demanda Chiun.

— Non, j'étais orphelin.

— C'est gentil de dire ça à celui qui a sacrifié toute sa vie pour toi, comme un père...

— Chut ! fit Remo, ils vont nous repérer.

— Je t'attendrai ici alors. Comme un orphelin, bouda Chiun.

Sans relever toute l'amertume mal dissimulée derrière ces propos aigres-doux, Remo se glissa le long du mur de brique. C'était un vieux immeuble d'habitation calciné par les incendies répétés qui l'avaient ravagé. Une odeur âcre de hardes brûlées collait aux murs noircis. Remo atteignit l'angle du bâtiment et aperçut au fond de l'impasse trois ombres agenouillées, à peine éclairées par le croissant de lune. Mais pour Remo dont les yeux étaient entraînés à recueillir la moindre parcelle de lumière, la scène était aussi lumineuse que s'il regardait un spectacle à la télé. Une télé en noir et blanc.

— T'as perdu ! s'exclama une voix juvénile.

Et Remo enregistra le reflet puis le léger tintement d'un penny [2] de cuivre.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda soudain Remo.

Il avait parlé d'une voix forte, de cette voix qu'il utilisait quand il était policier de ronde et qui impressionnait plus que son pistolet réglementaire.

Les trois adolescents sursautèrent.

— On joue aux pièces, balbutia l'un d'eux.

— Je ne savais pas qu'on jouait encore à ça, s'étonna Remo.

— Ben, nous on y joue.

— Je vois bien, sourit Remo.

Il se revit tout gosse à Newark, dans le New Jersey. Il avait lancé des pennies dans toute la ville malgré les remontrances de sœur Marie-Marguerite de l'orphelinat de Sainte-Thérèse qui lui répétait que c'était une perte de temps et un péché que de jeter des pièces qui auraient pu aider à nourrir les pauvres.

— Vous ne savez pas qu'il y a un couvre-feu ? fit-il d'un ton sévère. Vous pourriez finir la nuit en prison.

— Vous me faites rigoler, ricana le plus grand, on n'est pas des adultes et on ne met pas les gosses en prison.

Ses cheveux noirs étaient luisants de gel et dressés en épis à la

mode punk. Il portait aussi l'inévitable collier de chien à clous et un tee-shirt déchiré où il avait marqué au feutre rouge : « CTHULU vaincra. » Un groupe de hard-rock, probablement.

— D'accord, acquiesça Remo, je vais vous montrer comment on jouait aux pennies à Newark.

Remo fouilla dans ses poches et en sortit une poignée de pièces de cuivre.

— Le but du jeu c'est de lancer les pièces pour qu'elles retombent le plus près du mur, hein ?

— Ouais, fit le meneur, et c'est moi qui gagne toujours.

— Regarde ça.

D'un revers de doigts, Remo envoya voler la pièce. Il y eut un bruit sourd et la pièce resta plantée dans le mur.

— Super ! s'exclamèrent les ados.

— Ouais, pas mal, sans plus, admit Remo. Je recommence.

Cette fois la pièce rebondit sur le mur et cingla ricochant une poubelle qui se renversa dans un grand bruit de ferraille. Un énorme gaspard couina et s'enfuit, ventre à terre.

— Hé, montre-nous comment tu fais ça !

— Ça va pas ? Attends, je m'y prends mal, je recommence.

Cette fois la pièce de Remo toucha le mur sans un bruit, resta collée à plat contre la brique un temps impossible, avant de glisser le long de la paroi pour se poser sur sa tranche.

— Waaouh ! s'écria le chef des jeunes punks, les yeux brillants, un coup comme ça, t'en feras pas avant un million d'années.

— Bouge pas, fit Remo.

Il lança successivement trois autres pièces dans un mouvement si rapide qu'elles semblèrent toucher le mur toutes en même temps. Elles retombèrent sur leur tranche pour former une rangée de quatre pièces.

— À toi de jouer, fit Remo.

— Que dalle, t'as gagné ! Mais montre-nous un peu comment tu fais.

— Si je vous montrais, vous seriez tous pareils. C'est pas intéressant.

— On pourrait battre tous les autres, insista le gamin.

— J'y penserai, mais rentrez d'abord à la maison.

— Hé, mec, c'est Halloween aujourd'hui.

— Pas à Detroit, fit Remo tristement.

— Qui êtes-vous m'sieur ? demanda le plus petit.

— Le fantôme d'Halloween. Et maintenant, ouste, au lit !

Traînant des pieds, les adolescents obéirent.

— Des gosses, fit Remo en rejoignant Chiun.

Le vieux Coréen l'attendait, les mains glissées dans les manches de son kimono.

— Des joueurs précoces, persifla-t-il.

— Ils me rappellent ma jeunesse.

— Ça, je n'en doute pas.

Chiun sortit une des mains enfouies dans son kimono et pointa la ruelle d'un ogle incroyablement long.

Les trois ados venaient de renverser une poubelle devant une épicerie et mettaient le feu aux détritrus.

— Tu pourrais peut-être leur prêter des allumettes, ironisa le Maître de Sinanju.

— Bon sang ! fit Remo, se lançant à leur poursuite.

Les gosses s'enfuirent comme une volée de moineaux en voyant l'adulte foncer vers eux. Soudain, Remo s'arrêta. La porte de bois de l'épicerie venait de prendre feu et il hésitait sur la conduite à tenir. Éteindre le feu ou arrêter les incendiaires ? Il ne pouvait pas courir après les deux lièvres à la fois.

Remo fouilla dans sa poche et trouva un penny. D'un revers du poignet, il fit voler la pièce vers les pointes gominées d'un des gamins en fuite. Sans regarder s'il avait atteint son but, il attrapa la poubelle à deux mains. Le fer était déjà rouge mais il la fit sauter entre ses paumes assez vite pour ne pas se brûler les doigts. Une fois au milieu de la rue, il n'eut plus qu'à étouffer les flammes de la poubelle en la coiffant de son couvercle.

Un peu plus loin, le gosse était allongé, le nez sur les pavés de la ruelle. Remo le saisit par le col et le gifla sèchement.

— Yeurkk, fit le jeune punk, revenant à lui, qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe qu'il y a un nouveau shérif en ville et que t'es tombé dessus, fit Remo.

— Tu m'as frappé avec quoi ? demanda le gamin d'une voix pâteuse.

Sans le lâcher, Remo ramassa la pièce pliée en deux et la lui mit sous le nez.

Les yeux du gosse – il devait avoir quinze ans – s’agrandirent de peur. Apparemment, il n’avait jamais rien vu d’aussi effrayant que ce penny tordu.

— T’as compris ?

— Vous n’avez pas le droit de me menacer comme ça, coassa le gamin.

— Moi je te menace ? grinça Remo. Pas du tout, je t’explique simplement les joies de la numérologie.

— De quoi ?

— Des collections de pièces, si tu préfères.

— Ça c’est la numismatique, fit le gosse sur un ton pédant. La numérologie, c’est pour les nombres.

— Chez moi, c’est les deux. Ça veut dire que ton numéro vient de sortir. T’as gagné le gros lot, petit, fit Remo en posant la pièce sur le nez du jeune punk.

Celui-ci poussa un cri strident.

— Qu’est-ce que vous voulez ? balbutia-t-il.

— Dis-moi la vérité. Tu fais partie de la bande de la Nuit du Diable ?

— C’est ma première année, j’veus l’jure m’sieur.

— Je te crois. Quelqu’un qui lance encore des pièces en 1989 ne peut pas être complètement pourri. Mais si tu veux ta chance, faut tout me dire.

— Oui m’sieur.

— Très bien. Alors qui c’est le chef de la Nuit du Diable ?

— Moe Jackley, souffla le gosse.

— C’est tout ? Lui seul, depuis vingt ans ?

— Ouais, Moe Jackley. C’est lui qu’a démarré le truc et qui l’entretient.

— Pourquoi ?

— Ch’sais pas. C’est comme ça. Il aide les jeunes. Si on veut jouer au feu, on va chez lui et y vous file une bouteille d’essence et des allumettes.

— Moi aussi, je veux jouer. On le trouve où, ton Moe Jackley ?

— Il est sur Woodlawn Street.

— Petit, si je te laisse filer avec un coup de pied aux fesses, est-ce que tu rentreras chez toi ?

— Oui m'sieur, j'vous l'jure.

— Parce que si je te retrouvais dans les rues à jouer avec le feu, je ressusciterais une autre vieille tradition, sicilienne celle-là : des pennies sur les yeux d'un mort. Sauf que cette fois, les pennies ne seront pas sur tes yeux mais, dans tes yeux.

Le gamin eut l'impression d'en ressentir la brûlure. Soudain il eut très envie de rentrer à la maison et d'y rester longtemps. S'il se dépêchait, il serait peut-être rentré à temps pour regarder *Deux flics à Miami* à la télé. Il se mit à courir à toutes jambes.

— Je crois que j'ai remis ce gosse sur le droit chemin, petit père, fit Remo en rejoignant Chiun.

— Ne m'appelle pas comme ça, fit Chiun d'un ton pincé. N'oublie pas que tu es orphelin et que tu n'as pas de parents.

— Je vais appeler Smith, poursuivit Remo imperturbable. Ces incendies ont tous été orchestrés par un seul homme.

— Transmets mes salutations à l'empereur Smith, dit Chiun, et demande-lui s'il a encore beaucoup de courses à nous faire faire.

— C'est ce que j'aimerais bien savoir, fit Remo en se glissant dans les débris pisseux et graffités d'une cabine téléphonique.

Durant les quelques douze années qu'avait duré leur collaboration, le docteur Harold W. Smith avait essayé de mettre au point un système de communication constamment accessible à Remo. Rançon du niveau spirituel où l'avait amené l'art de Sinanju, Remo n'arrêtait pas de se mélanger dans les chiffres. Peu à peu, Smith avait tellement simplifié la technique que Remo n'avait plus qu'à garder le doigt sur la touche du un. Comme c'était le premier numéro, Smith s'était dit que Remo s'en souviendrait plus facilement. Et il n'avait même pas à compter le nombre de fois qu'il appuyait sur le un. Au-delà de sept impulsions, tout était bon.

Quand Smith décrocha, Remo poussa un cri de surprise : ça avait marché. Smith, lui, grommela quelque chose d'inaudible : depuis quelques temps, il n'entendait que les vagissements des nourrissons qui jouaient avec le téléphone.

— Smitty, lança joyeusement Remo.

— Identifiez-vous, grinça Smith.

— C'est moi, Remo.

— Votre voix n'est pas celle de Remo.

— Prenez-vous-en à la compagnie du téléphone.

De fait, pour brouiller toute trace, l'appel transitait par Divernon (Illinois), pour être retransmis par micro-ondes jusqu'à un satellite géosynchrone qui le répercutait sur Lubec (Maine) avant d'être enfin amené par câble en fibre optique jusqu'à un obscur hôpital de Rye dans l'État de New York. Smith était le patron de cet hôpital, le sanatorium de Folcroft, qui lui servait de couverture.

— Identifiez-vous, si vous êtes Remo, fit Smith d'une voix assez vinaigrée pour assaisonner toute une salade d'un seul postillon.

— Bien-sûr que je suis Remo. Qu'est-ce que vous voulez ? Que je passe ma carte à puces par les trous du téléphone ?

— D'accord, c'est vous, soupira Smith qui avait reconnu Remo davantage à son insolence qu'à sa voix. Est-ce qu'une certaine personne est avec vous ?

— Vous voulez parler de Chiun ?

— Parfait, c'était une simple vérification.

— Bon, si vous êtes prêt à m'écouter, je vais vous faire mon rapport.

— Vous avez neutralisé le problème à Detroit ?

— Pas encore. Écoutez-moi bien, Smitty, ce sont des gosses qui mettent le feu à la ville.

— C'est ce qu'on avait imaginé. C'est pour ça que je vous avais demandé de ne tuer personne sauf nécessité absolue. Votre mission est de leur faire peur et de les chasser des rues une bonne fois pour toutes.

— Ça prendrait toute la nuit, Smitty et il y a un meilleur moyen de mettre fin à toutes ces activités. Il y a un adulte derrière tout ça. Il s'appelle Moe Jackley.

— Quelle est votre source ?

— J'ai attrapé un petit pyromane sur le fait. Il m'a tout raconté.

— Et vous l'avez cru ? Un adolescent ?

— Il avait l'air honnête.

— Sauf quand il met le feu partout, c'est ce que vous voulez dire ?

— Écoutez, Smitty, ne vous y mettez pas non plus. J'ai déjà Chiun sur le dos. Il en a marre de galoper à travers l'Amérique derrière des voleurs de poules. On n'a pas été recrutés pour coller des amendes à

tous ceux qui traversent en dehors des clous [3].

— Il ne se passe rien d'important depuis trois mois.

— Alors on nous fait faire les chiens écrasés pour nous tenir en forme. On pourrait aussi bien prendre des vacances.

— Cette affaire de la Nuit du Diable est importante. Ça fait des années que cette pratique dure et personne n'a pu y mettre fin.

Remo écouta la nuit. Des sirènes de pompiers hurlaient dans le lointain. Elles semblaient venir de partout ou plutôt essayer d'aller partout.

— Remo, revint la voix de Smith, j'ai votre Moe Jackley sur l'ordinateur. Trente-huit ans, né à Detroit le 12 janvier 1951, célibataire et, tenez-vous bien, député de la douzième circonscription.

— Ça correspond bien. Je vais aller lui rendre visite de ce pas. Je ne tiens pas à m'éterniser ici. Cette ville me colle le bourdon.

— Je comprends, fit Smith.

La dernière mission de Remo à Detroit avait consisté à éliminer un tueur. Mais Remo avait cru un moment que ce tueur était son père inconnu.

Le drame avait rouvert ses vieilles plaies d'enfant abandonné [4].

— À ce propos, vous avez trouvé quelque chose ? demanda Remo d'une voix blanche.

— Rien encore. Pourtant, je fais tout mon possible, je vous le promets. Mais c'est un travail immense et nous avons si peu d'éléments. Nous ne savons rien de vos parents, Remo, ni s'ils étaient mariés, ni s'ils sont encore vivants, rien. Aucune trace. C'est même la raison pour laquelle nous vous avons choisi pour cette mission.

— Pourtant, observa Remo, chaque homme projette son ombre. C'est de Chiun.

— Oui, mais les ombres ne laissent pas de traces.

— J'ai déjà entendu ça quelque part.

— C'est aussi de Chiun. Dans un autre contexte.

— Oh, celui-là, il a toujours réponse à tout, grinça Remo en rattachant.

Lorsqu'il sortit de la cabine, il aperçut Chiun, le nez en l'air, l'œil rivé sur un point fixe du firmament.

— Petit père, si chaque homme projette son ombre mais que les ombres ne laissent pas de traces, quel est le sens de la vie ?

— Le sens de la vie est celui qu'on veut lui donner. Et maintenant, orphelin, ne me dérange plus, je contemple le lever du soleil.

— Le lever du soleil ? Mais il est minuit.

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Chiun montrait le sommet des immeubles que soulignait une traînée rose. Le rose fonça, se mit à rougeoyer, avec des étincelles orange et jaunes.

— Le feu ! s'écria Remo. Allons-y petit père.

— Parce qu'on est des pompiers maintenant ? ironisa Chiun.

Mais quand il vit Remo courir sans lui, il releva les pans de son kimono et fonça comme une autruche.

*

* *

C'était un petit immeuble vétuste dont la charpente était en bois. Le feu s'était emparé du premier. Des fenêtres d'immenses flammes jaillissaient en grondant. Au dernier étage, des gens pendaient par grappes. Toute une famille. Remo vit deux enfants que les tourbillons épais de la fumée obligeaient à se pencher dangereusement pour fuir l'asphyxie.

— Au secours ! Au secours ! hurlaient-ils quand ils reprenaient souffle.

De ses trottoirs, la foule n'en perdait pas une miette. Remo et Chiun se frayèrent un passage au milieu des curieux. La chaleur dégagée par le brasier était si intense qu'elle sécha instantanément la sueur de leur course.

— Petit père, j'y vais.

— Fais attention à la fumée, Remo, avertit Chiun.

— Ça ne me dérange pas, répondit Remo.

— Ça m'étonnerait. J'y vais avec toi.

— Non, restez ici. Nous ne pourrions pas les ramener tous à travers cette fumée. Je vous les passerai de là-haut et vous, vous les attraperez au vol.

— Fais attention, mon fils.

Remo posa sa main sur l'épaule de Chiun et plongea ses yeux dans ceux du vieil homme. La jeunesse et la chaleur de ce regard firent naître sur ses lèvres un grand sourire.

— À tout à l'heure, petit père, fit-il en prenant sa course.

Remo savait combien le feu était dangereux. Mais il savait aussi à quel point Sinanju pouvait maîtriser le feu. Ce qui l'inquiétait le plus, cependant, c'étaient ces noirs tourbillons de fumée qui montaient vers le ciel avec de menaçantes convulsions. Là où était la fumée, il n'y avait plus d'air et, pour les Maîtres de Sinanju, l'air était le principe même de la vie, la source solaire d'où ils tiraient leurs pouvoirs surhumains.

*

* *

Remo courait les yeux fermés. Il savait qu'une fois dans l'immeuble dévasté, sa vision ne lui servirait à rien. Aussi se concentrait-il déjà à accumuler l'oxygène dans ses poumons. Il l'emmagasinait par longues bouffées rythmiques, attentif à le laisser imprégner, irriguer chacune de ses cellules, jusqu'à être chargé comme une pile, en prise avec l'harmonie universelle. C'était cela l'essence de Sinanju, la substance dont il s'était nourri durant toutes ces années d'entraînement aux côtés de Chiun.

Et, tandis que Remo fonçait vers la porte de l'immeuble qui vomissait des nuages de fumée comme un volcan en éruption, il revit tout son passé défiler devant lui.

Remo avait été jeune flic de base à Newark, un simple îlotier qui patrouillait à pied les rues de son quartier. Il revenait tout juste du Vietnam. Un bleu anonyme, encore plus anonyme que les autres, puisqu'il n'avait même pas de famille. Son nom était Remo Williams et il était soudain devenu signe d'opprobre. Il avait suffi qu'on découvre sa plaque matricule à côté du cadavre d'un dealer noir. Remo n'était même pas au courant. Il avait juste remarqué un beau matin que son badge de police avait disparu et le lendemain on lui relevait les empreintes dans son propre commissariat et pas un de ses collègues ne voulait rencontrer son regard.

Le procès n'avait pas traîné. Il tombait même à pic : les élections municipales approchaient et cela ferait bonne impression sur la population « de couleur » qui constituait soixante-dix pour cent de l'électorat. En crucifiant ce petit flic blanc, l'équipe au pouvoir manifestait à bon compte qu'elle ne laisserait personne toucher à son pote le dealer.

Courageusement, l'avocat commis d'office tenta de plaider l'irresponsabilité. Pour somnambulisme homicide. Remo refusa de mentir sous serment. Il n'avait jamais eu de crise de somnambulisme.

Remo, bien qu'innocent, se vit condamné à la chaise électrique. Tous ses anciens copains lui tournaient le dos. Personne ne lui rendit visite au pavillon des condamnés. Sauf ce capucin en froc marron. Qui ne lui posa qu'une question :

— Tu veux sauver ton âme ou ta peau ?

Sans attendre sa réponse, il lui avait glissé une pilule en lui expliquant quoi en faire. Et, tandis qu'on l'attachait sur la chaise et qu'on posait un casque de cuivre sur son crâne rasé, Remo avait écrasé la pilule entre ses dents. Grâce à elle, c'est plongé dans un semi-coma que Remo avait subi l'électrocution. Quand il était revenu à lui, ses poignets portaient les marques de brûlure électriques et il avait à peine reconnu le moine qui arborait désormais un costume trois-pièces. Remo s'était cru mort. Le moine ne l'avait d'ailleurs détrompé qu'à demi. De sa main valide, (un crochet sortait de son autre manche), il lui avait montré la photo d'une tombe fraîche. Le nom de Remo Williams était gravé sur la pierre, nue à l'exclusion de cette inscription.

— Tu vois, elle est prête pour toi, avait fait le moine, qui s'appelait Conrad MacCleary. Tu n'as qu'à faire la mauvaise réponse.

— Et quelle est la bonne ?

— Oui.

— Oui à quoi ?

— Oui à notre offre d'emploi.

Et MacCleary avait expliqué toute l'histoire. Remo avait été victime d'un coup monté, une spécialité de MacCleary dont il tirait quelque fierté. Il ajouta qu'il était un ancien de la CIA mais qu'il travaillait désormais pour une agence gouvernementale qui n'avait pas d'existence officielle. Son nom était CURE et elle ne comptait que deux personnes, lui-même et le docteur Harold W. Smith, lui aussi un vétéran de la CIA et même de l'OSS. Officiellement, Smith était retiré des « affaires » et dirigeait un hôpital, le sanatorium de Folcroft.

Du regard, Remo balaya la pièce sans fenêtre.

— On est à Folcroft, c'est ça ?

— T'as pigé.

— Tout cela est prodigieusement intéressant, fit Remo avec un rictus poli, mais, non merci, ça ne m'intéresse pas.

Sans un mot, MacCleary avait tendu un miroir à Remo. Il n'avait pas reconnu le visage qui se découpait dans la glace. La peau avait été liftée, soulignant les pommettes. La barre de ses cheveux avait été

remontée, pour le faire paraître plus vieux. Ses yeux étaient plus profondément enfoncés, lui donnant un air vaguement oriental. La bouche, amincie, avait un air cruel, surtout quand il souriait. Mais il n'avait pas envie de sourire : il n'aimait pas son nouveau visage.

— Les miracles de la chirurgie esthétique, commenta MacCleary.

— Ils ont fait ça avec quoi ? Du mastic ? Ça ne me plaît pas du tout.

— Pour être tout à fait franc, votre opinion, on s'en balance. N'oubliez pas que vous n'existez pas. Le parfait agent pour un service qui n'existe pas.

— Mais pourquoi moi ? demanda Remo en faisant des grimaces pour faire jouer ses muscles faciaux endoloris.

— Je vous l'ai déjà dit. Parce que vous êtes parfait. Pas de famille, pas d'ami intime, pas de femme. Vous n'allez manquer à personne, Remo.

— Il y en a pas mal dans mon cas.

— Oui, mais pas avec vos qualités. J'ai fait le Vietnam moi aussi et je vous ai repéré en opération. Vous étiez un bon soldat à l'époque. Vous pouvez le redevenir. Avec un peu d'entraînement.

Remo émit un grognement.

— Vous êtes aussi un patriote, Remo. C'est dans votre dossier psychologique. Il n'y en a pas beaucoup qui se sont battus aussi bien pour leur pays. Évidemment pour l'instant, vous avez surtout l'impression d'avoir été roulé dans la farine mais laissez-moi le temps de vous expliquer toute l'affaire et je suis sûr que vous serez convaincu.

Remo examinait l'arête de son nez. Il remarqua qu'une bosse avait disparu. C'était toujours ça de gagné.

— Il y a quelques années, commença MacCleary, un jeune et dynamique président des États-Unis se rendit compte en prenant le pouvoir que la mafia avait complètement pourri le pays. La gangrène était trop profonde pour qu'on puisse la combattre avec le système juridique américain. Le Milieu avait corrompu tous les rouages de l'administration. Les juges, les préfets de police, les sénateurs étaient vendus, terrifiés ou impuissants. On ne pouvait attaquer cette pieuvre que par la loi martiale et l'état de siège. Et croyez-moi, on y a pensé. Mais cela aurait été admettre que notre grande expérience démocratique était une faillite, que la constitution n'était qu'un chiffon de papier.

« Le président savait qu'il ne pouvait pas lutter contre la mafia en

s'appuyant sur l'arsenal des lois. Il eut alors l'idée de défendre la constitution en l'enfreignant clandestinement. Et il créa CURE : une organisation secrète, hors-la-loi, prête à lutter contre le crime avec les moyens du crime. Vous imaginez les risques de dérapage. Il le comprit et limita sévèrement l'emploi de cette arme suprême. Seuls, deux personnes, mandatées pour cinq ans maximum, devaient en faire partie et le président lui-même ne pouvait lui donner d'ordres, seulement lui suggérer des missions. Au début, cela sembla marcher. Le crime organisé recula un moment mais il se reprit et resserra de plus belle son étreinte. Pour commencer, il plaça un contrat sur la tête du président et le fit assassiner.

Remo serra les dents : il avait bien aimé ce président-là. En Amérique, les politiciens honnêtes ne faisaient pas long feu. Ailleurs, ils ne faisaient pas la moindre étincelle...

— Le président suivant, continua MacCleary, prolongea le mandat de CURE pour une durée indéterminée. Mais surtout il lui donna le permis de tuer. Jusque-là CURE n'avait que des fonctions de renseignement. Le président décida quand même de limiter sa branche armée à un seul membre. Sinon, on courait le risque de développer un de ces États policiers dont nos « alliés » sud-américains et leurs adversaires communistes partagent le secret. On s'est donc mis à la recherche d'un assassin professionnel. Et on a pensé à vous.

— C'est gentil mais c'est complètement dingue : un homme tout seul ne pourra pas faire grand-chose. Surtout moi.

— Bien sûr, pas tel quel. Mais une fois correctement formé.

— Formé par qui ?

— Sinanju.

— Jamais entendu parler.

— C'est justement l'intérêt. Personne n'en connaît l'existence mais Sinanju va faire de vous la machine à tuer implacable, indestructible, pratiquement invisible dont l'Amérique a besoin. Si vous êtes d'accord.

Remo jeta un coup d'œil à son nouveau visage dans le miroir et à sa photo en médaillon sur sa tombe.

— Parce que j'ai le choix ?

— Non, mais on préférerait quand même que vous fassiez ça pour l'Amérique.

Remo avait dit oui. C'était il y a près de vingt ans. Depuis MacCleary était mort et il avait fait la connaissance de Smith, le vrai chef de CURE, mais surtout de Chiun, son instructeur coréen, le Maître

de Sinanju. Leur première rencontre avait été plutôt animée : Remo avait vidé un revolver sur Chiun. Sans pouvoir l'atteindre. Ce qui l'avait convaincu des capacités du vieil Oriental. C'est ainsi que Chiun lui avait transmis son savoir et, au fil des jours, la méfiance du Maître coréen avait peu à peu laissé place à une réelle affection.

Et maintenant, Remo était devenu Sinanju lui-même et il en utilisait toutes les techniques pour affronter le feu.

Remo courait les yeux fermés. Ses oreilles l'avertissaient des foyers d'incendie et il se faufilait entre les flammes. Quand il ne pouvait pas les éviter, il les traversait en courant si vite que leurs langues brûlantes n'avaient pas le temps de mettre le feu à ses vêtements. Remo pouvait sentir la chaleur sur les poils de ses bras mais sans qu'ils aient le temps de s'enflammer eux non plus.

À l'appel d'air dans la cage d'escalier, Remo trouva les marches qui menaient aux étages supérieurs. Son audition suraiguë n'enregistra aucune présence au premier étage : pas de battements de cœur paniqués, pas de bruits de mouvements. Son odorat ne releva pas l'odeur aigre de la peur, ni surtout la puanteur de la viande brûlée. Remo continua à grimper jusqu'au dernier étage, le troisième, en contrôlant sa respiration. À chaque marche, il libérait un infime filet d'air. Très peu, attentif à ne pas trop exhaler pour éviter d'avoir à inspirer l'air brûlant que l'incendie avait vidé de son oxygène.

Tout en haut, il perçut des bruits de panique. Il prit le corridor à la course. Au bout, il se heurta à une porte fermée. Fermée pour arrêter le feu et la fumée. D'un coup de paume, Remo fit voler la porte hors de ses gonds. Elle retomba comme un paillason.

Remo ouvrit les yeux et les vit : toute la famille, les enfants, les parents, accrochés désespérément aux rebords des fenêtres.

— Hého, fit Remo en s'approchant, je viens pour vous aider.

— Merci mon Dieu ! soupira la jeune mère.

— D'abord nos enfants, fit le père, essayant de distinguer Remo à travers le rideau de ses larmes.

Il tenait dans ses bras un enfant de deux ans.

— Chiun ? cria Remo en se penchant à la fenêtre.

— Je suis là, répondit le vieil Oriental. Ça va là-haut ?

— Oui, attrapez ce gosse, fit Remo en arrachant brusquement l'enfant des mains de son père.

— Mon bébé ! hurla la mère en voyant son petit chuter dans le vide.

Mais miraculeusement le vieil homme à l'air si frêle avait attrapé l'enfant et le tenait à bout de bras.

— À la petite maintenant, cria Remo.

Remo attrapa la gamine à la frimousse encadrée de tresses et l'envoya voler vers Chiun.

— À votre tour maintenant, fit Remo en saisissant la mère.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda la jeune femme d'une voix altérée en s'abandonnant dans ses bras.

— Je vais vous éloigner le plus possible du bord et vous lâcher, fit Remo sans répondre à la question. D'accord ?

Le feu était entré dans la pièce et rampait vers la fenêtre, brûlant le papier peint sur son passage.

— Fermez les yeux et ayez confiance, reprit Remo.

Calmée, la femme lâcha le bras de Remo qu'elle griffait de ses ongles et voltigea dans le vide, sans un cri.

Tout en bas, Chiun la reçut et la déposa à terre.

— À votre tour maintenant, fit Remo au père.

— Merci, je vais sauter, répondit celui-ci.

Et, prenant appui sur le rebord de la fenêtre, il plongea vers le sol.

Chiun l'attrapa lui aussi.

— Ça y est ? Tout le monde est en bas ? demanda Remo en se penchant à la fenêtre.

Les flammes attaquaient déjà le chambranle.

— Vous avez oublié Dudley ! hurla la petite fille aux nattes. Les larmes creusaient des rigoles dans la couche de suif qui noircissait ses joues.

— OK, j'y vais, fit Remo.

— Attendez ! cria le père.

Mais Remo s'était déjà lancé dans la fournaise. Cette fois, il crut qu'il allait étouffer. La fumée brûlait ses yeux. Le brasier rugissait avec de sourds craquements de bois carbonisé. Remo dansa au milieu des flammes, cherchant à percevoir un son de vie parmi les explosions de l'incendie. Enfin, il entendit les battements accélérés d'un cœur terrifié. Il poussa une porte et se jeta à plat ventre. Le bruit venait du sol. Il savait que les enfants qui ont peur se cachent sous les meubles. Il renversa une commode puis d'approcha d'un lit d'enfant. Les battements venaient de sous le lit.

Remo glissa sa main et sentit une matière vivante. Il la saisit. Le corps était petit et chaud comme celui d'un nouveau-né. Il le prit sous son bras et se mit à courir. Il trouva une fenêtre et fit exploser le verre en traçant avec son doigt un zigzag qui en disloqua la structure moléculaire. Puis il pencha sa tête au-dehors et aspira goulûment l'air frais. Alors seulement, il regarda ce qu'il tenait dans ses mains. C'était un chaton marron et blanc.

— Merde, fit Remo en lâchant le chat.

Le matou en question fit une chute vertigineuse ; miraculeusement, il retomba sur ses pattes et détala dans la cour.

Puis Remo fonça de nouveau dans l'appartement, fouillant tout frénétiquement. Une vision le hantait, celle d'un bébé inanimé que les flammes allaient dévorer. Mais il eut beau chercher partout, il ne trouva rien.

Et il se retrouva encerclé par les flammes, toute retraite coupée. La cage d'escalier n'était plus qu'un four incandescent et les fenêtres étaient inaccessibles.

D'un bond, il défonça le plafond et s'attaqua au toit. Quand il émergea à l'air libre, il s'efforça de reprendre sa respiration malgré les colonnes de fumée qui l'encerclaient. Il pleurait, et pas seulement à cause des gaz.

Le toit était brûlant et Remo le parcourut en bondissant comme un chat. Parvenu sur le rebord, il découvrit une foule de visages levés vers lui. Les pompiers étaient arrivés et déroulaient leurs tuyaux.

— Où est Dudley ? hurla-t-il, la voix cassée, je n'ai trouvé qu'un chaton !

— C'est lui, c'est Dudley, cria la petite fille en agitant ses tresses.

— J'ai essayé de vous prévenir, fit le père, je suis désolé.

Mais Remo ne se sentait pas désolé. Il ressentait au contraire un immense soulagement.

— Bon, alors, je descends, fit Remo.

— Dépêche-toi ! cria Chiun d'une voix haut perchée de grand-mère rongée par l'angoisse.

Mais Remo ne descendit pas tout seul. Car, à cet instant, c'est tout l'immeuble qui s'écroula d'un bloc, rongé par le feu jusque dans ses fondations. Il sembla se replier sur lui-même, projetant des gerbes d'étincelles.

La foule s'était reculée, pétrifiée d'horreur. Elle resta sans voix, jusqu'à ce que des volutes de fumée noire remontent du brasier,

étouffant les étincelles. Alors seulement, elle laissa échapper une sourde plainte.

Au même moment, un cri de désespoir jaillit de la bouche d'un spectateur. Chiun, le Maître de Sinanju hurlait, la voix déchirée :

— Remo, mon fils !

Mais seuls les craquements de la fournaise lui répondirent.

CHAPITRE III

Chiun, Maître en exercice de la Maison de Sinanju, dernier représentant de la lignée des Maîtres de Sinanju et pourtant premier à avoir eu un Américain pour disciple, regardait avec horreur disparaître l'ultime héritier d'une tradition cinq fois millénaire.

Il ne resta pas longtemps immobile. L'instant d'après, il se précipitait à travers ce qui restait de porte d'entrée. Chiun courut les yeux fermés dans les décombres de l'immeuble en flammes, forçant sa température corporelle à monter pour tenir dans la fournaise. C'était une vieille technique de Sinanju pour faire face au feu.

L'effondrement de l'immeuble semblait avoir calmé l'incendie. Le bois de la charpente[5] brûlait toujours mais pas avec la même intensité. Chiun savait que ce n'était que provisoire. Bientôt, nourri d'oxygène, le feu repartirait de plus belle. Il ne disposait que de quelques minutes de répit.

— Remo ? appela-t-il.

Mais, ne recevant aucune réponse, une vague d'angoisse submergea le vieil Oriental.

Le cœur serré, le Maître de Sinanju se frayait un chemin au milieu d'un amas de poutres grésillantes, pulvérisant tout sur son passage comme un ouragan.

— Remo ! Mon fils ! Mon fils !

Soudain, il le trouva, coincé la tête en bas comme une poupée brisée entre deux soliveaux fumants. Le feu avait pris à son tee-shirt et léchait son visage noirci.

— Remo ! cria-t-il d'une voix angoissée.

Chiun venait de remarquer que la nuque de Remo, écrasée par une poutre, était tordue dans un angle impossible.

Le Maître de Sinanju bondit. En quelques coups d'ongle incisifs, il arracha le tee-shirt incandescent puis entreprit de dégager le corps immobilisé sous un enchevêtrement de poutres. Délicatement, il souleva le dernier madrier qui écrasait la gorge de Remo et le reçut tendrement dans ses bras. Chiun vit alors que son cou avait changé de couleur : il était devenu bleu, presque noir. Il n'avait jamais vu un tel hématome jusqu'à présent. Il eut soudain très peur. Du bout des

doigts, il lui explora la nuque et poussa un soupir de soulagement : les vertèbres cervicales n'étaient pas brisées.

— Remo ? Tu m'entends ?

Mais Remo ne répondait toujours pas. Chiun posa son oreille contre la poitrine nue de son disciple. Il y avait bien un battement de cœur mais si faible qu'il ne l'entendit tout d'abord pas. Puis les pulsations s'amplifièrent et Chiun fronça les sourcils : ce n'était pas le rythme de Remo. Il le connaissait bien. Parfois, la nuit, il se réveillait pour l'écouter, sachant que tant qu'il entendrait ces chocs sourds, l'avenir de Sinanju serait assuré.

— Étrange, murmura Chiun.

Il souleva Remo et l'emporta. Mais il n'avait pas fait trois pas que son disciple revint à lui, avec une secousse si violente qu'il s'arracha de ses bras.

— Tout va bien Remo, fit Chiun d'une voix apaisante.

Mais les yeux que Remo fixaient sur lui étaient bizarres. Noirs comme ceux de Remo mais avec une inquiétante lueur rouge. En s'arrêtant sur Chiun, ils prirent une dureté insoutenable. Comme l'expression de son visage. Une expression que Remo n'avait jamais eue.

Et la voix qui sortit de sa gorge meurtrie était plus effrayante encore.

— *Qui ose profaner mon corps de son toucher impur ?*

— Remo ?

Et Remo repoussa Chiun avec une force étonnante. À tel point que, surpris, Chiun en tomba à la renverse.

— Remo ! s'écria-t-il en se relevant. Tu es devenu fou ?

Mais les mots qui roulèrent comme un coup de tonnerre de la bouche ténébreuse de Remo, tout en lui glaçant le cœur, convainquirent Chiun que son disciple n'était pas fou. C'était autre chose.

— *Quel est cet endroit calciné ? Suis-je dans l'Enfer éternel ? Kali, déesse des Ténèbres, montre ta face sanglante ! Le Dieu des Éclairs te provoque au combat. Je me suis enfin réveillé de mon long sommeil.*

— Vous n'avez pas d'ennemi ici, fit Chiun d'un ton respectueux.

— *Vas-t'en vieillard ! Je n'ai rien à faire avec les mortels.*

— Je suis Chiun, le Maître de Sinanju.

— *Et moi, je suis Shiva l'Implacable, le Maître de la Mort, l'Exécuteur*

des mondes.

— Et ?

— *Cela ne suffit-il pas ?*

— Il y a plus encore. Le Tigre de la Nuit mort et ressuscité par le Maître de Sinanju. Tu ne te souviens pas ?

— *Je n'ai aucun souvenir de toi, vieillard. Pars avant que je ne t'écrase comme le misérable insecte que tu es.*

— Remo ! Comment peux-tu oser ?...

Mais Chiun s'arrêta. Il savait qu'il ne parlait plus à Remo mais à un avatar[6] d'une puissance supérieure, aussi s'inclina-t-il profondément.

— Pardonnez-moi, ô Seigneur Suprême. Permettez à votre humble serviteur de vous guider hors de ces lieux de chaos.

— *Je n'ai besoin de personne, vieillard stupide.*

Et le regard qu'il lui lança, transperça le cœur de Chiun. Mais le vieil Oriental insista quand même.

— Les flammes vont revenir Seigneur. Il ne faut pas rester ici.

Mais Remo l'ignora, balayant les ruines qui l'entouraient d'un regard impérieux. Les fumerolles projetaient sur son torse nu des ombres crépusculaires. Tout son corps semblait baigné dans une incandescence écarlate qui lui conférait une lueur satanique.

Chiun sentit que l'air lui manquait pour de bon. Il n'allait plus pouvoir tenir longtemps. Les techniques de respiration de Sinanju ne fonctionnaient que dans une atmosphère comportant un minimum d'oxygène.

Une expression rusée plissa son visage et Chiun se laissa aller au sol.

— Je meurs, s'écria-t-il, face contre terre, le nez dans la cendre.

N'entendant pas de réaction, il leva la tête et jeta un coup d'œil à Remo. Mais celui-ci regardait la nuit par une fenêtre, l'air absent.

— J'ai dit que je mourais, répéta Chiun avec un gémissement lamentable.

— *Alors, meurs en silence !* lâcha Remo.

— Remo ! s'indigna Chiun.

Mais il savait que Remo était hors de toute atteinte.

Sentant que les flammes se ravivaient, le vieux Coréen se remit sur ses jambes. Le ronflement sourd de la fournaise lui indiquait sans nul

doute que la seule issue était la fenêtre. Il jeta un nouveau regard à Remo. Comment allait-il le faire sortir de cet enfer ?

À ce moment-là, les vitres explosèrent. Chiun entendit le fracas de l'eau qui brisait les fenêtres, l'une après l'autre. Les lances d'arrosage balayaient la façade. Comme un raz de marée, l'eau fit irruption dans leur pièce, balayant tout sur son passage. Culbuté par la poussée de milliers de litres, Remo fut projeté contre le mur du fond. Chiun n'hésita pas. Il ramassa Remo et le porta hors d'atteinte du puissant jet. Cette fois, Remo ne se débattit pas. Chiun adressa une silencieuse action de grâce à ses ancêtres.

Au bout du corridor, il se heurta à un mur aveugle. Il l'examina et donna un coup de pied à chaque extrémité, là où il avait remarqué que sa structure était la plus affaiblie. Le mur vibra, s'incurva sous le choc et Chiun n'eut qu'à donner une nouvelle poussée, au milieu cette fois, pour qu'il s'écroulât comme du carton-pâte. Le vieil homme se lança dans le vide, utilisant les pans de son kimono comme un parachute. Mais ce furent ses jambes frêles et maigrettes qui absorbèrent l'essentiel de la chute.

Avec d'intimes précautions, il déposa Remo sur la pelouse de la courette, puis il se recula respectueusement et enfouit ses mains dans les manches de son kimono, attendant, prêt à affronter le dieu.

Les yeux de Remo se rouvrirent, flous d'abord, avant de se fixer sur Chiun.

— Vous m'avez sauvé, dit-il avec un sourire.

— Certes, ô Maître Suprême.

— Suprême quoi ? Encore une de vos plaisanteries racistes, du genre « oreille blafarde de porc » ?

Chiun fit un pas en arrière, comme s'il avait reçu une gifle.

— Remo, est-ce bien toi ? demanda-t-il d'une voix incrédule.

— Non, je suis Eliot Ness, je n'ai pris les traits de Remo que pour jouer son rôle dans la nouvelle série des Incorruptibles. Quel est votre problème ?

— Ô Remo, mes ancêtres nous sourient. Tu ne souffres de rien ?

— Ma gorge me fait mal, remarqua Remo en se frottant le cou.

— C'est la fumée, ça va passer.

À son tour, Chiun se massa le cou, poussa un bref soupir, porta une main à son cœur et se plia en deux.

— Petit père ! s'écria Remo. Ça ne va pas ?

Mais Chiun était allongé sur le gazon, sans connaissance, le souffle imperceptible. Aussitôt Remo se mit à lui faire du bouche-à-bouche.

C'est dans cette position que deux pompiers le trouvèrent.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquit l'un d'eux.

— Je ne sais pas, répondit Remo sans s'interrompre. Il respire mais il est dépourvu de réactions. Amenez de l'oxygène, vite !

Un des pompiers demanda de l'oxygène et deux ambulanciers en combinaison orange accoururent, courbés sous le poids de leur matériel d'urgence.

Ils voulurent pousser Remo pour prendre sa place mais il les envoya bouler comme des lapins.

— Personne d'autre que moi ne le touche, siffla-t-il sauvagement.

— Hé, du calme, bonhomme, on venait juste pour l'aider, s'indigna l'un d'eux en se relevant.

Sans répondre, Remo plaça le masque à oxygène sur le visage de Chiun.

La famille qu'il avait sauvée arriva à son tour.

— Voilà l'homme qui est venu à notre secours, fit le père. Rien de cassé, monsieur ?

— Moi non, mais Chiun si.

— Il n'a pas l'air d'être brûlé, remarqua l'un des ambulanciers. Il doit avoir inhalé trop de fumée. Il faut qu'on l'emmène à l'hôpital.

— L'hôpital ?

— Oui, l'hôpital. Et maintenant, poussez-vous qu'on puisse le mettre sur la civière.

— Pas la peine, je vais le faire.

— Pas question, vous n'êtes pas qualifié.

— Parce qu'il faut un diplôme pour mettre quelqu'un sur une civière ?

Doucement, Remo souleva le corps de Chiun. Il lui sembla curieusement léger. En le déposant sur le bat-flanc de plastique, il prit soin de tirer son kimono sur les jambes frêles du vieil Oriental.

Chiun avait toujours été très prude et il n'apprécierait pas de voir ses mollets exposés aux yeux de tous.

Au moment de fermer la porte de l'ambulance, la petite fille aux nattes s'approcha de lui. Elle tenait dans ses bras son chaton marron.

— Merci d’avoir sauvé Dudley, fit-elle d’une toute petite voix.

— De rien, répondit Remo, la gorge serrée.

*

* *

Dans la salle des urgences, il y eut un léger contretemps quand le réceptionniste exigea que Remo remplisse le formulaire d’assurance [7].

— Il n’a pas d’assurance, fit Remo. Il n’a jamais été malade de sa vie.

— Désolé, mais dans ce cas on ne peut pas l’admettre. Voyez à l’hôpital de la Charité, à vingt minutes d’ici. Ils ont un service pour les nécessiteux.

— Mais il est peut-être mourant !

— Ne hurlez pas, je vous prie. Vous êtes ici dans un hôpital prestigieux. Nos chirurgiens sortent des meilleures facultés. Vous n’imaginez pas qu’ils vont soigner n’importe quel patient, surtout quelqu’un d’insolvable. Les médecins ont bien le droit de gagner leur vie.

Mais Remo sut convaincre le réceptionniste qu’il y avait d’autres droits, universels par exemple. Il le lui fit d’autant mieux comprendre qu’il lui avait planté son stylo dans la main.

— Inscrivez-le sur vos registres, commanda Remo.

— Je ne peux pas.

— Et pourquoi ?

— C’était mon seul stylo, balbutia le réceptionniste.

— Je vais vous aider, fit Remo.

Et, bon prince, Remo guida sa main pour inscrire le nom de Chiun dans l’espace adéquat.

*

* *

— C’est tout à fait hors de question, trancha le docteur Henrietta Gale d’une voix haut perchée. Seule la famille est autorisée dans la salle d’examen et, de toute évidence, vous ne pouvez pas être apparenté à ce gentleman oriental.

— J’entrerais quand même, insista Remo qui, pour bien se faire comprendre, lui serra son stéthoscope autour du cou.

— C’est le règlement de l’hôpital, parvint-elle à articuler, avec de curieuses intonations à la Donald Duck.

— Je peux serrer encore si vous voulez, proposa aimablement Remo.

— Desserrez juste d’un cran et je pourrais assouplir le règlement.

Remo arracha le stéthoscope.

— Si vous voulez bien me suivre, fit le docteur, cérémonieusement.

*

* *

Dans la salle des urgences, Remo découvrit Chiun allongé dans un réseau de fils. Un infirmier découpait son kimono aux ciseaux. Remo grimaça : heureusement que le Maître de Sinanju ne pouvait pas voir avec quelle désinvolture ou déchiquetait sa précieuse garde-robe !

D’un geste professionnel et froid, le docteur Gale souleva les paupières de Chiun et promena sa lampe-torche sur ses pupilles.

— Curieux, fit-elle au bout d’un moment.

— Curieux quoi ? demanda Remo.

— Les pupilles sont restées complètement écarquillées avant de se rétrécir d’un seul coup.

— C’est bon signe, non ?

— Je ne sais pas. Je n’ai jamais vu un tel phénomène de réflexe à retardement.

— Ah.

— Miss, le cœur, la tension ? jeta le docteur Gâte comme si elle énumérait la check-list d’un Boeing sur le point de décoller.

— Cœur au ralenti. Tension 9-4. Respiration faible mais régulière, répondit sur le même ton une blonde à la forte poitrine boudinée dans une blouse trop serrée qui ne manqua pas d’adresser à Remo un regard gourmand.

— Il est très vieux, remarqua le docteur Gale, comme pour elle-même.

— Vous pouvez faire quelque chose ? demanda anxieusement Remo.

— J'avoue que je n'y comprends rien. Il ne réagit pas à l'oxygène. En fait, il ne réagit comme personne.

— Est-ce que vous pouvez faire quelque chose ? insista Remo.

— D'accord, Monsieur-je-ne-sais-qui, soupira-t-elle. Je vais faire une série d'examens. Maintenant, si vous voulez bien vous asseoir au lieu d'arpenter le sol comme un futur papa à la maternité, ça va nous prendre plusieurs heures.

— OK, mais il faut que je passe un coup de fil.

— Faites comme chez vous, à condition d'aller téléphoner dans le couloir.

*

* *

— Smitty ! s'exclama Remo, dès qu'il eut Folcroft en ligne.

— Donnez-moi le code d'accès, fit Smith d'une voix acide.

— J'emmerde le code, cria Remo, je suis à l'hôpital.

— Vous deviez éliminer votre cible, pas l'envoyer à l'hôpital.

— C'est bien plus grave que ça. C'est Chiun. Il est au plus mal.

— Oh, non ! s'écria Smith.

Puis il reprit d'une voix méfiante :

— Ce ne serait pas une de vos combines pour m'extorquer encore de l'or ? Le contrat est déjà signé pour cette année. Vous pouvez même dire à Chiun que le sous-marin s'apprête à prendre la mer avec sa cargaison d'or. Non ! Dites-lui plutôt que le sous-marin est « déjà » parti !

— Smith, écoutez-moi bien. Chiun est vraiment malade. Il est mourant et les médecins ne comprennent pas ce qui lui arrive.

— Allons Remo, Chiun est Maître de Sinanju. Il ne peut pas être malade. Les Maîtres de Sinanju ne peuvent pas tomber malades.

— Mais ils meurent, Smitty. Vous savez bien qu'ils ne vivent pas éternellement.

— C'est vrai, concéda Smith. Mais n'en profitez pas pour vous laisser aller.

— Vous avez de la chance de ne pas être en face de moi, grinça Remo.

— Remo, reprit Smith après s'être éclairci la gorge, pouvez-vous

m'expliquer ce qui s'est passé ?

— Tout ce que je sais, c'est que je me suis trouvé coincé dans un immeuble en flammes qui s'est écroulé sous mes pas. Ensuite, je ne me souviens plus de rien, jusqu'à ce que je reprenne connaissance avec Chiun sur une pelouse. J'imagine qu'il a dû être blessé en me portant secours.

— Et que disent les médecins ?

— Ils ne savent pas trop. Ils sont en train de lui faire des tas d'exams. Ça va prendre une bonne partie de la nuit. Je suis inquiet, Smith.

— Moi aussi Remo, mais, d'un autre côté, les incendies continuent de ravager Detroit ; la moitié de la ville est en flammes.

— Je m'en fous, je reste avec Chiun.

— Mais je vous rappelle que vous savez qui est derrière ces incendies. Et cette personne, directement ou indirectement, est responsable de ce qui s'est passé.

— Il ne perd rien pour attendre.

— Si vous ne voulez pas le faire pour CURE ou l'Amérique, faites-le au moins pour Chiun. C'est à cause de lui que Chiun est mourant.

— Ouais, fit Remo, les yeux rétrécis, Chiun aurait souhaité que je le fasse. Je vous rappelle, Smith.

*

* *

Le lendemain, la une de tous les journaux était consacrée à un événement inexplicable.

« Le député de Detroit massacré par un robot devenu fou. »

L'article était accompagné d'une photo de Moe Jackley, la victime, un homme au visage large et au sourire appliqué. Il y avait aussi le portrait-robot du robot suspect.

Le suspect en question mesurait deux mètres cinquante et avait six bras. Un des bras se terminait pas une presse hydraulique, un autre par une masse de démolition, un troisième par un lance-flammes.

Dans l'article qui suivait, le responsable de l'anthropométrie judiciaire concédait que le croquis, qui représentait le croisement entre un robot industriel et une statue hindoue, semblait tout à fait farfelu. Il correspondait pourtant très exactement à la description que

les services techniques de la police avait fait de cette « chose » capable d'infliger de pareilles blessures.

Moe Jackley aurait sans doute pu donner une meilleure version de son agresseur mais il était dans l'incapacité totale et définitive de faire toute déclaration sur quelque sujet que ce soit.

À minuit, bien au chaud dans son luxueux duplex, il regardait brûler Detroit. Sa radio CB lui rapportait les progrès de l'incendie qui se déplaçait maintenant vers le sud. Comme prévu des amis à lui allaient pouvoir implanter un énorme hypermarché dans cette zone nouvellement sinistrée.

Jusqu'ici, il n'y avait eu que quatre morts, un de plus que l'an dernier mais beaucoup moins qu'en 1977, qui avait été la meilleure année. Moe Jackley aimait Halloween dont il était le roi sans couronne. Il n'avait pas toujours été roi. Il y a vingt ans à peine, pauvre et sans attrait particulier, il s'était fait souffler la fille qu'il convoitait. Le Don Juan s'appelait Harry Chariot. C'était quelques jours avant Halloween. Mais peu après, le soir d'Halloween justement, il périssait dans l'incendie de sa maison. Avec sa nouvelle copine. Ça leur apprendrait. Moe Jackley avait pris goût à son nouveau pouvoir et il avait recommencé l'année suivante et encore l'année d'après. Jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il pouvait joindre l'utile à l'agréable en négociant les permis de construire sur ces sites, les fameuses ZUT, les Zones à Urbanisation Tarifée.

Une combine du feu de dieu.

Plongé dans une rêverie érotique due au spectacle fascinant des incendies, Moe Jackley n'entendit pas tout de suite les coups frappés à sa porte. Ils s'étaient confondus aux douze coups de minuit qu'égrenait l'horloge de son grand-père. Il se leva, sans se douter qu'elle sonnait aussi son glas.

— Qui est-ce ? demanda le politicien à travers la porte.

— Je viens chercher des bonbons, fit une voix d'adulte.

— Trop tard, répondit Moe Jackley. Il est minuit passé.

— Il n'est jamais trop tard pour allumer de nouveaux foyers.

Moe Jackley hésita. Dehors, l'intensité des flammes avaient l'air de baisser. « Peut-être qu'un peu de sang neuf ? » se dit-il en ouvrant la porte.

L'homme qui était devant lui avait une drôle de touche. Le torse nu et noirci, un gros hématome au cou. « Encore un punk, soupira Jackley. Vraiment ils feraient n'importe quoi pour se faire remarquer. »

— Mais entrez donc. Tiens, vous êtes plus vieux que les autres.

— C'est vous qui distribuez les cocktails ? demanda l'inconnu.

— Chut, pas si fort, souffla le député. Vous en voulez un ?

— Qui est-ce qui va trinquer avec moi ? demanda Remo.

— Ça c'est vous qui voyez. En dehors des quatre blocs qui entourent mon immeuble et des constructeurs automobiles qui m'ont acheté leur protection, vous avez toute latitude.

Remo hocha la tête et déboucha la bouteille que lui tendait son interlocuteur. Une forte odeur d'essence emplît la pièce.

— C'est de l'octane 98, fit remarquer Moe. Le meilleur. Vous voulez aussi des allumettes ?

— Pas besoin, fit Remo en renversant la bouteille sur la chemise du politicien.

— Hé ! Ça va pas ! C'est de la soie !

— Faites voir.

Sans attendre la permission, Remo saisit le tissu et le frotta vivement. Une fumée s'éleva et le feu prit d'un coup.

— Arrgh, hurla Moe Jackley. Au secours ! Je suis en feu !

— Ça fait mal ? s'inquiéta Remo.

— C'est horrible.

— Et bien, maintenant, vous savez comment ça fait.

— Mais je brûle, vous ne pouvez pas me laisser comme ça.

— On parie ?

Moe Jackley roula au sol, se tordant dans les flammes.

Remo décida de venir à son secours. Le feu, ça serait vraiment trop rapide.

— Ne bouge pas, je reviens, intima-t-il à Jackley qui hurlait de plus belle sur la moquette qui avait pris feu.

Remo courut dans la chambre et en ramena une épaisse couverture qu'il jeta sur le député. Il se mit à lui assener des baffes monumentales à travers le tissu. Il se souvenait avoir lu que les claques étouffaient les flammes.

— Ça va mieux ? demanda-t-il.

— Ça chauffe encore !

Remo reprit ses gifles, plus fort cette fois. Le bruit des coups

résonnait dans la pièce à une cadence infernale, souligné par les cris du brûlé.

— Ça suffit, vous pouvez arrêter, cria enfin le politicien. Arrêtez, mais arrêtez je vous dis !

Mais Remo ne s'arrêta pas. Au contraire, il se mit à frapper de plus en plus fort. Les cris de Jackley s'étaient transformés en gargouillis innommables puis on n'entendit plus que les chocs sourds des mains de Remo, ponctués par des craquements d'os brisés. Peu à peu, la forme roulée dans la couverture devint informe ; en tout cas elle perdit toute forme humaine. Quand Remo cessa de cogner, le rouleau d'Halloween était plat comme une crêpe.

*

* *

— On dirait une grosse amibe, dit le médecin légiste, appelé sur les lieux le lendemain.

— Moi, je dirais plutôt un extraterrestre, fit le policier de garde.

— Yeurkk, vomirent les deux assistants de la morgue quand ils essayèrent de soulever la couverture.

L'horrible chose venait de couler sur eux comme un molard géant.

Dès qu'ils furent remis, les assistants remirent leur démission et s'inscrivirent au chômage mais on ne retrouva jamais le robot qui avait fait ça.

CHAPITRE IV

— Monsieur Murray ? Il vous réclame.

Dans la salle d'attente de l'hôpital, Remo Williams ne broncha pas. Il s'était changé et douché à l'hôtel et portait maintenant un pull à col roulé qui cachait son hématome.

— Monsieur Murray, reprit l'infirmière en le tapotant à l'épaule. Vous êtes bien Remo Murray, n'est-ce pas ?

— Ah oui, c'est ça, Remo Murray, fit Remo qui venait de se souvenir de sa nouvelle identité.

— Comment va-t-il ? demanda Remo en emboîtant le pas à l'infirmière.

— Il se repose, répondit-elle sans se mouiller.

Le docteur Henrietta Gale tournait autour du lit de Chiun, l'air perplexe. Elle fronça les sourcils en voyant entrer Remo.

— Normalement, je ne devrais pas vous laisser entrer, mais ce pauvre monsieur Chiun a tellement insisté.

Remo ne lui accorda pas un regard.

— Petit père, fit-il en se précipitant au chevet de son père spirituel, comment allez-vous ?

— Je suis blessé, répondit Chiun, les yeux au plafond.

— Beaucoup ?

— Jusqu'au fond du cœur, poursuivit Chiun, évitant toujours les yeux de Remo. On m'a dit que tu avais déserté mon chevet.

Remo se pencha à son oreille.

— Le type qui est derrière tout ça, je l'ai liquidé.

— Ça ne pouvait pas attendre ? fit Chiun d'une voix plaintive. Je suis mourant.

— À cause d'un peu de fumée ? s'écria Remo. Mon œil !

— Je savais bien qu'il ne fallait pas vous laissez entrer, s'indigna le docteur Gale.

Elle posa ses robustes mains sur les épaules de Remo et le tira en arrière. Mais rien ne bougea. On aurait dit un bloc de béton.

— Monsieur, fit-elle d'un ton pincé, il faut que je vous parle.

— Alors ? demanda Remo d'un ton inquiet, dès qu'ils furent à l'autre bout de la pièce. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Je suis perplexe. Nous lui avons fait tous les examens possibles : scanner, radios, ultrasons, analyses... Rien, nous n'avons rien trouvé. Physiquement, s'entend.

— Alors il va se remettre.

— Non, désolé, mais il est en train de mourir.

— Mais vous venez de dire que vous n'aviez rien trouvé.

— Nous avons fait des découvertes déroutantes. C'est un spécimen humain tout à fait extraordinaire. Savez-vous par exemple qu'il est absolument symétrique ?

— C'est grave ?

— C'est inconcevable : personne n'est symétrique. Rien dans la nature n'est symétrique. Les hommes ont toujours une jambe plus longue que l'autre, les droitiers ou les gauchers ont toujours un bras plus développé. Mais pas cet homme. Ses bras, ses jambes sont de la même taille, ses muscles sont parfaitement équilibrés, même ses os sont symétriques.

— Ce qui veut dire ?

— Que son corps est en complète harmonie.

Remo hocha la tête. Sinanju. L'harmonie absolue.

— J'ai vérifié dans les archives, poursuivit le docteur, c'est un cas unique. D'ailleurs, sans vouloir précipiter les choses, voici un formulaire type. Si vous vouliez bien faire don de son corps à la science...

Sans un mot, Remo s'empara du formulaire et le plia pour en faire un avion. Le projectile passa au ras de l'oreille de son interlocutrice avant d'aller se ficher dans une glace.

— Mon Dieu ! s'exclama le docteur Gale.

Le miroir avait éclaté.

— Je veux des réponses concrètes sinon c'est vous qui allez vous retrouver pliée en cocotte en papier.

Pâle, le docteur Gale se racla la gorge, choisissant soigneusement ses mots.

— Comme je vous l'ai dit, nous n'avons rien trouvé au niveau des organes. Son cœur fonctionne. Nous avons évacué les dernières traces

de fumée dans ses poumons. Et pourtant l'examen clinique est formel : il est en train de mourir. C'est comme si... sa grande âme se préparait à quitter son enveloppe chamelle.

— Pas mal dit, fit Chiun de son lit.

— Merci, fit le docteur en rougissant.

Puis, se tournant vers Remo, elle ajouta :

— Comme vous voyez, il est pleinement conscient de son état et il semble l'accepter en toute sérénité. C'est une merveilleuse façon de partir. J'espère que je saurais m'en aller avec autant de grâce.

— Encore combien de temps ? demanda Remo d'une voix rauque.

Il commençait enfin à se rendre à l'évidence.

— Deux ou trois semaines, peut-être un mois. Il vaudrait mieux que vous le rameniez chez lui. Je pense que ce serait le mieux.

— C'est vraiment sans espoir ?

— Tout à fait. À son âge, c'est irréversible. Il semble très bien l'accepter. Vous devriez en faire autant.

Remo se rapprocha du chevet du « malade » et se pencha sur le lit de Chiun. Il eut l'impression qu'il avait rétréci, comme si son essence avait déjà commencé à désertier son corps.

— Petit père, je vais vous ramener à Folcroft, chuchota Remo.

— Remo, ne sois pas ridicule. Ce n'est pas là qu'un Maître de Sinanju doit passer ses derniers jours. C'est à la maison que je veux rentrer, à Sinanju.

— C'est vraiment si grave ?

— Remo, je ne veux pas te mentir. Je sais que j'entre dans mes derniers jours sur cette terre. Demande à l'empereur Smith de prendre les mesures nécessaires. Je souhaite quitter cette contrée barbare. Pour toujours.

— Oui petit père, fit Remo, les larmes aux yeux.

CHAPITRE V

Quand la lueur froide de ce petit matin de novembre vint éclairer la baie vitrée qui surplombait le détroit de Long Island, le docteur Harold W. Smith était encore à son bureau. C'était un homme de haute taille, aux cheveux clairsemés ; il portait des lunettes sans monture et un costume trois-pièces gris, aussi terne qu'il l'était lui-même. Du moins en apparence.

Car Smith était sans doute l'homme le plus puissant des États-Unis après le président. Peut-être même plus puissant, car les présidents passaient mais Harold W. Smith restait, inamovible à son poste de directeur de CURE.

Smith resserra machinalement le nœud de sa cravate club. Un autre homme, seul toute une nuit devant la console de son ordinateur, aurait depuis longtemps laissé tomber la veste. Mais pas Smith, que même sa secrétaire n'avait jamais surpris en tenue négligée. Les nouvelles en provenance de Detroit étaient bonnes. Les incendies étaient en nette régression cette année. Curieusement pourtant, aucune information n'était apparue sur l'écran concernant Moe Jackley. Sans doute, était-ce trop tôt. Remo n'avait même pas encore rappelé.

Smith effleurait son clavier avec l'aisance discrète d'un pianiste virtuose et devant lui défilait une ahurissante quantité de données. La taille de son terminal était trompeuse. Il était en fait relié à une batterie de super-ordinateurs enfouis dans les sous-sols de Folcroft et branchés sur tous les secteurs d'activité américaine. Il n'y avait pas un ordre de bourse, une communication entre ministres qui ne soient automatiquement suivis par leurs scanners.

Avant que CURE ne dispose d'un bras armé, Smith avait mené sa guerre contre le crime avec les seules ressources de ses ordinateurs. Ils étaient si puissants et intelligemment programmés qu'ils repéraient instantanément des liaisons suspectes, des trous dans les comptabilités, des blanchiments d'argent sale. C'était illégal bien sûr et les partis politiques se seraient vertueusement indigné de voir leurs sources de financement aussi clairement tracées mais CURE était complètement secret.

Un instant, Smith pensa qu'un jour peut-être il pourrait se retirer et passer le flambeau aux services officiels. Mais il chassa cette pensée.

Pour lui, il n'y aurait jamais de retraite, juste la mort. Près des ordinateurs, un cercueil l'attendait dans le sous-sol de l'institution. Au cas où le président donnerait l'ordre de dissoudre l'agence. Et Smith n'hésiterait pas.

Soudain, le directeur de CURE se pencha sur son terminal. La couleur de l'écran avait faibli. Instantanément, il bascula une touche qui fit passer l'alimentation de l'ordinateur sur le secteur principal. La lueur de la console redevint plus forte.

Smith brancha son dictaphone.

— Mémo pour madame Mikulka. Prière de procéder à la révision du groupe générateur.

Au même moment le téléphone sonna.

— Harold ?

Smith reconnut la voix de sa femme, une voix un peu tremblante de femme âgée. Même elle l'appelait Harold, jamais Harry ou Hal.

— Oui, très chère ?

— Rentres-tu déjeuner ?

— Non, j'ai du travail.

— Tu m'inquiètes, Harold. Travailler toute la nuit comme ça, ce n'est pas raisonnable.

— Oui, chérie, fit Smith d'une voix absente, les yeux sur son écran.

La ligne de CURE se mit à clignoter.

— Un moment, jeta Smith, on m'appelle sur une autre ligne.

Il mit sa femme en attente et décrocha.

— Remo ? Mission accomplie ?

— Chiun est en train de mourir, lâcha Remo tout de go.

Smith se tut un moment.

— Vous êtes sûr ? demanda-t-il prudemment.

— Bien sûr que je suis sûr. Qu'est-ce que vous croyez ? Les médecins sont formels. Même Chiun est d'accord.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Personne n'en sait rien.

Smith sentit que Remo était au bord des larmes.

— Je fais affréter un avion spécial. Nous ramènerons Chiun ici à Folcroft. Les meilleurs docteurs pourront l'examiner.

— Vous voulez rire ? Chiun veut rentrer chez lui. Il veut mourir à Sinanju.

— Mais il n'y a rien à Sinanju. Tandis qu'ici, on peut faire beaucoup pour lui.

— Écoutez-moi bien, Chiun veut rentrer à la maison alors il rentre à la maison. Arrangez-vous Smitty.

— Ce n'est pas si facile. Un sous-marin nucléaire d'attaque, ce n'est pas un taxi. Le *Darter* est en rade de San Diego mais il ne peut pas prendre la mer avant deux semaines. Le temps qu'on aménage les cales pour la cargaison d'or. En attendant, on peut amener Chiun ici.

— Nous partons pour Sinanju, Smitty, même si je dois dérouter un avion pour cela.

Smith éloigna le récepteur. La voix de Remo vibrait de véhémence.

— Très bien, fit Smith, d'un ton faussement calme. Un avion va vous emmener à la base aéronavale de Miramar [8]. Je donnerai des ordres pour le sous-marin.

— Merci Smitty, fit Remo d'une voix émue.

— Revenez ici quand tout sera terminé, lâcha froidement Smith en raccrochant.

Sans attendre, il entama une série de manipulations sur son ordinateur. Très vite, il eut tous les feux verts de l'amirauté. Un Gulf Stream spécial se dirigeait déjà sur Detroit pour prendre Chiun et Remo. À Miramar, la base de Topgun [9], un gros hélicoptère Sea Stallion se tiendrait prêt à emmener les deux compères jusqu'à la base ultra-secrète de Point-Loma où le *Darter* se préparait à appareiller en urgence rouge.

Smith avait tous ces pouvoirs et personne ne le savait.

*

* *

Le colonel Viktor Ditko grogna de dépit.

— Ils n'ont pas de rues à Sinanju ?

Même sur la carte d'état-major au 5/1000^{ème}, Sinanju n'était indiqué que d'une façon très floue, par une zone grise, quelque part au bord du golfe de Corée occidentale alors que les rues des villes voisines de Chongju et Sunchon étaient clairement marquées.

Il décrocha son téléphone pour appeler son correspondant au ministère de la Défense nord-coréen.

— Capitaine Nekep à l'appareil, dégoulina une voix huileuse.

— Ditko. J'ai une question à vous poser. Confidentielle.

— Allez-y, fit le Coréen.

Il n'y a pas très longtemps encore, Nekep n'était qu'un obscur et très anonyme caporal jusqu'à ce que le colonel Ditko le choisisse comme interlocuteur pour transmettre un tuyau sur une tentative d'assassinat fomentée contre le président Kim Il Sung. Du coup, Nekep avait été promu capitaine et était devenu l'obligé du kagébiste.

— Qu'est-ce que vous savez sur Sinanju ? demanda Ditko.

— Sur nos cartes officielles, c'est une zone interdite entourée de deux traits rouges.

Ditko siffla entre ses dents. Même le palais présidentiel n'avait droit qu'à un trait rouge.

— C'est une installation militaire ?

— Non, un village de pêcheurs.

— Ça ne vous semble pas bizarre à vous, capitaine, qu'un simple village de pêcheurs soit aussi protégé ?

— Je ne pose jamais de questions qui vous valent la pendaison jusqu'à ce que mort s'ensuive.

— Il faut que j'introduise quelqu'un à Sinanju.

— Je ne vous connais pas, fit le capitaine Nekep en raccrochant.

— L'ingrat ! cracha Ditko.

Mais la réaction du capitaine confirmait la valeur de l'enregistrement de Sammy Kee. Il emmènerait la cassette à Moscou en personne. C'était risqué mais ça pouvait rapporter gros, très gros. Le colonel Ditko avait déjà connu bien des échecs dans sa carrière, mais cette fois le jeu en valait la chandelle.

*

* *

Sammy Kee se réveilla en sursaut sur son bat-flanc. Il dormait beaucoup. Au début c'était par surmenage puis il avait glissé dans un état si dépressif que le sommeil semblait son seul refuge.

— Debout ! commanda Ditko.

Sammy Kee se releva, frottant ses yeux charbonneux.

— Écoute-moi bien. Voilà de l'eau et de la nourriture. Tu ne

pourras plus sortir pendant au moins trois jours, alors la tinette là-bas, c'est pour tes besoins. Je vais à Moscou, pour rencontrer le Secrétaire Général. Pendant ce temps-là, tiens-toi tranquille. N'appelle pas, ne te fais pas remarquer. Si jamais on s'aperçoit de ta présence, tu es un homme mort.

Kee écoutait, tête et épaules basses.

— T'as bien compris ? Vaut mieux pour toi que tu crèves de faim plutôt que de te faire voir.

Sans répondre, Kee se laissa retomber sur sa paillasse. Ditko claqua la porte derrière lui, satisfait. Ces petits bourgeois de l'Occident n'avaient rien dans le ventre. On pouvait les manipuler comme on voulait.

De retour dans son bureau, Ditko enleva ses grosses lunettes à montures d'écaille et les fit tomber sur le sol. Elles ne se brisèrent pas et il dut les écraser à coups de talon.

Puis il s'empara du plus gros éclat de verre et s'assit sur son lit. Au KGB il n'y avait pas de mises en disponibilité. Que des urgences médicales.

Et comme il fallait qu'il rentre à Moscou, le colonel Ditko, serrant les dents, s'enfonça lentement le débris dans la pupille de son œil gauche.

Son dos s'arqua sous la douleur et il dut se mordre la langue pour ne pas crier mais il continua à déchirer son orbite. Moscou valait bien une prune.

CHAPITRE VI

Le capitaine de vaisseau Lee Enright Leahy était un vétéran du raid de Sinanju. Depuis douze ans, le commandant de l'*USS Darter*, sous-marin atomique d'attaque, appareillait chaque mois de novembre pour cette dangereuse mission en mer de Corée. Au début, il tenait un journal, espérant qu'un jour le secret de ces mystérieux voyages serait percé et qu'il pourrait écrire ses mémoires. Mais, comme sa femme lui avait fait remarquer que chacun de ces périple semblait le vieillir de dix ans, il avait cessé d'écrire. À cinquante-cinq ans, il en paraissait soixante-dix.

« N'importe qui paraîtrait soixante-dix ans si chaque année il devait commander une mission-suicide », ressassait le capitaine. Si seulement il avait su de quoi il s'agissait ? Au début il avait imaginé que c'était une opération de la CIA. Mais, même après le muselage de l'Agence par le Congrès, à la suite de l'affaire du Watergate, l'opération avait continué, comme si de rien n'était. En fait, elle était même devenue plus facile. Il n'avait plus eu à traverser le Pacifique à vitesse maximum en se camouflant derrière toute une batterie de contre-mesures électroniques. C'était encore plus étrange, comme si les Nord-Coréens eux-mêmes, garantissaient l'opération.

Mais l'opération de cette année battait tous les records. Le *Darter* était en cale sèche quand l'ordre était venu d'appareiller dans les heures suivantes. La folie intégrale ; une course effrénée rien que pour retrouver tous les marins de l'équipage, perdus dans la nature. On aurait cru que la troisième guerre mondiale venait d'éclater. Au lieu de ça, deux pékins avaient été amenés par hélico en pleine nuit. Un Blanc et un vieux Coréen. Enfin, le vieux devait être coréen, vu qu'ils prenaient la mer pour la Corée. Leahy les connaissait. Il les avait déjà embarqués sans rien savoir d'eux, si ce n'est qu'il s'agissait de VVIP, de *Very Very Important Persons*.

En entrant dans la salle des contrôles, le capitaine Leahy se demanda pour la millième fois qui étaient ces mystérieux personnages mais ses suppositions les plus débridées (pas trop, il s'agissait d'un Coréen) étaient bien en dessous de la vérité.

— Point Sierra en vue, Capitaine, annonça son officier de quart.

S'arrachant à sa rêverie, Leahy aboya :

— Parez à faire surface.

Sur le panneau des commandes une lumière rouge clignota en réponse. Le *Darter* creva la surface de la mer à deux milles au large de la côte de Corée du Nord. La mer Jaune était froide, grise et profonde. Elle était toujours profonde en cette saison. Sans doute la raison pour laquelle la mission avait toujours lieu en novembre.

— Ouvrez les écoutes, préparez les esquifs ! lança le pacha dans le haut-parleur de bord.

Malgré son ciré, le capitaine se mit à claquer des dents dès qu'il sortit sur le kiosque. Projetant des embruns glacés, des vagues grises giflaient la tourelle avec un fracas sinistre. Au début, il fallait faire livrer la cargaison par des hommes-grenouilles. Depuis quelques années, on les laissait mettre des zodiacs à flot et débarquer sur la côte. Visiblement, les Nord-Coréens étaient dans le coup mais la tension était toujours là. On ne pouvait jamais savoir avec ces Jaunes. Le capitaine n'avait pas oublié l'affaire du Pueblo [10] et la terrifiante mascarade des « confessions » de l'équipage.

À la jumelle, le marin explora la côte désolée. Il reconnut deux promontoires rocheux : les pointes de l'accueil.

— Dites à nos passagers que nous sommes arrivés, lança-t-il derrière lui à son officier de quart.

— Arrivés où ? demanda celui-ci, un nouveau.

— Ne cherchez pas à savoir. J'ai regardé une fois sur une carte nord-coréenne. L'endroit est marqué sous le nom de Sinanju.

— Sinanju ? Ça ne nous dit pas grand-chose.

— C'est déjà plus que nous ne devrions savoir.

Deux marins étaient en train de sortir une civière par le sabord d'armement. Attaché par des sangles de nylon, Chiun ressemblait à une momie sans âge.

— Doucement ! Faites attention à lui ! commanda le Blanc quand les marins voulurent l'attacher à un siège de transfert.

Le vieil Oriental, ridé et tout pâle, avait l'air à l'article de la mort. Mais quand un membre de l'équipage laissa tomber une des caisses qui renfermaient les lingots d'or, la main de la momie jaillit de ses bandelettes.

— Hé, Blanc, fais attention ! siffla le Coréen.

Et, se tenant le coude, le sous-marinier se lança dans une danse de Saint-Guy, comme s'il venait de mettre ses doigts dans une prise-force.

On dut le remplacer tandis que le reste de l'équipage déchargeait la cargaison d'or dans cinq zodiacs. Puis ce fut le tour des quatorze

malles de Chiun. Enfin, le vieil Oriental fut déposé dans un dernier radeau pneumatique et le Blanc prit place à côté de lui.

— On dirait le 6 juin 44, ricana le second, en pointant la flotte de débarquement. Il ne manque plus que les bateaux ennemis.

— C'est arrivé, il y a deux ans, répliqua le capitaine. Un destroyer nord-coréen.

— Mon Dieu et que s'est-il passé ?

— Ils se sont rapprochés à quelques encablures et, quand ils ont été sûrs que nous étions américains, ils ont fait demi-tour.

— Ils nous avaient à leur merci et ils ont fait demi-tour ? s'étonna le second. Mon Dieu, mais dans quelle histoire sommes-nous embarqués ?

— Mais dans l'Histoire, monsieur, et nous en sommes les scribes obscurs et inconscients, commenta le capitaine, non sans emphase.

Il suivait à la jumelle les progrès de la flottille. Les lames engloutissaient les radeaux qu'on n'apercevait que de courts instants. Attente interminable, angoissée.

Quand, enfin, le dernier esquif revint toucher les flancs noirs du sous-marin, le capitaine poussa un soupir de soulagement.

— Mission accomplie, mon capitaine, claironna l'enseigne chargé de l'opération de débarquement.

— Très bien, maintenant tirons-nous, grogna Leahy.

— Jusqu'à l'année prochaine, remarqua le second.

— Parlez pour vous, mon jeune ami, siffla le capitaine Lee Enright Leahy. Pour moi, c'est fini : retraite anticipée. J'espère qu'il me reste assez d'années à vivre pour en profiter.

CHAPITRE VII

Le paquet arriva à dix heures et demie du matin dans les bureaux du Kremlin. Il était adressé personnellement au secrétaire général du parti communiste de l'Union des Républiques Soviétiques et Socialistes et marqué d'un avertissement écrit en rouge : « Colis ultra-secret et confidentiel. À remettre au secrétaire général en main propre. »

Le paquet fut aussitôt placé dans un coffret plombé et expédié aux sous-sols par un système pneumatique qui datait du temps des tsars. Là, des spécialistes du déminage le passèrent au détecteur. Les rayons X révélèrent un inquiétant parallélépipède contenant deux bobines. On fit venir les chiens-loups. Les hommes du Génie attendirent, à l'abri d'un mur de deux mètres d'épaisseur.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda l'un des spécialistes au bout de cinq minutes.

Les chiens n'avaient toujours pas aboyé.

— On dirait que le colis n'est pas piégé, risqua le chef du groupe.

— Faut faire quelque chose, suggéra son second.

— Tu veux signer le certificat toi ?

— Je veux bien le signer, mais à condition que ce soit moi aussi qui me tape les félicitations.

— Hé, je veux signer moi aussi, intervint le maître-chiens.

Finalement, ils signèrent tous fébrilement et le paquet remonta par pneumatique jusqu'au secrétariat particulier du maître du Kremlin.

— Je ne l'ai pas ouvert, fit la secrétaire du secrétaire en déposant le mystérieux paquet sur son bureau.

— Vous avez bien fait. Ce sera tout.

L'homme fort de la place Rouge fixa la boîte. La perplexité plissait son front dégarni et faisait trembler la fameuse tache de vin mais il savait prendre ses responsabilités. D'un brusque coup de ciseaux, il fendit le carton et découvrit une cassette vidéo, une série de feuilles dactylographiées et une lettre manuscrite.

Il commença par la lettre :

« Camarade Secrétaire Général.

« Cette cassette contient des informations capitales. Je vous prie de la visionner seul. Ci-joint, la transcription des propos du témoin interviewé. Transcription en coréen, en anglais et en russe. J'ai assuré la transcription en russe.

« Si vous souhaitez plus amples informations, vous pourrez me joindre à l'hôpital militaire.

« Respectueusement vôtre.

Viktor Ditko.

Colonel, Comité de la Sécurité d'État.

— Je suis en conférence pour une heure, lança aussitôt le secrétaire général dans son interphone.

Puis, il se retira dans sa salle de conférences et glissa la cassette dans son magnétoscope Itchipussy.

Quand il ressortit, une heure plus tard, sa tache de vin était livide. Fébrilement, il enfonça la touche de son interphone.

— Qu'on me porte immédiatement le dossier d'un colonel Viktor Ditko de la Sécurité d'État, actuellement à l'hôpital militaire du Kremlin.

— Camarade Secrétaire Général, répondit peu après le secrétaire, le colonel Viktor Ditko est inscrit à l'hôpital pour une opération de l'œil. Il y est aussi aux arrêts de rigueur.

— Motif ?

— Automutilation volontaire.

— Son affectation ?

— Chef de la sécurité. Ambassade d'URSS. Pyeong-Yang, République Démocratique et Populaire de Corée.

— Qu'il soit dans mon bureau dans une heure.

— Sa fiche indique une propension à fuir ses responsabilités.

— Il ne fuira pas celle-ci, ricana le secrétaire général. Je peux vous le garantir.

*

* *

Le colonel Viktor Ditko était tout sourire quand l'huissier le fit entrer sous les lambris baroques du bureau présidentiel. Mais il avait l'air pâle et son uniforme était fripé. D'un coup d'œil le secrétaire

général prit la mesure de l'homme : un bureaucrate gris, étroit, avec une lueur de ruse dans les yeux. Dans l'œil plutôt, dans celui que ne recouvrait pas de bandeau noir. L'air canaille que donne ce genre d'oripeau était annulé par la prothèse incongrue des grosses lunettes à montures de corne.

Sans un mot, le secrétaire général lui désigna un siège.

— Merci, Camarade secrétaire général, fit servilement le colonel.

L'homme avait l'air si impressionné par le cadre du Kremlin, que le Premier Soviétique craignit un moment qu'il ne commette un acte grotesque qui les embarrasserait tous les deux. Une révérence de courtisan, par exemple.

— J'ai visionné la cassette, fit le secrétaire général, après un long silence.

— Une affaire importante, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Qui, à part vous, a vu cette cassette ?

— Celui qui l'a enregistré et a assuré les transcriptions en anglais et en coréen.

— Personne d'autre ?

— Non, je vous jure. Je comprends l'importance...

— Comment êtes-vous tombé là-dessus ?

Et Ditko cracha toute l'histoire, tellement vite que le secrétaire général dut lui demander à plusieurs reprises de ralentir.

À la fin de son récit, le colonel conclut :

— Je savais que je devais vous faire parvenir ce témoignage à tout prix et que personne ne devait l'intercepter. J'ai donc dû m'infliger une blessure à l'œil pour pouvoir rentrer à Moscou. Mes supérieurs imaginent que c'est pour fuir mes responsabilités. Mais vous, vous savez la vérité.

Le secrétaire général eut un geste impatient de la main.

— Pour votre œil : qu'ont dit les docteurs ?

— Qu'il pourrait guérir. Nous avons d'excellents chirurgiens à Moscou.

L'homme du Kremlin jeta un regard pénétrant sur le colonel. L'imbécile, au garde-à-vous, semblait croire ce qu'il disait.

— Vous aurez droit aux meilleurs, bougonna-t-il. Maintenant, qu'est-ce que vous espérez ?

— Pardon ? rougit le kagébiste.

— Votre récompense ?

— Un poste à Moscou, bafouilla Ditko.

— Vous avez en tête quelque chose de particulier ?

Le colonel dansa un moment d'un pied sur l'autre, faisant rouler son œil rescapé de droite à gauche comme s'il y cherchait l'inspiration, puis il finit par lâcher précipitamment :

— Le neuvième direction. Si c'était possible.

Le secrétaire général éclata de rire. Il s'en tapait les cuisses. « Merde, j'y suis allé trop fort ! » se maudit le colonel, le front ruisselant.

La neuvième direction était responsable de la protection des membres du *Politburo*.

Mais le secrétaire général secouait la tête, n'arrivant pas à y croire : ce type détenait un secret qui pouvait bouleverser l'équilibre Est-Ouest et tout ce qu'il voulait en échange, c'était une place de garde du corps. Ce pitre avait une âme de valet. Il serait très bien au Kremlin qui en regorgeait. Pourtant le secrétaire général garda sa réflexion pour lui et reprit son sérieux.

— C'est possible, se contenta-t-il d'observer. Où est la personne qui a réalisé cet enregistrement ?

— Il est détenu au secret dans les caves de notre ambassade à Pyeong-Yang.

— Vous pensez que vous pouvez accomplir une importante mission pour votre pays ?

Un claquement de talons très prussien lui répondit.

— Bien. Retournez en Corée et renvoyez ce Sammy Kee à Sinanju. Je veux davantage de preuves. Des preuves tangibles. N'importe lesquelles pourvu qu'elles concernent l'Amérique. Et vous me les rapporterez. J'agirai quand j'aurai suffisamment de cartes en main. Mais ils vaudraient mieux pour vous qu'elles soient bonnes, très bonnes.

— Je retourne sur-le-champ à Pyeong-Yang, fit Ditko d'une voix étranglée.

Le regard que lui avait lancé le secrétaire général l'avait glacé.

En regardant le colonel faire un demi-tour impeccable, le secrétaire général se demanda dans quel recoin de la neuvième direction il pourrait bien enterrer ce bouffon. Il sourit en pensant au rival à qui il allait affecter cet olibrius borné.

*

* *

Sammy Kee n'avait jamais eu si peur. C'était une peur constante, qui l'écrasait et le tenait roulé en boule dans un coin de sa cellule. C'est tout juste s'il osait encore respirer, à cause de cette peur bien sûr mais aussi de l'odeur infecte qui montait des tinettes débordantes. Il avait aussi vomi et ses hauts le cœur ne cessaient que quand il enfonceait son nez dans sa blouse de paysan. Cela faisait quatre jours que le colonel Viktor Ditko avait refermé la porte sur lui. Et il avait dit qu'il ne serait parti que trois jours. Sammy Kee se remit à trembler de désespoir : peut-être qu'il allait mourir là, sans eau, sans nourriture, asphyxié par la puanteur de ses propres excréments. Pour la énième fois il ouvrit la bouche pour appeler mais la peur le retint. Il se souvenait de la menace du colonel du KGB ; même comme un rat, il voulait survivre. Jamais il n'avait imaginé qu'un homme pouvait être aussi cruel. Il aurait voulu pouvoir écrire à Peter, Paul et Marie pour leur dire la vérité sur le communisme. Puis il pensa à Sinanju et maudit le jour où son grand-père lui en avait parlé. Mais, comme l'esprit de l'homme est un singe fou, il se remit à vagabonder, à imaginer comment serait la vie pour lui à Moscou. Il se demandait à quoi ressemblait le GOUM, les fameux grands magasins de Moscou. Peut-être qu'on le laisserait entrer dans les boutiques spéciales réservées aux membres du parti et aux diplomates. Il pourrait alors faire du marché noir. Ça le fit penser aux supermarchés de Market Street, à San Francisco et il se remit à pleurer.

Il pleurait encore quand des pas lourds résonnèrent dans le couloir. Son cœur fit un bond : une main brutale secouait la poignée de porte. L'instant d'après, le colonel se tenait debout devant lui, avec son bandeau sur l'œil.

— Beurk ! s'écria le colonel assailli par l'odeur. Dehors, vite !

Sammy Kee courut vers lui et l'homme du KGB l'entraîna dans un coin de la cave à côté d'une grosse chaudière qui ronflait en grinçant.

— J'ai mis plus de temps que prévu, fit Viktor Ditko.

Sammy Kee hocha servilement la tête.

— Personne ne t'as remarqué ? demanda sévèrement le Russe.

— Nonnon.

— Alors, écoute-moi bien, Sammy Kee. Je suis allé à Moscou. J'ai parlé à un grand homme, probablement le plus grand chef d'État actuel. Il a visionné ta cassette et il a dit que ça ne suffisait pas. Pas

assez pour qu'on te paye ou qu'on t'accorde l'asile.

À ces mots, Sammy Kee éclata en sanglots.

— Alors j'ai trahi mon pays pour rien ! bafouilla-t-il d'une voix hachée.

— Allons, allons, ressaisis-toi. Tout n'est pas perdu. Tu es courageux, Sammy Kee.

Mais l'autre ne l'écoutait pas. Il continuait à pleurer convulsivement et le Russe crut même qu'il allait s'évanouir. Il le secoua brutalement :

— Sammy Kee ! Tu es courageux ! Tu as pu pénétrer dans ce pays gardé comme une forteresse. Quand les choses ont mal tourné tu as eu la présence d'esprit de venir te réfugier ici. Retrouve ce courage et tu pourras t'en sortir.

— Qu'est-ce que je dois faire ? demanda le jeune homme.

— Où est ton équipement vidéo ?

— Je l'ai enterré dans le sable. Près de Sinanju.

— Avec des cassettes vierges ?

— Oui.

— Bon, on y retourne. Tout de suite.

— Je ne veux pas y aller ! s'écria le Coréen.

— T'as pas le choix, grinça le Russe. Tu vas retourner à Sinanju et me ramener des preuves supplémentaires de la collusion entre les Maîtres de Sinanju et les impérialistes de Washington. Da ?

— Oui, fit Kee d'une voix d'outre-tombe.

— Tu me ramèneras les secrets de Sinanju. Tous les secrets. Et quand tu auras accompli ta mission, on te récompensera, royalement.

— Je pourrai vivre à Moscou ?

— Ou retourner en Amérique, si tu veux.

— Je ne peux pas. J'ai trahi mon pays.

— Imbécile, personne n'en saura rien et même si on l'apprenait, tu serais quand même intouchable. Tu es tombé sur un secret si embarrassant pour l'Amérique que le gouvernement ne pourra jamais te poursuivre.

Et le sourire revint sur les lèvres de Sammy Kee. Il allait s'en sortir. Pour un peu, il se voyait déjà gambader sur le Golden Gate Bridge[11].

CHAPITRE VIII

Remo regarda le dernier zodiac s'éloigner dans la mer démontée. Il était debout sur les falaises rocheuses qui réunissent les deux caps de la Bienvenue, également connus dans les Chroniques de Sinanju comme les caps de la Bonne Menace.

Remo se retourna : il n'y avait pas de comité d'accueil mais il est vrai que leur arrivée n'avait pas été annoncée. En attendant, il rajusta la couverture de laine qui protégeait les genoux du Maître de Sinanju.

— Ne vous inquiétez pas, petit père, fit Remo tendrement en coinçant les coins de la couverture dans la chaise roulante. Je vais aller chercher les villageois pour qu'ils nous aident à transporter l'or.

— Non, se raidit Chiun, il ne faut pas qu'ils me voient dans cet état. Aide-moi à me relever.

— Vous ne devez pas. Vous êtes souffrant.

— Je suis peut-être malade mais je suis encore le Maître de Sinanju et je ne veux pas que mes gens me voient ainsi. Aide-moi.

À contrecœur, Remo défit la couverture. Chiun se redressa lentement, grimaçant comme un arthritique.

— Jette-moi ça. Je ne veux plus la voir.

Respectueux, Remo prit la chaise roulante à deux mains et l'envoya voler très loin, bien au-delà de la ligne des vagues.

Chiun se tenait maintenant sur ses jambes, tremblant, fragile. Il enfonça ses mains dans les manches de son kimono et inspira longuement.

— Je suis rentré chez moi, s'exalta-t-il. Ces odeurs sont celles de mon enfance et elles réchauffent mon vieux cœur.

— Je sens du poisson pourri, grinça Remo.

— Silence ! tonna le Maître de Sinanju. Ne gâche pas mon retour avec tes jérémiades de petit Blanc grincheux.

— Désolé petit père, fit sincèrement Remo. Voulez-vous que j'aille chercher les villageois tout de suite ?

— Ils vont venir d'eux-mêmes.

— Mais nous sommes en pleine nuit. Je connais ces gens, ils

dorment à poings fermés.

— Ils vont venir, insista Chiun.

Mais ils ne vinrent pas et Remo, qui portait toujours un col roulé pour protéger son cou violacé, sentit le vent glacé de la mer le percer comme un couteau. Automatiquement sa température interne monta, annulant le froid d'une vague de chaleur.

Remo n'avait plus froid mais il s'inquiétait pour Chiun qui se tenait fièrement dans la bise, pieds nus et vêtu du mince kimono de soie pourpre, traditionnel symbole de retour au bercail.

— Petit père, commença Remo.

Mais Chiun l'interrompit d'un geste tranchant de la main.

— Écoute ! commanda-t-il.

— Écouter quoi ? Je n'entends rien.

— Tu n'as donc pas d'oreilles ! Entends son cri perçant !

Remo aperçut alors l'éclair d'une aile blanche à la crête des vagues.

— Ce n'est qu'une mouette, petit père, fit-il.

— C'est la mouette de la bienvenue, répondit Chiun qui pinça les lèvres dans un sifflement plaintif et aigu.

— Je lui rends son salut, expliqua Chiun.

Une minute plus tard, une ombre se détacha d'un rocher vérolé de berniques. D'autres suivirent. Et bientôt s'avança vers eux une file de silhouettes tâtonnant dans l'obscurité.

— Tu vois ? triompha Chiun. Je t'avais bien dit qu'ils viendraient.

— C'est votre duo amoureux avec la mouette qui a dû les intriguer.

— Billevesées, cracha Chiun. Non, ils ont ressenti jusque dans leur sommeil la terrible magnificence du Maître de Sinanju.

— Comme vous voudrez, Chiun.

Le premier qui osa s'approcher était un vieil homme, mais pas si vieux que Chiun. Il était plus grand, le visage plus large et aplati. Il s'inclina jusqu'au sol :

— Salut, ô Maître de Sinanju, père nourricier du village et garant de la tradition. Nos cœurs vibrent de mille cris d'amour et d'adoration. Infinie est notre joie de voir revenir à nous celui qui change le cours du monde.

Chiun répondit par une brève inclinaison de tête tout en glissant à Remo en anglais :

— Prends-en de la graine. Voilà du respect approprié, présenté avec tout le protocole, comme il se doit.

— Si vous voulez mon avis, il a l'air de très mauvaise humeur. Il ne doit pas aimer se faire réveiller au milieu de la nuit.

Chiun fit mine de n'avoir rien entendu.

— Sachez que désormais le soleil du crépuscule caresse mes derniers jours, répliqua-t-il en coréen classique. Je suis rentré dans le coin de terre qui m'a vu naître pour y entendre une dernière fois les bruits qui ont bercé mon enfance.

Un murmure endormi accueillit ses propos.

— Et j'ai amené mon fils adoptif, Remo, pour perpétuer la grande lignée de mes ancêtres.

Cette fois ce fut un silence glacé qui lui répondit.

— Et regardez le tribut que j'ai ramené du pays des barbares aux yeux ronds.

La foule fut soulevée par une onde électrique et poussa un grand cri. Puis ils se ruèrent tous sur les caisses qui renfermaient les lingots d'or. On aurait dit une nuée de sauterelles.

— Amenez le palanquin du Maître ! ordonna le vieillard.

On l'appelait Pullyang et c'était lui l'Intendant.

Des paysans s'approchèrent au pas de course, ployant sous une litière de bois de rose et d'ivoire qui ressemblait à s'y méprendre à celles des anciens pharaons d'Égypte. Remo s'avança pour aider Chiun à s'installer.

— Je ne pense pas qu'ils m'aient beaucoup plus que la dernière fois, souffla Remo en anglais.

— Ils sont décontenancés par mon retour inattendu mais ne t'inquiète pas Remo. Je leur ai tout dit à ton sujet.

— Pas étonnant qu'ils me détestent.

— Ils ont changé, tu verras.

Remo allait monter dans le palanquin à son tour quand le vieux Pullyang se mit en travers de son chemin et lança un ordre. Les porteurs soulevèrent vivement le palanquin et se dirigèrent vers l'intérieur des terres.

— Et moi ? s'écria Remo en coréen.

— Oh toi ! Tu n'as qu'à porter les malles du Maître, jeta dédaigneusement Pullyang avant de courir derrière le palanquin.

*

* *

— Je veux le voir, grogna Remo en coréen.

On était le lendemain matin et Remo avait dû passer la nuit à la froide étoile, à même la pierre, derrière une porcherie.

Quand les villageois eurent installé Chiun dans la maison du trésor de Sinanju, Remo avait demandé où pourrait dormir.

— Pas de place, avait bougonné Pullyang en consultant du regard le cercle des villageois. Ils avaient haussé les épaules, indifférents.

— Chiun ne va sûrement pas apprécier l'hospitalité que vous me réservez. Je vais le mettre au courant de ce pas.

— Non, firent ils à l'unisson, il a l'air souffrant et il doit se reposer.

Et Remo avait dû se contenter de l'abri de quelques rochers pour se protéger de la bise glacée du large.

— Sacré retour au bercail, avait-il murmuré avant de s'endormir.

Maintenant que le soleil était déjà haut dans le ciel, Remo voulait voir Chiun.

— Il dort encore, fit Pullyang, sa face aplatie plus inexpressive que jamais.

— À d'autres : Chiun ronfle comme une oie qui aurait des végétations plein le bec. On n'entend rien, donc il ne dort plus et je veux le voir.

Le vieux Pullyang haussa de nouveau les épaules mais avant qu'il ne puisse proférer un autre mensonge, la voix de Chiun leur parvint de l'intérieur de la maison. Elle était faible mais claire et portait bien.

Remo fonça. Pour se figer, pétrifié.

— Chiun ! s'exclama-t-il.

Chiun était assis au milieu du salon central dont les murs étaient tapissés de tentures millénaires. Des flambeaux allumés aux quatre points cardinaux faisaient vibrer les ors de la pièce à leur lueur tremblante. Derrière le Maître de Sinanju, une extraordinaire épée, l'épée de Sinanju, reposait sur un chevalet d'ivoire. Et tout autour de lui s'entassait le fabuleux trésor de Sinanju : des jarres de pierres précieuses, des statues antiques, des piles de lingots d'or. N'eût été la présence de Chiun qui trônait au milieu de ce bric-à-brac de milliardaire, on se serait cru dans l'arrière-boutique d'un antiquaire. Mais Remo était insensible à cette débauche d'ors et de pierreries. Il

fixait Chiun.

Chiun était assis en lotus sur une petite estrade de tek, haute seulement de quelques centimètres. Sur sa tête était posée la couronne d'aigrettes d'or que les Maîtres de Sinanju portaient depuis le Moyen Âge. À ses pieds était déroulé un parchemin, la plume d'oie posée près de son encrier. Mais Remo releva à peine ces détails. Il n'avait d'yeux que pour le kimono de Chiun.

Le kimono était noir.

— Tu semblés avoir peur, Remo, fit Chiun d'une voix égale. Qu'est-ce qui te tourmente ?

— Vous portez la robe de la mort.

— Pourquoi pas ? N'en suis-je pas à mes derniers jours ?

On aurait dit un vieux raisin sec enrobé dans du velours.

— Vous ne devriez pas vous laisser aller comme ça, murmura Remo.

— Est-ce que le chêne retient ses feuilles mortes quand l'automne est venu ? Ne sois pas triste Remo, nous sommes rentrés chez nous.

— C'est ça ! Vos gens m'ont fait dormir dehors. J'ai passé la moitié de la nuit à chasser les serpents.

Chiun eut l'air surpris mais il dit :

— C'était leur cadeau de bienvenue pour toi.

— Un cadeau ? C'est un cadeau de dormir à même la pierre ?

— Ils ont vu la pâleur de ta peau et ils ont espéré que tu prendrais des couleurs en dormant.

— Au clair de la lune ? s'étonna Remo.

Chiun repoussa le parchemin inachevé.

— Assieds-toi à mes pieds, Remo. Ça me fatigue de lever la tête pour te regarder.

Remo s'assit, en serrant ses genoux de ses bras.

— Ce n'est pas mon monde, petit père. Vous le savez bien.

— Tu as changé de vêtements, remarqua pensivement Chiun.

En montrant le nouveau col roulé qu'arborait Remo, son visage s'était rétréci et ses rides semblaient plus profondes.

— Quelque chose vous tracasse, petit père ?

— Je pense à ton cou. Les vêtements traditionnels d'investiture ne recouvrent pas la gorge.

— Investiture de quoi ?

— Investiture du nouveau Maître de Sinanju, tu sais très bien de quoi je veux parler. J'ai fixé la cérémonie pour demain à midi. On fera une fête et les villageois t'aimeront, surtout quand ils sauront que tu vas prendre femme.

— Pas de femme ! J'ai déjà donné de ce côté-là, petit père, et vous avez vu le résultat[12]. Quant à la cérémonie, je ne me sens pas prêt. Peut-être dans quelques semaines.

— Comme tu es cruel Remo. Je m'éteins chaque jour un peu plus et toi, tu fais des caprices d'enfant qui ne veut pas aller à l'école.

— Je ne pense pas que je sois prêt, persista Remo.

— Prêt ? Est-ce qu'une prune mûre décide qu'elle est prête à tomber de l'arbre ?

Remo resta silencieux.

— Tu as toujours été cruel avec moi, Remo. Mais ces temps derniers tu as passé les bornes, même pour un Blanc inconscient.

— Vous savez bien que ce n'est pas vrai.

Le doigt levé de Chiun semblait pesant de toute la réprobation du monde. Ses longs cheveux flottaient dans le vent.

— Tu te moques bien que je sois mourant. Tu me l'as dit toi-même.

— Quand ? s'indigna Remo.

— Dans l'immeuble en flammes d'où j'ai eu la faiblesse de te tirer.

— Je ne me souviens pas avoir dit ça et d'ailleurs je n'aurais jamais dit une chose pareille.

— Je vais te citer mot pour mot. Alors que je gisais sur le sol calciné, mes pauvres poumons suffoqués de fumée, je t'ai demandé ton aide : « Je suis en train de mourir. Je suis un vieil homme et j'en suis à mon dernier souffle, ai-je balbutié alors misérablement. Et toi, tu as tourné vers moi un visage indifférent et tu as laissé tomber : « Alors meurs en silence ! » Sic ! Fermez les guillemets !

— Je n'ai jamais dit ça ! protesta Remo.

— Tu accuses le Maître de Sinanju d'être un menteur ? demanda Chiun d'une voix éraillée de crécelle détimbrée.

— Je sais que je n'ai pas pu dire ça, s'obstina Remo.

— Mais j'ai entendu ces mots et ils sortaient de ta bouche, mordants comme les crocs d'une vipère.

— Je ne sais pas...

— Si je te dis qu'il en a été ainsi, me croiras-tu ?

— Si vous le dites, petit père.

— Je considérerai donc que c'est une de ces manières obliques qu'ont les Blancs de reconnaître les choses.

Chiun se drapa dans les pans de son kimono noir.

— Remo, te souviens-tu des légendes des Maîtres de Sinanju, mes ancêtres ?

— Certaines, pas toutes. Je mélange souvent les noms.

— Tu te souviens de l'histoire de Maître Wang ?

— Laquelle ? Il y en a tant. Wang était du genre actif.

— Mais il y a une histoire qui compte plus que les autres. Avant Maître Wang, les Maîtres de Sinanju n'étaient pas ce qu'ils sont devenus.

— Je sais : ils se battaient avec des bâtons et des couteaux, ils utilisaient le poison.

— Exact et en plus ils ne travaillaient pas seuls. Ils avaient une armée de séides : les Tigres de la Nuit. Mais à partir de Wang, les Tigres de la Nuit ont cessé d'exister. Plus besoin d'eux. Et pourquoi cela Remo ?

— Parce que Wang avait été le premier à découvrir la source solaire.

— Exact encore. Les temps étaient très difficiles pour la Maison de Sinanju. Le Maître de Wang, qui s'appelait Hung était mort avant d'avoir pu achever l'instruction de son disciple. Tout notre mode de vie était menacé.

La voix de Chiun était descendue de plusieurs octaves, prenant les résonances graves qui accompagnaient toujours l'évocation des grandes légendes de Sinanju.

— Et à peine le corps de Maître Hung avait-il été descendu dans le ventre froid de la terre qu'une grande tristesse s'abattit sur le village de Sinanju. Il y avait du travail mais pas de Maître pour diriger les affaires. Les Tigres de la Nuit étaient comme des loups affamés et s'étaient mis à rançonner les pauvres villageois. Ils tuaient et pillaient et commettaient le mal parce qu'ils étaient désœuvrés et ne connaissaient que le meurtre.

« Voyant cela, Wang se retira dans les ténèbres pour y méditer.

« — Maudite est la maison de Sinanju, lança Wang à la nuit sans lune, car notre lignée s'achève.

« Et alors qu'il était étendu sur le sol gelé, la face tournée vers l'univers, il vit les étoiles tourner lentement dans le ciel infini. Les étoiles semblaient froides et lointaines et pourtant elles brillaient comme de petits soleils, immortels. Si seulement les hommes étaient comme ça, pensait Wang, nos infortunes prendraient fin.

« Bien sûr, poursuivit Chiun d'une voix caverneuse, certains racontèrent par la suite que Wang inventa le reste. Que son imagination brûlante avait été aiguillonnée par la faim. Que ses veilles hallucinées avaient produit ces visions d'illuminé. D'autres dirent que c'est le jeûne qui l'allégea pour qu'il découvre une vérité plus élevée qui reste cachée aux hommes repus. Mais tous reconnaissent que quand Wang revint à Sinanju il avait changé. Il était froid, lointain et dans ses yeux brûlaient le feu de l'univers.

« Car, d'après Wang, un grand cercle de feu descendit du ciel et ce feu brillait plus que mille soleils. Et il s'adressa à Wang. Et, d'une voix que seul Wang pouvait entendre, il lui dit que les hommes n'utilisaient pas leurs corps et leurs esprits comme ils auraient dû. Et le feu enseigna à Wang la première leçon de contrôle et, dans cet instant, Wang découvrit la source solaire.

— On dirait plutôt que c'est la source solaire qui découvrit Wang.

— Silence ! Et voilà donc ce Wang inconnu, qui se tenait debout, droit et plein de colère. Et qui trouva les Tigres de la Nuit qui complotaient contre lui, disant que celui-ci ou celui-là devrait le remplacer comme Maître de Sinanju car Wang ne valait pas le dernier d'entre eux. Et Wang entra dans le feu qui brûlait sur la place du village, indifférent aux flammes qui léchaient ses jambes nues. Et d'une voix qui roulait comme le tonnerre, il leur annonça :

« — En vérité, je vous le dis : je suis le nouveau Maître de Sinanju et je vous apporte une lumière et une ère nouvelles car la source solaire m'a été révélée. À dater de ce jour, il n'y aura par génération qu'un Maître et son disciple digne de recevoir l'enseignement de Sinanju. Pour les autres il n'y aura plus de faim et de souffrance et ils n'auront pas à se battre et à mourir.

« Alors, à ces mots, Maître Wang, que nous connaissons désormais sous le nom de Grand Maître Wang, se jeta sur les Tigres de la Nuit. Et tsak, tsak, tsak, ces charognes ne furent plus.

« Et, debout au milieu des cadavres encore fumant, il déclara qu'à partir de ce jour la main souveraine des Maîtres de Sinanju ne se lèverait plus jamais sur l'un des villageois. Puis il fit une prophétie et même Wang ne savait pas alors d'où venaient les mots qu'il prononçait.

« — Un jour, un Maître de Sinanju trouvera parmi les barbares de l'Ouest un homme déjà mort. Ce Maître aimera l'argent d'un amour si dévorant qu'il enseignera les secrets de Sinanju à cet homme pâle aux yeux morts. Il en fera un Tigre de la Nuit, mais le plus terrifiant des Tigres de la Nuit. Il sera de la souche des dieux de l'Inde et il sera Shiva l'Implacable, le Dieu de la Mort, le Destructeur des mondes. Et ce Tigre de la Nuit surgira de la mort deviendra lui-même le Maître de Sinanju et une nouvelle ère commencera, plus grande que celle que je vais créer.

Chiun se renfonça dans son siège, les yeux brillants d'une lueur béate.

— Ce Tigre c'est toi, Remo, conclut-il à voix basse.

— Je connais cette légende, répondit Remo, vous me l'avez souvent racontée mais je ne suis pas sûr d'y croire.

— Tu te souviens du jour où tu es mort ? rappela Chiun.

— Je me souviens d'avoir été attaché à une chaise électrique mais ça n'a pas marché.

— Une mort simulée mais, non, je ne parle pas de cette fois-là, je parle du jour où un couard t'avait attaqué avec un pistolet. Tu ne faisais pas encore un avec Sinanju et il réussit à t'atteindre.

— Je me souviens. Vous êtes parvenu à me ranimer. Je ne sais pas comment.

— J'étais prêt à te laisser mourir mais je t'ai ramené à la vie parce que j'ai vu que, dans la mort, ton corps s'était mis en ligne avec l'univers. Tu t'étais assimilé à Sinanju jusque dans ton cœur. Comme personne ne l'avait fait depuis Maître Wang. Alors je n'ai pas pu te laisser mourir, bien que tu sois blanc et ingrat.

— C'est alors que vous vous êtes mis à penser que j'étais l'accomplissement de cette sacrée légende.

— Oui, mais c'est seulement bien plus tard que j'en ai été sûr. Ça s'est passé en Chine. Tu te souviens ?

Remo opina, se demandant où le vieil Oriental voulait en venir.

— Oui, c'était une de nos premières missions. Nous devions neutraliser une conspiration visant à empêcher l'accord sino-américain. C'était il y a bien longtemps.

— Un moment historique, remarqua Chiun. Et tu te souviens de la tentative d'empoisonnement à Pékin ?

— Un peu oui : j'ai failli en mourir.

— Le poison était assez puissant pour tuer dix hommes, vingt

hommes. Mais tu n'es pas mort. Au bord de la mort, déjà enveloppé dans ses brumes, entouré d'assassins, tu trouvas la force de vomir le poison et de survivre. C'est là que j'ai su que tu étais vraiment l'avatar de Shiva l'Implacable.

— Parce que j'ai vomi ?

— Nombreuses sont les légendes sur Shiva, poursuivit Chiun imperturbable. Il était une fois, bien avant l'arrivée de l'homme, les dieux étaient en guerre contre les démons. Les dieux de l'Inde étaient forts mais plus forts encore étaient leurs ennemis. Alors les dieux prirent Vasuki, le grand serpent et s'en servirent pour baratter l'océan de lait et en tirer une ambroisie qui les rendrait plus forts. Mais Vasuki le serpent, pendu la tête en bas, se mit à vomir son poison dans le lait et les dieux, voyant cela, comprirent que le venin de Vasuki allait contaminer l'ambroisie et les priver de la force dont ils avaient besoin dans leur lutte.

« Alors Shiva descendit des cieux, Shiva, le dieu rouge des tempêtes. Shiva était un dieu terrible : il avait trois faces et six bras et une force extraordinaire. Et quand il vit le poison noir que crachait Vasuki, il se glissa sous le serpent et en but le venin, se sacrifiant ainsi pour sauver le monde.

« Mais il ne mourut pas, Remo. Car sa femme, qu'on appelait Parvati, voyant que son époux se sacrifiait, se précipita à ses côtés et enleva son voile. Elle en entoura la gorge de Shiva et l'étrangla jusqu'à ce qu'il se mette à vomir.

— C'est pour le sauver de l'empoisonnement, qu'elle l'étrangle ? s'étonna Remo. Mais, c'est le pavé de l'ours !

— Mais Shiva ne mourut pas, poursuivit Chiun, sans paraître remarquer les interruptions de Remo, car Parvati desserra son châle. Ainsi Shiva ne porta point de stigmata sauf sur son cou.

À ces mots, Chiun se pencha et, attrapant le col roulé de son disciple à deux mains le fit glisser jusqu'à découvrir l'hématome violacé qui marquait la gorge de Remo.

— Sa gorge était devenue bleue, comme la tienne, Remo.

— Une coïncidence, fit Remo en se levant brusquement.

— Tu persistes à nier l'évidence ?

— Je n'ai pas six bras, remarqua Remo. Je ne peux donc pas être Shiva.

— Si ceux qui sont morts sous tes assauts furieux devaient se tenir ici en ligne, ils témoigneraient tous que tu as six bras.

Le doute fit froncer les sourcils de Remo.

— Je n'ai qu'un visage que je sache, fit-il au bout d'un silence.

— Et combien de fois l'empereur Smith t'a-t-il fait changer de visage pour poursuivre ses ténébreux desseins ?

Interloqué, Remo se mit à compter :

— Une fois pour disparaître quand j'ai été recruté par l'organisation. Une autre fois quand j'ai dû brouiller les pistes après une mission particulièrement corsée. La dernière quand j'ai forcé Smith à me rendre mon visage originel.

Remo regarda ses doigts, surpris.

— Tu vois : trois fois. Tu as trois visages, comme Shiva. Les légendes cachent toujours une vérité.

— Si j'avais été un dieu, je ne me serais sûrement pas incarné dans la peau d'un flic de Newark.

— Mais tu n'es plus un flic de Newark. Tu es bien plus que ça. Bientôt peut-être, tu feras un pas encore plus décisif vers l'accomplissement de ta destinée.

— Je ne suis pas sûr de bien vous suivre.

— Quand tu étais un enfant, imaginais-tu que tu deviendrais un policier ? demanda Chiun. Non, car les enfants n'appréhendent pas leur inévitable croissance. Ils ne voient pas plus loin que les désirs de l'instant. Tu es encore un enfant à bien des égards. Mais bientôt, il te faudra grandir.

Là-dessus, le Maître de Sinanju inclina sa tête et ajouta d'une voix mourante :

— Plus tôt même que je n'aurais cru.

Remo fronça les sourcils :

— C'est vrai que j'entends parfois une voix en moi. Et ce n'est pas ma voix.

— Et que dit cette voix ?

— Parfois elle dit : « Je suis Shiva. Je brûle de mon propre feu. » D'autres fois : « Je suis Shiva l'Implacable, le Dieu de la Mort, le Destructeur des mondes. »

— Et ?

— Et quoi ?

— C'est tout ce que dit la voix ?

Remo hocha la tête et ajouta :

— « Le Tigre de la Nuit accompli par le Maître de Sinanju. »

Chiun se détendit :

— Et tu n'as pas pu achever la prophétie l'autre nuit.

— Quelle autre nuit ?

— Mais la nuit d'Halloween, la nuit du feu, la nuit où Shiva s'est révélé. Avant, quand tu entendais sa voix, il ne faisait que préparer le terrain en quelque sorte. Il te rappelait de préserver ton corps car il est le véhicule du Destructeur, de Shiva l'Implacable. Car Shiva a beaucoup d'incarnations. Parfois il est Shiva Mahadeva, Shiva le Dieu-Suprême. D'autres fois il est Shiva Bhairava, Shiva l'Implacable. Et quand il parlait à travers toi, tu et ils étaient devenus Shiva Remo.

— Oh yé ! On dirait un tube des années cinquante : Shivaremo shivaremo doowop doowop.

— Ne te moque pas : il s'agit là d'un des mystères sacrés de Sinanju. Et j'ai toujours su qu'un jour tu deviendrais Shiva Remo pour de bon et que tu prendrais ma place en tant que Maître de Sinanju. Mais cette nuit-là, avec ta gorge bleue et ta face luisante de suie dans l'inférieur rougeolement des flammes, tu n'étais pas Remo, tu n'étais pas Shiva Remo. Tu étais Shiva Mahadeva et tu ne me connaissais pas. Moi qui t'ai fait ce que tu es, je n'existais pas pour toi.

— Je suis désolé pour les mots que j'ai pu prononcer, petit père. Même si je n'en ai aucun souvenir.

— Je te pardonne, Remo, car en vérité tu n'étais pas toi-même. Mais je suis inquiet. Quand Shiva sera prêt, il prendra possession de ton enveloppe charnelle. J'ai peur qu'il prenne aussi le contrôle de ton esprit.

— Mais si c'est ma destinée, que puis-je y faire ?

— Tu dois te battre, Remo. Tu dois t'affirmer, te souvenir de Sinanju et de tes responsabilités. Et, plus que tout, il faut que tu perpétues la lignée.

Remo se dressa sur ses pieds et alla se planter devant le mur :

— Je ne veux pas vous perdre, petit père, fit-il d'une voix tremblante.

— Deviens le prochain Maître de Sinanju et je serai toujours avec toi.

— Je ne veux pas me perdre non plus. Je ne veux être rien d'autre que Remo Williams. C'est ce que je suis et tout ce que je veux être.

— Tu as été choisi par la destinée. Il ne nous appartient pas d'injurier l'univers mais tu as un choix, Remo Williams, mon fils. Tu

dois agir vite car je peux partir très bientôt et le terrible dieu des Hindous peut revenir prendre possession de toi à tout instant. Et alors, tu seras perdu. Pour toujours.

CHAPITRE IX

Quand l'odeur de poisson pourri [13] emplît ses narines, le colonel Viktor Ditko sut qu'il était arrivé près de Sinanju.

Il remonta hâtivement la fenêtre de sa Chaïka russe et lança par-dessous son épaule :

— Ça y est, tu peux émerger.

— Je sais, répondit Sammy Kee, planqué à l'arrière sous une couverture. Je ne vois rien mais hélas je peux sentir.

— C'est toujours aussi affreux ?

— Non. Quelquefois c'est pire. Quand la brise souffle de l'est.

Le colonel Ditko hocha la tête. Il conduisait depuis une heure à travers un des paysages les plus industrialisés qu'il ait jamais vus : des rangs d'usines et de conserveries. Il avait traversé une rivière sur un pont métallique et l'eau qui coulait sous les poutrelles était rose sombre de déchets chimiques. Et pas une âme qui vive. À croire que les ouvriers coréens devaient dormir dans les usines. Ils devaient même dormir au boulot, décréta in petto Ditko qui avait une fort mauvaise opinion des Asiatiques en général et des Nord-Coréens en particulier.

Soudain, les usines cessèrent de polluer le paysage. Il n'y avait plus rien, ni maison, ni hutte. Même pas les habituels paysans poussant leurs vélos chargés comme des bourricots. Un désert inquiétant, comme si la terre était empoisonnée. Ditko frissonna.

Soudain le colonel du KGB pila. Il venait d'apercevoir un poteau gravé d'un idéogramme marqué au fer rouge.

— J'ai l'impression qu'on est perdu. La route s'arrête ici et il n'y a plus que des rochers et un village abandonné.

Sammy Kee glissa hors de la couverture. La lumière lui faisait cligner des yeux.

— Ça y est.

— Ça y est quoi ?

— On est à Sinanju.

— Comment ça ? C'est une zone de haute sécurité. Où sont les barbelés, les miradors, les gardes ?

— Il n'y en a pas.

— Et alors, comment les gens de Sinanju protègent-ils leur village ? Et leur trésor ?

— Par leur réputation. Tout le monde connaît le Maître de Sinanju.

— Le mur invisible de la peur hein ?

— Le vieil homme dans le village me l'a expliqué. Un mur physique peut toujours être franchi ou contourné mais un mur érigé dans la tête, jamais.

Le colonel Ditko opina :

— Je vais te laisser ici.

— Vous pourriez pas m'accompagner jusqu'au village ? Des fois que je tombe sur une patrouille nord-coréenne.

— Mon regard et mes vœux t'accompagnent mais moi, je m'arrête là.

De fait, le colonel regarda le jeune Américain s'extraire de l'arrière de la voiture et progresser de rocher en rocher vers le village de Sinanju. Dans ses habits de paysan, le jeune homme avait l'air passe-partout d'un Coréen. Jusqu'à sa tête crispée de crainte qui faisait si couleur locale. « Il ne risque rien des autorités nord-coréennes, pensa Ditko, jamais ils n'oseront s'aventurer au-delà du mur. »

Ditko en était sûr parce qu'il pouvait voir le mur, aussi clairement que s'il existait. Il connaissait bien ce genre de mur.

*

* *

Sammy Kee alla tout de suite repérer l'endroit où il avait enterré son équipement vidéo. Le roc plat qu'il avait posé comme repère était toujours là. À quatre pattes dans le sable humide, Sammy creusa de ses mains nues. Il faisait si froid qu'elles perdirent vite toute sensation. Quand le sac de vinyl bleu apparut enfin, il s'acharna à défaire le nœud coulant avec une gauche fébrilité. L'équipement vidéo, caméra, enregistreur, piles, cassettes vierges : tout était là. Sammy Kee tremblait, en s'enharnachant de son attirail, de nervosité mais aussi de froid. Le soleil n'était toujours pas levé.

Sammy entreprit de grimper sur un amas de rochers. L'effort physique lui réchauffa le corps mais il se déchirait les mains sur les berniques acérées, incrustées dans la pierre ; il avait l'impression que des centaines d'yeux de lézard le regardaient, impassibles, s'escrimer à

escalader ce promontoire. Parvenu au sommet, il découvrit tout le village. Les maisons de bois, montées sur de courts pilotis avaient l'air d'avoir été jetées çà et là, au hasard, comme des dés sur une piste de jeu. Au centre, la place du village, un grand espace de terre battue, était bordée sur un côté par la splendide maison du trésor de Sinanju, seule construction à avoir des fondations de granit. C'était une demeure très ancienne mais ses murs laqués ne laissaient pas deviner les immenses secrets qu'elle contenait.

Sammy épaula la caméra et prit une vue panoramique du village. Puis il rembobina et fit défiler les dix secondes de film dans son viseur. La caméra marchait parfaitement. Il était prêt à commencer.

Sous les yeux de l'apprenti journaliste, le village se réveillait. La fumée des braseros montait dans le ciel gris. Visiblement quelque chose se préparait : les paysans n'étaient pas vêtus de leur habituelle cotonnade fanée mais arboraient de splendides tenues de soie rehaussées de fourrures. Du regard, Sammy chercha Pullyang, le vieil homme qu'il avait interviewé. Son plan était de l'aborder quand il serait seul. L'intendant connaissait tout et saurait le faire entrer dans la salle du trésor.

Quand le vieil homme apparut, Sammy retint un cri de surprise. Non seulement l'intendant sortait précisément de la maison du trésor mais il était suivi de quatre porteurs ployés sous un palanquin. Toute la population du village se précipita vers cette litière et se prosterna sur son passage. Aveuglé par le soleil qui montait à l'horizon, Sammy Kee plissa les yeux. Dans le palanquin était allongé un très vieil homme mais, le plus curieux, c'était l'homme qui marchait à ses côtés, l'air souverain et majestueux, en contraste avec l'attitude servile des villageois. Il était grand, droit. Et surtout, il était blanc.

L'estomac serré par une crainte presque religieuse, Sammy comprit que le Maître de Sinanju venait de rentrer chez lui.

Il se laissa glisser des rochers, hagard. Qu'allait-il faire maintenant ? Il n'était plus question de pénétrer dans la maison du trésor. Et impossible de rebrousser chemin. Affolé, malade de peur, il n'aperçut l'adolescent qu'au dernier moment.

Le jeune villageois était accroupi dans l'eau, occupé à laver quelque chose. Un filet sans doute ? Mais non, personne ne pêchait à Sinanju, du moins pas pour manger. Les Maîtres de Sinanju pourvoaient à tous les besoins du village, cela faisait partie de la légende.

Alors le garçon se releva et Sammy vit ce qu'il lavait : un costume de fête, une tenue de dragon, verte et bleue. Il en reconnut le masque posé à côté, sur un rocher.

L'adolescent, qui ne l'avait toujours pas vu, contemplait son travail : la tache était partie. Satisfait, il leva la robe par-dessus sa tête pour l'enfiler.

Dans son dos, Sammy roulait des yeux traqués. Derrière, le colonel du KGB l'attendait, impitoyable. Devant : le Maître de Sinanju, tout aussi implacable. Il fallait faire quelque chose, sinon, il était perdu. Sa vie ne valait pas grand-chose mais rien ne valait sa vie. Avec une sorte de détermination haineuse, il ramassa une grosse pierre et l'écrasa sur la robe qui gigotait, à l'endroit de la tête.

Le jeune Coréen s'écroula sans un cri.

En le dépouillant de son dragon de carnaval, Sammy eut un sourire de satisfaction : le costume, un assemblage de morceaux de soie et de papier de riz, était assez large pour cacher son équipement et personne ne le reconnaîtrait, surtout avec cet énorme masque de carton qui engloutissait même sa caméra. Il fit une courte prise de vue pour vérifier qu'elle fonctionnait bien et la tête de sa victime se découpa dans le viseur. Seulement alors, il remarqua que le crâne de l'adolescent était écrabouillé sous la pierre.

« Merde, il est mort », se dit-il. Il n'avait pas eu l'intention de le tuer mais c'était trop tard pour les regrets. Après tout, ce n'était qu'un petit paysan. Sammy Kee, lui, était un grand journaliste.

*

* *

Remo n'avait pas faim mais c'était quand même vexant. À croupetons dans la poussière de la place, les villageois de Sinanju lapaient comme une bande de loups affamés le contenu de leur bol. À peine vidé, ils touillaient derechef dans les marmites où bouillonnait un épais brouet de soupe à la viande de porc. Assis au centre de leur cercle, le Maître de Sinanju mangeait son riz, Pullyang, l'intendant installé à ses côtés.

Remo s'était mis face au vent. Comme Chiun, son corps était purifié et il ne pouvait pas manger de viande ou boire autre chose que de l'eau minérale. Aussi l'odeur du porc grillé offensait-elle ses narines et polluait-elle ses poumons. Mais moins que le comportement des villageois.

Il était le futur Maître de Sinanju, le futur père nourricier du village et personne ne lui offrait même un bol de riz. Ils le traitaient comme l'idiot que la famille sort du grenier les jours de mariage.

Remo était écoeuré. Il ne comprenait pas pourquoi Chiun persistait

à nourrir ces parasites ingrats dont les seules fonctions semblaient être la digestion et la reproduction.

Et qui, en plus, n'arrêtaient pas de se plaindre. S'ils avaient été américains, ils auraient tous touché le *welfare* [14].

Remo rit intérieurement en pensant que les Maîtres de Sinanju avaient été les précurseurs du *welfare*. Décidément, il ne se voyait pas passer le restant de ses jours à Sinanju au milieu de ces types, marié à une de ces paysannes à face plate et fesses larges. Mais peut-être n'avait-il plus le choix.

— Remo, viens voir, appela soudain Chiun.

C'était la fin du petit déjeuner.

Remo se fraya un chemin au milieu des villageois accroupis qui ne daignèrent même pas bouger.

— Remo, mon fils, chuchota Chiun en anglais. Aide le vieillard que je suis à se relever. Mais discrètement, surtout.

— Oui petit père, fit Remo avec un tendre respect.

Il prit Chiun par le bras et le remit sur ses pieds d'un geste si fluide qu'on aurait dit qu'il avait simplement reculé le siège par courtoisie. Sous son bras, Chiun avait l'air plus frêle, plus lent et Remo dut refouler une vague d'émotion.

— Reste à mes côtés, souffla Chiun.

Remo fit face à la foule, un océan de faces aussi expressives que des mufles de vaches et beaucoup moins sereines.

Le Maître de Sinanju extirpa ses bras de ses manches noires et les leva pour attirer l'attention des villageois.

— Mes enfants, commença-t-il. Grande est ma joie, car me voici enfin rentré. Mais profond est mon chagrin car mes jours se terminent. Bientôt je ne serai plus votre Maître.

À ces mots, un grand silence retomba sur la foule.

Remo vit quelques larmes rouler sur des joues tannées. Il se demanda si elles exprimaient un regret sincère ou seulement leur crainte de voir s'éteindre leur gagne-pain.

— Ne désespérez pas, continua Chiun, enflant la voix, car je ne suis pas rentré les mains vides. J'ai ramené de l'or, tant d'or que jamais la Maison de Sinanju n'a été aussi riche. Grâce à Chiun.

— Vive Chiun ! lancèrent quelques meneurs, leurs exclamations vite reprises par la foule.

— Et j'ai ramené un héritier.

À ces mots, plusieurs villageois crachèrent dans la poussière.

— Car en vérité je vous le dis, bien qu'il soit d'une race inférieure (les sourires étaient revenus), j'ai découvert que son cœur était coréen.

De nouveaux crachats constellèrent la place. Impavide, Chiun reprit :

— Son cœur était bien coréen. Un vrai miracle, car vous avez tous en mémoire les années terribles que nous avons traversées. Vous vous souvenez que nous pensions renvoyer les enfants à la mer [15]. C'est alors que j'ai dû accepter la proposition des inférieurs aux pâles visages. Ils avaient envoyé un émissaire, un nommé MacCleary qui m'expliqua que pour sauver leur royaume, ils avaient besoin d'un assassin. Mais, le croirez-vous, leur royaume n'avait pas de roi, ni de prince, ni même de nobles seigneurs. Leur chef était choisi tous les quatre ans par le peuple au nom d'une charte qui affirmait que tous les hommes sont égaux.

Chiun marqua une pause, laissant les villageois s'esclaffer pour la énième fois à l'évocation de cette énormité. Ils savaient tous que les Coréens n'étaient pas égaux et que même le dernier d'entre eux valait dix fois plus que le premier de ces velus-barbares-à-gros-appendices.

Chiun les laissa rire, jamais insensible à un effet, même le plus éculé.

— Et vous vous souvenez de ma surprise en découvrant que l'assassin que je devais former n'était pas un bébé coréen mais un adulte blanc et mangeur de viande. Mais tout ceci n'est qu'un mauvais souvenir car, après des années et des années d'entraînement, j'ai réussi à en extraire un Coréen et je peux maintenant vous présenter mon fils adoptif, Remo, qui a une importante déclaration à vous faire.

Remo s'agita nerveusement devant les faces murées d'hostilité.

— Dis-leur, souffla Chiun.

— Dis-leur quoi ?

— Annonce-leur ta décision.

— Je suis fier d'être Sinanju, affirma Remo en faisant un pas en avant.

Silence de pierre.

— Je suis plein de gratitude pour tout ce que Chiun m'a donné.

Aucune réaction.

— Je l'aime.

Les visages de quelques femmes s'adoucirent mais ceux des

hommes se fermèrent un peu plus. Certains ricanèrent.

— Allez, vas-y, siffla Chiun en secouant Remo.

— Et je suis prêt à assumer mes responsabilités en tant que prochain Maître de Sinanju.

La foule éclata en bruyants cris de joie. Les villageois se mirent à trépigner, à danser. Ceux qui étaient déguisés en costumes de carnaval se mirent en cercle autour de Remo. Il remarqua surtout l'un d'eux, un dragon bleu et vert qui s'obstinait à le regarder sous le nez. Il trouva qu'il dansait d'un air emprunté.

— Quelle merde, s'exclama Remo, il y a une seconde ils ne pouvaient pas me sentir et maintenant que j'ai promis de les entretenir, ils me font la fête.

— Ils attendaient seulement que tu prouves ta coréanité, fit Chiun. Je suis fier de toi.

— Eh bien moi, je ne suis pas fier d'eux et je ne les aime pas.

Furieux, Remo fendit leurs rangs. L'expression de ses yeux les fit refluer précipitamment. Sauf le dragon, qui le suivit à distance prudente, pas vraiment dansant, mais pas vraiment marchant non plus.

— Pourquoi ce courroux ? demanda Pullyang, l'intendant, tandis que Chiun se laissait aller dans sa litière.

— Ce n'est rien, répondit le Maître de Sinanju, il est submergé par l'émotion. C'est le moment qu'il a attendu toute sa vie.

Mais les yeux de Chiun étaient humides de chagrin.

— Peut-être devrait-on quand même attendre encore un peu pour la cérémonie d'investiture, fit-il d'une voix hésitante.

CHAPITRE X

Remo marcha vers le nord. Il ne regardait pas où il allait, pressé seulement de s'éloigner du village et perdu dans ses songes. Depuis des mois, il pensait toujours à la même chose. Il était obsédé par le besoin de savoir qui avaient été ses parents et pourquoi ils l'avaient abandonné tout bébé. Mais la mort prochaine de Chiun changeait toutes ses priorités.

Qu'allait-il se passer quand Chiun ne serait plus et quelle serait la réaction de Smith devant le nouveau Maître de Sinanju ? CURE ne cesserait jamais ses opérations. Smith se faisait des illusions quand il croyait que l'organisation pourrait un jour passer la main aux services officiels de renseignements et de la défense du territoire. Bientôt le chef de CURE aurait de nouveau besoin de lui et reviendrait le chercher.

Remo se retourna et, de la colline qu'il avait escaladée, il découvrit tout Sinanju, ses toits de paille, ses trottoirs de bois et la façade de la magnifique maison du trésor. De loin, le village ressemblait à n'importe quelle ville de la conquête de l'Ouest américain. Soudain, il se sentit très seul et très fatigué. Tout ce qu'il voulait, c'était un endroit où se reposer.

C'est alors qu'il remarqua la maison, tapie dans un vallon et il se demanda aussitôt ce qu'elle faisait là, bâtie ainsi à l'écart. Ce n'était pas dans la coutume des Coréens qui vivaient en habitat groupé.

En s'approchant, Remo ne vit aucun signe de vie. Pourtant la maison ne semblait pas délabrée. Il se dit que, si elle n'était pas habitée, elle lui conviendrait parfaitement : enfin un endroit où poser sa tête.

La porte n'était pas fermée à clé et Remo n'eut qu'à la pousser. L'intérieur était très obscur. « Tant mieux, pensa Remo, on dort mieux dans la pénombre. »

Il sentit sous son pied une natte de paille tressée et s'allongea, relaxant automatiquement son échine dès qu'elle entra en contact avec la surface ferme.

— Qui est-ce ? demanda en coréen une petite voix fluette.

Remo bondit instantanément sur ses pieds. Ses yeux se dilatèrent, cherchant qui pouvait bien être assis dans un coin de cette pièce

plongée dans l'obscurité et le silence.

— Hello, fit Remo, un peu embarrassé.

— Je ne reconnais pas votre voix. Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix était légère et harmonieuse, une voix de femme.

— Je pensais que cette maison était inhabitée. Je vous prie de m'excuser.

— Ne vous excusez pas, répondit la voix avec une inflexion triste, personne ne vient jamais me voir.

— Pourquoi êtes-vous assise dans le noir ?

— Parce que je suis Mah-Li. D'après la loi de Sinanju, je dois rester dans le noir pour que personne ne soit offensé par ma laideur.

— Oh ! fit Remo.

Il vit d'abord une robe de couleur jaune. Elle portait un traditionnel corsage coréen en dentelle blanche et avait mis une main devant son visage pour le cacher. De l'autre main, elle fouillait dans sa poche et en sortit un mouchoir. Non, c'était un voile de gaze, qu'elle plaça devant son visage. Remo pouvait encore voir ses yeux luire derrière cet écran. Il ressentit une vague de compassion. La pauvre fille devait être complètement difforme.

— Je suis désolé de vous déranger ainsi Mah-Li, fit Remo d'une voix contrite. Je cherchais un endroit pour me reposer.

Il esquissa un pas vers la porte.

— Non, ne partez pas encore, s'exclama Mah-Li. J'entends des bruits de fête. Que se passe-t-il ?

— Le Maître de Sinanju est rentré.

— C'est une bonne nouvelle. Il était resté trop longtemps dans les pays lointains.

— Mais il est mourant.

— Même les vagues les plus puissantes finissent par mourir sur la grève.

Mais il sentait dans sa voix le tremblement d'une peine profonde. C'était la première fois qu'il sentait chez une personne de ce village une émotion véritable.

— Vous avez de la peine ? s'étonna-t-il.

— Le Maître de Sinanju est un flambeau qui a éclairé le monde depuis si longtemps. Bien avant les jours du grand Roi-guerrier Onjo qui a construit le premier château de Corée. Quel dommage qu'il

meure ainsi, sans héritier ! Cela va briser son cœur.

— Je suis son héritier.

— Vous ? Mais votre accent est étrange. Vous n'êtes pas de Sinanju ?

— Je ne suis pas du village, répondit Remo. Mais je suis Sinanju. Chiun m'a fait Sinanju.

— C'est bien, les traditions doivent être perpétuées. Certaines d'entre elles en tout cas.

Remo enregistra le geste inconscient qu'elle avait eu vers son voile.

— Vous vivez seule ? demanda-t-il.

— Mes parents sont morts avant que j'aie eu de la mémoire. Je n'ai personne et les hommes ne me veulent pas à cause de ma laideur. Ils m'appellent Mah-Li la bête.

— Pourtant vous avez une très jolie voix, risqua Remo, qui ne savait trop quoi dire.

Au vu des canons de beauté occidentaux, les femmes du village étaient plutôt laides. Il se demandait comment Mah-Li pouvait-être pire. Peut-être était-elle comme la femme éléphant, toute couverte de pustules et de tumeurs.

— Merci, répondit simplement Mah-Li, ça fait tant de bien de parler à quelqu'un qui a du cœur.

— Je suis bien d'accord, grommela Remo. Les gens du village ne m'ont pas impressionné par leur compassion.

— Ils sont comme ils sont.

— Je suis un orphelin moi aussi, lâcha soudain Remo.

Ça lui était venu tout seul. Il ne comprenait même pas comment les mots avaient pu sortir de sa bouche.

— La solitude est une chose terrible.

Remo hocha la tête. Un lourd silence embarrassé pesa dans la pièce. Remo se sentait comme un adolescent à son premier bal, sans savoir quoi dire.

— Vous aimeriez un peu de thé ? demanda timidement Mah-Li.

— J'aime bien le thé.

Mah-Li se leva et Remo vit qu'elle était petite comme les autres femmes de Sinanju mais pas trapue. Ici, les femmes étaient bâties sur le modèle esquimau tandis que cette Mah-Li était menue, avec des attaches fines. Son odeur corporelle flotta jusqu'aux narines de Remo

et il la trouva étonnamment agréable. Mah-Li se dirigea vers le petit brasero au charbon de bois qui était posé dans un coin de la pièce, comme dans tous les intérieurs coréens. La jeune femme démarra le fourneau en allumant un tas de copeaux avec une pierre à feu.

Remo suivait chacun de ses gestes en silence. Ils étaient gracieux, précis et son corps semblait souple comme un saule sous le vent. « Ça doit être sa tête », pensa Remo qui se maudit aussitôt pour son manque de charité.

Quand l'eau fut bouillie, elle la versa dans une théière de céramique bleu-vert et la posa devant Remo entre deux petits bols délicatement décorés.

— Très joli, remarqua Remo.

— C'est du céladon, expliqua Mah-Li, de la porcelaine très précieuse. Et la théière a la forme d'une tortue qui, chez nous, est un symbole de longue vie.

— Ah oui, les tasses, s'exclama Remo en s'ébrouant.

Quand il avait dit « joli » il ne pensait pas aux tasses mais le mot était sorti tout seul encore une fois, sans qu'il sache bien à quoi il correspondait.

Quand Mah-Li versa le thé et tendit une tasse, les doigts effilés de la fille effleurèrent la main que Remo tendait et il sentit un frisson lui remonter le bras et parcourir tout son corps jusqu'à ses orteils qui se recroquevillèrent dans un mouvement involontaire.

Il y avait quelque chose d'enivrant dans la présence de cette femme. Enivrant et apaisant à la fois. Le feu jetait une lueur douce sur l'intérieur de la maison. Les ombres jouaient sur les murs donnant une impression de sécurité, de sérénité.

« Peut-être que Mah-Li est une sorcière coréenne ? » se demanda soudain Remo.

— Buvez, conseilla Mah-Li.

— Ah oui, pardon.

Remo avala une gorgée et il coula un regard discret vers la forme assise. Elle allait se pencher pour boire et son profil se découperait dans le rayon de lumière qui filtrait de la porte. Mais la fille sentit son regard et ne bougea pas.

Mû par une brusque impulsion, Remo se pencha en avant pour attraper le voile.

Mah-Li sentit son intention et se raidit mais, curieusement, elle ne fit pas un geste pour arrêter les mains de Remo.

C'est alors que l'on frappa à la porte.

*

* *

Tous les volets étaient fermés et Sammy Kee n'arrivait pas à voir à l'intérieur. Le journaliste avait tourné autour de la maison, cherchant un interstice pour voir ce qu'il s'y passait. Sans succès.

Il était assez content de sa chasse. Dans sa besace, il avait un plein film du Maître de Sinanju expliquant qu'il travaillait pour l'Amérique. L'idiot évoquait même CURE dans tous les détails. Et le film renfermait le portrait de son adjoint, un Américain blanc.

Les instincts professionnels de Sammy revenaient au galop. Il savait que c'était le scoop du siècle : cette lignée millénaire d'assassins travaillant pour une agence américaine ultra-secrète. Toutes les chaînes de télé américaines paieraient une fortune pour l'avoir.

Aussi Sammy Kee avait-il suivi le Blanc à distance, dans l'espoir qu'il pourrait glaner quelques nouveaux détails croustillants sur lui. Il savait qu'il s'appelait Remo et qu'il était américain. Peut-être que s'il frappait à la porte pour demander un peu de riz, il arriverait à le faire parler. Qui sait ? Peut-être lui arracherait-il une interview sans qu'il se rende compte qu'il parlait devant une caméra.

Sammy Kee avait peur mais l'instinct prédateur du mauvais journaliste l'aiguillonnait. Il frappa à la porte.

L'homme nommé Remo ouvrit lui-même et se découpa dans le chambranle de bois brut.

— Dis à Chiun que je reviendrai plus tard, lâcha-t-il en apercevant le danseur déguisé en dragon bleu.

— Pourriez-vous me donner un peu de riz ? demanda Sammy Kee.

En même temps, il appuyait sur la détente de sa caméra. Le bruit du moteur n'échappa pas à Remo. Cette fois-ci il n'y avait pas les tambours de la fête pour le couvrir.

La main du futur Maître de Sinanju vola si vite que Sammy Kee ne la vit même pas arracher son masque. Le journaliste n'enregistra que le visage de Remo convulsé de colère dans le viseur de la caméra.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? s'exclama Remo en anglais.

Sammy Kee vit s'envoler la caméra vidéo. Le câble qui la reliait à sa pile de ceinture cassa et soudain il ne sentit plus ses mains. Il les

regarda. Elles étaient encore crispées autour de la forme de la caméra, mais celle-ci avait disparu.

— Qui es-tu ? demanda Remo en arrachant le déguisement de tissu. Mais tu es un Américain ! reprit-il d'un ton accusateur.

— Comment le savez-vous ? demanda Sammy Kee plaintivement.

Il avait parlé en anglais lui aussi.

— Tu as une odeur d'Américain. Tout le monde a une odeur. Les Coréens sentent le poisson. Toi, tu pues la bidoche et la mauvaise graisse.

— Oui, oui, je l'avoue, je suis américain, mais, par pitié, arrêtez de me faire mal.

— C'est Smith qui t'a envoyé ?

— Qui ça ?

— Smith, répéta Remo avec colère. Il t'a envoyé m'espionner n'est-ce pas ?

Mais il s'arrêta. Même Smith n'aurait pas fait une chose pareille.

— Allez, grinça Remo en projetant Sammy Kee. Avance.

— Où m'emmenez-vous ? gémit le journaliste.

— Tais-toi et avance, gronda Remo.

Sammy Kee remarqua alors une femme voilée qui se tenait sur le pas de la porte. Elle fit un signe timide de la main pour dire au revoir mais Remo ne la vit pas. Il avait les yeux fixés sur le chemin qui menait au village.

*

* *

Le Maître de Sinanju était contrarié. Il avait poussé Remo à se déclarer son héritier mais à quel prix ? Remo s'était senti forcé et maintenant il était furieux.

Le cœur lourd, Chiun décida de se retirer dans la maison du trésor. Dans sa tête, il se disait qu'il attendrait que Remo vienne le voir. Lui ne ferait pas un geste. Et si le Maître de Sinanju expirait avant que la colère de Remo retombe, le poids du regret reposerait sur les épaules de Remo.

— Ça y est, le voilà, chuchota Pullyang après avoir frappé.

— Quelle tête a-t-il ?

— Pleine de colère, répondit l'intendant.

Chiun prit l'air peiné.

— Je vais le recevoir, dit-il.

— Attention, il n'est pas seul. Quelqu'un est avec lui.

— Qui donc ?

— Un étranger au village, à ce qu'on m'a dit.

— Je m'occuperai de lui aussi, dit Chiun, congédiant l'intendant d'un magistral geste de la main.

Mais en fait, il était intrigué.

Remo déboula dans la pièce, jetant, comme un paquet Sammy Kee aux pieds de Chiun qui ne put réprimer une grimace de dégoût.

— Si c'est un présent de paix, ça ne marche pas. Où as-tu trouvé ce loqueteux ?

— Pardonne-moi, ô grand Maître de Sinanju, implora Sammy Kee en se prosternant à ses pieds.

— Voyons un peu ce présent, fit Chiun qui appréciait les marques de respect.

— Sentez-le.

Chiun renifla délicatement.

— Il sent les excréments, décida Chiun. Mais pire encore : il empeste l'horrible hamburger.

— C'est sûrement un cadeau de Smith, expliqua Remo en brandissant une caméra. Ce type était en train de nous espionner.

Chiun hocha la tête :

— L'empereur Smith a sans doute voulu s'assurer que la ligne de succession était perpétuée dans les règles. Un souci qui l'honore, celui d'un monarque éclairé. Étonnant de sa part. Dommage pour lui qu'il ait passé son contrat avec l'actuel Maître de Sinanju et non pas son successeur.

Puis, s'adressant à Sammy Kee, Chiun ajouta :

— Retourne dans ta patrie et informe Smith que le Maître de Sinanju est toujours vivant. Mais que Remo ne retournera pas là-bas, étant donné qu'il a prêté le serment d'être mon successeur en tant que chef de ce village.

Sammy Kee tremblait en silence.

— Mais, poursuivit Chiun, s'il souhaite employer le nouveau

Maître de Sinanju sans exclusivité, les termes d'un nouveau contrat pourront être définis. À condition toutefois qu'il comprenne bien que les temps ont changé et qu'il n'est plus question que Sinanju réserve ses services à un seul client. Sinanju revient à sa grande tradition commerciale, que vous venez de découvrir en Occident sous le nom, je crois, de diversification.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? intervint Remo. J'ai vérifié, il n'y a pas de sous-marin dans la rade.

— Gardons-le jusqu'à ce que le sous-marin se manifeste.

— J'ai aussi trouvé autre chose au bord de l'eau.

— Ta bonne humeur ?

— Non, un corps. Celui d'un adolescent.

— Une noyade ? demanda Chiun, une ombre sur le visage.

Remo secoua la tête :

— Sa tête était défoncée. En plus, les crabes l'avaient à moitié mangée.

Les yeux noisette de Chiun se tournèrent alors vers Sammy Kee. Ils lançaient des lueurs terribles.

Et la peur que Sammy Kee tenait serrée au fond de ses tripes explosa à la surface, suant par tous ses pores et proclamant, plus clairement que n'importe quel aveu, son indéniable culpabilité.

— Assassiner un homme de Sinanju est un crime impardonnable, gronda Chiun d'une voix sourde. Mais s'attaquer à un enfant est une abomination.

Chiun frappa deux fois dans ses mains. Les claquements résonnèrent douloureusement aux tympons de Sammy Kee.

— Trouve une place pour ce misérable, dit-il quand l'intendant fit son entrée. Il recevra ma sentence.

Pullyang reconnut Sammy Kee mais ne fit aucun commentaire.

— Et envoie des hommes sur la plage pour ramener le corps de ce pauvre enfant.

À ces mots, Sammy Kee tenta le tout pour le tout et courut vers la porte.

— Hé, pas si vite, tueur d'enfant, dit Remo en lui faisant un croche-pied.

Samy Kee roula au sol et Remo l'immobilisa de la pointe du talon qu'il posa très exactement à la hauteur des vertèbres lombaires du

journaliste.

Sammy découvrit soudain que ses jambes ne fonctionnaient plus. Il essaya de ramper mais le bas de son corps pesait comme un poids mort. Il se mit à pleurer.

— Que va-t-on faire de lui ? demanda Remo d'un ton dégagé.

— Les crabes ont commis un grave péché. On pourrait leur donner des excréments en expiation de leur faute.

— Smith n'appréciera pas.

— À partir de maintenant, Smith n'est plus qu'un souvenir pour la Maison de Sinanju. Tu y avais déjà renoncé en acceptant de devenir le nouveau Maître de Sinanju.

— Je ne pense pas avoir fait acte de renonciation, petit père. Le fait que j'aie accepté de m'occuper du village ne veut pas dire que je ne peux pas travailler pour Smith.

— Tu es un fils cruel, Remo.

— Comment vous sentez-vous, petit père ? demanda Remo d'une voix radoucie.

— Je me sens mieux quand tu es près de moi.

— Nous pourrions en reparler plus tard, si vous voulez ?

— Pourquoi plus tard ? Pourquoi pas maintenant ?

— Parce que j'ai quelque chose à faire, répondit Remo.

Il avait l'air pressé.

— Quelque chose de plus important que de réconforter un vieil homme ? demanda plaintivement Chiun.

— Peut-être.

Chiun détourna alors son visage et laissa tomber d'un ton accusateur :

— Tu veux toujours faire ce que tu veux. Quelle que soit la peine que tu causes.

— Faudra que je réfléchisse à ce que vous dites, répondit Remo.

— Non, répliqua Chiun toujours sans le regarder. Le jour où tu réfléchiras, tu ressentiras la compassion. J'ai décidé de ne plus bouger d'ici jusqu'à ce que ce jour arrive.

Remo ne répondit pas mais quand Chiun tourna la tête, il découvrit qu'il avait disparu.

Une telle marque d'irrespect ! Chiun en resta bouche bée puis

fronça les sourcils. Quelque chose se passait. Quelque chose qui le dépassait. Car Remo n'avait pas l'air en colère contre lui, pourtant aucun des numéros de charme de son répertoire habituel ne semblaient avoir prise sur lui.

Sinanju, morgue pleine. Chiun se demanda si Shiva ne perçait pas de nouveau sous Remo.

CHAPITRE XI

Le colonel Viktor Ditko attendit jusqu'à la nuit tombante au pied du mur invisible.

Le froid qui pénétrait dans l'intérieur mal calfeutré de sa Chaika réveillait la douleur de son œil mutilé. Les chirurgiens de Moscou avaient réparé la cornée mais il faudrait attendre des semaines pour savoir si son œil pourrait être sauvé.

En attendant Ditko tremblait dans son gros manteau d'hiver et jura pour la centième fois, maudissant le nom de Sammy Kee. Il n'osait pas démarrer le moteur pour mettre le chauffage. Il lui restait trop peu de cette essence si sévèrement rationnée en Corée du Nord et strictement réservée aux officiels du régime. Il n'y avait pas de station-service et le colonel du KGB ne voulait pas courir le risque de s'approvisionner dans un dépôt officiel où il serait inévitablement repéré.

Le colonel Ditko finit même par se demander si Sammy Kee ne s'était pas échappé. Mais non, c'était impossible, il n'aurait pas pu faire une chose pareille. On ne pouvait pas s'échapper de la Corée du Nord. La seule chance du journaliste, c'était lui, Ditko.

Et le colonel se rencogna dans sa voiture, regardant le disque rouge du soleil couchant disparaître entre les collines arrondies. Il attendit. Toute la nuit.

Un froid accru annonçait la venue prochaine du jour quand le colonel Ditko envisagea la seule conclusion logique : Sammy Kee avait été capturé ou tué à Sinanju.

Le Russe avait déjà connu l'échec dans sa carrière. On pouvait même dire que l'échec était une des constantes de sa carrière au KGB. C'était sûrement pour ça que ses supérieurs le transféraient si souvent d'un poste obscur à l'autre. D'habitude, le colonel pouvait encaisser l'échec, mais pas cette fois-ci. Pour cette mission-là, il avait déjà sacrifié un œil. Il avait promis le succès au secrétaire général en personne. Sa colère serait terrible. Il serait capable de le faire fusiller. Ou, pire encore, de le renvoyer en Inde. Définitivement.

Serrant les mâchoires, le colonel décida que, cette fois, il n'échouerait pas.

Il prit le chemin qui menait à Sinanju, conscient que sa silhouette se découpait au clair de lune, en serrant son Tokarev à s'en faire mal à

la main.

C'était le chemin le plus éprouvant qu'il ait jamais parcouru car il fallait qu'il franchisse un mur, même si ce mur était invisible.

*

* *

Sammy Kee était allongé sur le sol de la hutte où on l'avait jeté. Ça allait mieux maintenant mais il avait passé un très mauvais et très long quart d'heure.

Ils avaient laissé la porte ouverte et tout le village avait défilé pour voir le tueur d'enfant.

Parfois on lui crachait dessus. Parfois même on le battait jusqu'à ce qu'il vomisse du sang. Le pire avait été la femme. Une vraie furie. Elle était encore jeune mais elle avait déjà le visage sans âge des pondeuses coréennes. Elle commença par hurler comme une hystérique avant de se jeter bec et ongles sur Sammy Kee. Les villageois durent intervenir vigoureusement pour l'empêcher de réduire le prisonnier en copeaux sanglants.

Sammy Kee comprit que c'était la mère du garçon et il se mit à vomir longuement.

À l'approche de la nuit, ils fermèrent la porte et Sammy Kee commença à réaliser l'horreur de sa situation. Il pouvait bouger les bras mais ses jambes étaient toujours paralysées. Il eut beau les masser, elles restèrent insensibles et il ne réussit qu'à appuyer sur sa vessie et à souiller son pantalon.

Finalement, Sammy Kee fondit en larmes et rampa en se tirant sur les bras jusqu'à la caméra qu'ils avaient jetée comme un détritrus dans un coin de la hutte. Ces sauvages n'avaient aucun respect pour l'information. Il était le plus grand journaliste du monde et voilà comment ils le traitaient.

Il laissa retomber sa tête sur la vidéo-caméra. Au moins, elle lui servirait d'oreiller.

Il sombra dans un sommeil sans rêve.

*

* *

Sammy Kee se réveilla en sursaut : quelque chose l'avait tiré de son coma. Il ouvrit les yeux et vit le reflet de la lune sur les deux miroirs

d'une paire de lunettes.

— Ditko ! balbutia Sammy.

— Chut ! intima le Russe en refermant la porte. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ils m'ont attrapé, souffla Sammy Kee, et ils vont me tuer. Il faut que vous m'aidiez à fuir.

— Tu as échoué ? demanda le Russe d'une voix rauque.

— Non, non. J'ai une pleine bobine. Il y a tout dedans. Vous pouvez même la rembobiner pour la visionner.

Le colonel s'exécuta si hâtivement qu'il colla le viseur sur son œil droit. Il jura sourdement et changea de côté. Toute la bande défila, sans le son.

— Qu'est-ce que je vois là ? demanda-t-il.

— C'est le Maître de Sinanju. Il parle de son contrat avec une organisation appelée CURE. On voit même son disciple blanc. Ce sont des assassins au service de l'Amérique.

Une vague de soulagement souleva Ditko.

— Ainsi tu as réussi.

— Aidez-moi maintenant.

— Bon allons-y alors.

— Mais c'est que je ne peux pas bouger mes jambes.

— Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

— Celui qui s'appelle Remo, le disciple blanc du Maître de Sinanju, il a fait quelque chose à ma colonne vertébrale. Je ne sens plus rien au-dessous de mon bassin. Il faut que vous me portiez.

Ditko avait sorti la cassette de la caméra vidéo.

— Je ne peux pas tout porter : toi et la cassette. Il faut choisir.

— Ne m'abandonnez pas là, supplia Sammy Kee. Ils vont me tuer horriblement.

— Mais je peux quand même faire quelque chose pour toi : je vais te tuer rapidement.

Et le colonel Ditko enfonça son Tokarev dans la bouche agrandie d'horreur du journaliste.

La gorge de Sammy Kee avala la balle et le bruit de la détonation. Sa tête sembla jaillir du pistolet comme un macabre bilboquet et explosa contre le sol de la hutte, s'éparpillant en débris rougeâtres

comme un melon trop mûr.

Le Russe fit la grimace et essuya sa main tachée de sang et de cervelle à la blouse du mort.

— Au revoir Sammy Kee, dit-il en guise d'oraison funèbre. J'aurai une pensée pour toi quand je serai bien au chaud à Moscou.

Puis il s'enfonça dans la nuit finissante. Sa démarche était plus légère : cette fois, le mur invisible semblait moins épais.

*

* *

Pullyang entra chez le Maître de Sinanju avec le froid du petit matin :

— Le prisonnier est mort, annonça l'intendant.

— La crainte du châtiment de Sinanju peut faire beaucoup, laissa tomber Chiun.

— Mais sa tête est en bouillie !

— Ah les mères ! Enfin, que veux-tu, on ne peut pas trop la blâmer d'avoir voulu se venger.

— Aucun roc ne peut faire sauter une tête comme ça, insista Pullyang.

— Dis ce que tu as à dire, s'impatienta Chiun.

— C'est l'œuvre d'une arme de l'Occident, dit le régisseur, un pistolet.

— Qui oserait souiller Sinanju avec un cracheur de plomb ?

Pullyang ne répondit pas, se contentant de garder la tête basse.

— Tu as encore quelque chose à dire, affirma Chiun.

— Oui, pardonne-moi, ô Maître, car j'ai commis un grave impair.

— Parle, car je ne peux pas pardonner ce que je ne connais pas.

— L'Américain est déjà venu ici. Il y a une semaine. Il a posé beaucoup de questions et moi, fier de mon village, je lui ai raconté beaucoup d'anecdotes sur la splendeur de Sinanju.

— C'est de la bonne publicité, fit Chiun d'un ton magnanime. Ça ne mange pas de pain.

— Mais l'Américain avait une machine avec lui et il l'a pointée sur moi tout le temps que je parlais.

— Et bien, va donc chercher cette machine, ordonna le Maître de Sinanju.

L'intendant revint avec la caméra. Chiun la prit de ses mains et l'ouvrit.

— La machine ne contient plus le réceptacle des mots et des images. Elle y était hier soir.

— Il en est ainsi, Maître de Sinanju, fit le régisseur, les yeux baissés.

Chiun réfléchit. Cet homme avait enregistré les paroles de Pullyang puis il était revenu et il s'était déguisé en danseur au dragon pour enregistrer le Maître de Sinanju et son disciple Remo.

Chiun ne craignait rien pour Sinanju. Sinanju était inviolable, les chiens fous de Pyeong-Yang n'oseraient jamais rien contre elle.

Smith ? Non : Il était hors de cause. Quel intérêt avait-il à faire connaître les secrets de Sinanju ? Alors, les ennemis de Smith ? Mais il y en avait tant.. Même les amis de l'Amérique étaient souvent des traîtres serrant un poignard dans leur dos.

— Je te pardonne, Pullyang, fit Chiun au terme de ses réflexions, tu es si jeune et inexpérimenté dans les manières du monde extérieur !

L'intendant, qui allait sur ses soixante-quinze ans, se jeta au sol en signe de gratitude.

— Relève-toi et va me chercher Remo, commanda Chiun.

— On ne sait pas où il est.

— Personne n'a vu où il partait ?

— Certains disent qu'ils l'ont vu se diriger vers la maison de la bête.

— Rends-toi avec diligence jusqu'à la maison de Mah-Li, l'infortunée, et ramène-moi mon fils adoptif. Je ne sais pas ce qui s'est passé la nuit dernière mais je suis sûr que cela le concerne.

*

* *

La cassette arriva de Pyeong-Yang par la valise diplomatique. Le paquet était accompagné d'une lettre manuscrite de protestation de l'ambassadeur. Il se plaignait de l'outrecuidance du colonel Ditko qui se permettait d'envoyer des paquets par son canal en refusant de lui en communiquer le contenu.

En engageant la cassette dans son magnétoscope, le secrétaire général gribouilla une note pour faire nommer l'ambassadeur à Aden.

Puis il se renfonça dans son fauteuil de cuir pour regarder le film. Une note de synthèse de Ditko lui expliquait qu'il allait assister aux confessions du Maître de Sinanju et de son « chien courant » occidental, avouant tous les deux s'être livrés à des complots contre les gouvernements révolutionnaires, à l'espionnage, aux génocides et à toutes sortes de menées antisocialistes à la solde de la clique réactionnaire et impérialiste yankee et de son arrière-garde nommée CURE, une officine de nervis fascistes. Le colonel s'excusait de l'imprécision de la traduction des propos des deux chiens courants de l'impérialisme ; son coréen n'était pas excellent et il n'avait pas voulu courir le risque de mettre quelqu'un d'autre dans le secret. À ce sujet, il tenait d'ailleurs à préciser que le cameraman de ce film étant mort, tout risque de fuite s'était anéanti avec lui. Le secrétaire général appela le chef du KGB au téléphone et lui demanda de fouiller dans son vivier de schizo-déviant antisocialistes.

— Trouvez-moi quelqu'un, de préférence un disparu, qui parle couramment le coréen et amenez-le-moi, ordonna-t-il.

Dans la journée ils trouvèrent exactement ce qu'il fallait, un ancien professeur d'études orientales interné pour PPA (psychose perverse antisociale). Cette vipère lubrique s'était spécialisée toute sa vie dans l'histoire de la Corée.

Le secrétaire général donna l'ordre qu'on l'enferme dans un cabinet contigu avec seulement le magnétoscope, un bloc de papier, un stylo et l'ordre de traduire ce qui était dit sur la cassette. À la fin de la journée on lui remit la traduction sous scellés.

— Et que doit-on faire du traducteur ? demanda le sergent de la garde.

— Rien, laissez-le là-dedans. Vous n'ouvrirez que quand l'odeur de la mort filtrera sous la porte.

Le sergent disparut à tire-d'aile. Il frissonnait et ses convictions quant à l'ineffable grandeur d'âme du nouveau secrétaire général étaient sérieusement ébranlées.

Le secrétaire général parcourut d'abord le texte une première fois pour en saisir les grandes lignes. Il le lut une deuxième fois beaucoup plus attentivement pour en absorber tous les détails. Et une troisième fois pour déguster toute la saveur de ce qui allait être le plus beau coup d'espionnage de l'après-guerre froide.

Un grand sourire de ravissement fendait ses lèvres gourmandes, lui donnant l'air bonasse d'un grand-père qui vient de jouer avec ses

petits-enfants.

La nouvelle était fantastique et il mesurait tout le parti qu'il allait en tirer. Ainsi les États-Unis disposaient d'une agence ultra-secrète pour laquelle travaillait deux assassins formés à Sinanju. Le secrétaire général se souvenait maintenant d'histoires qui avaient circulé dans le Politburo bien avant qu'il ne soit parvenu à son poste actuel. Des rumeurs obscures concernant des loupés retentissants et inexplicables du KGB.

Il se leva et courut à son classeur ultra-secret pour en tirer le dossier : « KGB : échecs à cause indéterminée. »

Il retrouva l'affaire des commandos Trisha et la mort du maréchal Zémiatin dans la crise du bouclier d'ozone.

Maintenant il connaissait la cause : CURE et les responsables : les deux assassins de Sinanju.

Le secrétaire général hocha la tête, admiratif. Pour une fois que ces balourds d'Américains se décidaient à s'attaquer à leurs problèmes d'une façon appropriée et non orthodoxe !

Ses prédécesseurs auraient tenté de voler une arme aussi efficace. Mais les temps avaient changé. Il n'allait pas la voler, il allait l'acheter. Avec son silence.

Gloussant de joie, il décrocha le téléphone rouge. Il imaginait déjà la tête qu'allait faire son collègue américain quand il lui proposerait son *deal*.

CHAPITRE XII

Remo Williams se demandait s'il n'était pas en train de tomber amoureux.

Il connaissait à peine Mah-Li et pourtant il se sentait irrésistiblement attiré vers cette fille mystérieuse, comme un marin aspiré par le chant des sirènes.

Il ne comprenait pas ce qui le fascinait ainsi. Était-ce le mystère du voile ou l'ostracisme qu'elle subissait de la part du village ? Toujours est-il qu'il préférait sa compagnie et délassait celle de Chiun.

Et pourtant cela le chagrinait que Chiun, jusqu'au dernier moment, continue à ergoter sans cesse et à vouloir le culpabiliser à tout prix. Évidemment cela rendait sa compagnie impossible même si Remo se sentait encore plus coupable.

Et ainsi, Remo était assis sur le sol de la maison de Mah-Li et lui racontait tout. Il s'étonnait d'entendre les mots sortir tout seuls de sa bouche, lui qui, d'habitude, n'aimait pas parler de lui.

— Je suis en plein désarroi, expliqua-t-il tout de go à Mah-Li. Moi qui ai tué un nombre incalculable d'hommes, je ne sais pas quoi faire devant cette mort. Il est vrai que je n'ai jamais été si proche de quelqu'un.

— Vous ne voulez pas affronter l'inéluctable.

— Oui, sans doute.

— Mais ce n'est pas en ignorant sa mort que vous le ferez vivre. Au contraire, il va mourir plus vite et sans vous.

— Pourtant, il a l'air bien quand je lui parle, insista Remo. On ne dirait pas qu'il est mourant. Il a juste l'air fatigué, comme un mouvement d'horloge qui se détend.

— Est-ce que vous retournerez chez vous quand il sera mort ? demanda brusquement Mah-Li.

Remo se dit qu'elle avait le chic pour poser tout haut les questions qui le hantaient.

— Je ne sais pas, répondit-il après un silence. Je pense que oui, mais j'ai promis à Chiun de m'occuper de ce village. Et puis, je ne sais pas si j'ai vraiment envie de retourner en Amérique. Je me rends

compte maintenant que Chiun était toute ma vie. Ce n'était pas Smith, encore moins CURE.

— Vous pourriez avoir une vie agréable à Sinanju. Vous pourriez prendre une femme et avoir des enfants.

— Je ne veux pas de ces villageoises ! protesta Remo d'une voix véhémence.

— Mais vous ne pouvez plus épouser une Blanche !

— Et pourquoi pas ? Je suis blanc, quoi qu'en pense Chiun.

— Et que pense le Maître de Sinanju ?

— Que je suis en partie coréen. C'est fou. D'un côté il m'agonit d'insultes en me disant que je ne suis qu'un Blanc maladroit. Et du même souffle, il essaye de me convaincre de mon héritage coréen. D'après lui, il y a un de mes ancêtres quelque part dans la lignée de Sinanju.

Remo s'arrêta. Mah-Li l'observait et lui-même pouvait voir l'ovale parfait de son visage, sans bien discerner ses traits. Il ne pouvait résister à l'envie de regarder, même si ça le mettait mal à l'aise.

— Avez-vous entendu parler de la légende du Maître perdu de Sinanju ? demanda tranquillement Mah-Li.

— Le Maître perdu ? Vous voulez parler de Maître Lu ?

— Non, c'était un autre. Son nom était Nonga. Nonga avait beaucoup de filles. Chaque année, il avait une fille et chaque année il devenait un peu plus sombre, car il n'avait toujours pas d'héritier mâle. Or, de par la loi, la lignée de Sinanju ne pouvait se transmettre que de mâle en mâle.

— Encore un mauvais point pour cet endroit, interrompit Remo.

— Une année, alors que Maître Nonga était très âgé, sa femme, beaucoup plus jeune que lui, lui donna un fils. Et le Maître appela son fils Kojing et il était très fier. Mais sa femme ne lui avait pas dit qu'elle avait en fait accouché de deux fils, de vrais jumeaux, parfaitement identiques. Elle cacha le deuxième fils, qu'elle appela Kjong car la loi de Sinanju voulait que l'enseignement soit transmis au premier né et elle craignait que Maître Nonga, pour résoudre le dilemme, n'en mette un à mort en le renvoyant à la mer.

— Et comment a-t-elle réussi à garder secrète l'existence du second fils ? demanda Remo. Sinanju n'est pas si grand.

— C'était une femme très intelligente, cette épouse de Nonga. Elle cacha Kjong chez sa sœur et, comme les deux frères se ressemblaient parfaitement, un jour c'était Kojing qui était assis à la table de son

père, et le lendemain Kojong. Et le stratagème s'est poursuivi jusqu'à ce que les deux fils deviennent adultes.

— Vous voulez me faire croire que le papa ne s'aperçut de rien ?

— C'est qu'il était très vieux et, pour être tout à fait franche, complètement bigleux. Surtout de près.

— Et pour les techniques de Sinanju ? s'étonna Remo.

— Pareil. Un des frères apprenait le jour et entraînait son jumeau au cours de la nuit. Le lendemain, c'est l'autre qui prenait sa place et ainsi de suite, le subterfuge s'est perpétué jusqu'à la fin de l'entraînement.

« Le jour où Kojong fut investi comme nouveau Maître de Sinanju, Nonga mourut. Il ne s'était forcé à vivre que pour accomplir sa tâche car il était très vieux et que la paternité de toutes ces filles inutiles l'avait épuisé. Ce jour-là aussi Kojong quitta le village. Car il ne pouvait y avoir qu'un Maître de Sinanju. Il annonça qu'il quittait la Corée mais il s'engagea à ne pas transmettre la connaissance de la source solaire. Il ne ferait passer que l'esprit de ses ancêtres. Mais avant de partir, il tint à dire : « Un jour viendra peut-être où un Maître de Sinanju n'aura pas de fils. Ce jour-là qu'il cherche les fils de Kojong car il trouvera en eux un bon véhicule pour perpétuer les traditions de Sinanju. » Sur ces mots, Kojong leva la voile et disparut sur les vagues du large.

— Curieux, fit pensivement Remo, Chiun ne m'a jamais raconté cette histoire.

— Les voies du Maître sont impénétrables. Nous devons nous y soumettre aveuglément.

— Alors peut-être que je descends de Kojong ?

— Si c'est le cas, alors l'esprit de Kojong est enfin revenu à Sinanju.

— Ouais, sauf que moi, je ne suis pas animé par l'esprit de Kojong mais celui de Shiva.

— À Sinanju, nous croyons que nous avons vécu déjà de nombreuses vies. L'esprit ne change pas, seuls changent la couleur des yeux à travers lesquelles il voit le monde.

— C'est curieux, partout j'ai une impression de déjà-vu. Comme si j'avais déjà été ici, comme si je portais en moi la mémoire d'autres Maîtres de Sinanju.

— Tu es d'ici Remo.

— Oui, sans doute.

— Et tu devrais l'accepter, une fois pour toutes.

Un silence électrique vibra dans la pièce et soudain Remo s'entendit dire.

— Je pourrais vivre ici Mah-Li, si tu voulais bien partager ma vie.

Mais la jeune femme secoua la tête.

— Je ne peux pas Remo.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que c'est interdit.

— Je suis le prochain Maître de Sinanju. C'est moi qui déciderai de ce qui est autorisé et de ce qui est interdit.

Mû par une impulsion soudain, Remo se pencha en avant et, des deux mains, souleva le voile de Mah-Li la bête.

Il resta bouche bée devant le spectacle qu'il découvrit.

Mah-Li était stupéfiante de beauté. Un visage expressif, intelligent, d'un ovale parfait. Des lèvres pleines et fascinantes et des yeux pétillant d'une lueur malicieuse. Ils étaient en amande et Remo éclata de rire. Elle était bien trop belle pour ces paysans incultes. C'est pour ça qu'ils l'avaient surnommée Mah-Li la bête.

— OK, c'est promis, je reste ici, si vous m'épousez.

— Il faudra que le Maître de Sinanju donne son accord.

— Je vais le voir de ce pas, fit Remo, se mettant debout d'une souple détente.

*

* *

Chiun était assis sur le trône de la grande salle du trésor quand Remo fit son entrée. Il trouva que le Maître de Sinanju avait l'air d'une vieille tortue, levant lentement une tête plissée à l'approche de Remo.

— Serais-tu surpris de me compter encore parmi les vivants ? ironisa Chiun en voyant l'expression de Remo.

— Vous n'avez pas bonne mine, répondit Remo. Comment vous sentez-vous ?

— Trahi.

— Il fallait que je sois un peu seul, se défendit Remo.

— En compagnie de Mah-Li ?

— Ne soyez pas si ronchon, fit Remo en haussant les épaules.

— J'ai des nouvelles pour toi, poursuivit Chiun.

— Moi aussi.

— Voyons un peu cela.

Remo prit le temps de s'asseoir en lotus avant de répondre :

— J'ai décidé de rester.

— Tu t'y étais déjà engagé. Devant tout le village.

— Mais je ne porterai pas de kimono.

— Voyons, Remo, tu sais bien qu'aucune investiture digne de ce nom ne peut se faire sans kimono de cérémonie ! C'est comme ça depuis des générations, depuis bien avant Maître Wang.

Chiun avait parlé d'une voix neutre mais ses yeux brillaient d'une leur nouvelle.

— Bon, mais alors pour cette fois seulement, bougonna Remo.

— D'accord, fit Chiun.

— Et je ne me laisserai pas pousser les ongles.

— Si tu refuses de travailler avec les bons outils qui font les bons assassins, comment veux-tu que je puisse juger de tes progrès ?

— Mais je suis d'accord pour épouser une fille de Sinanju.

Chiun se pencha en avant. Il rayonnait.

— Donne-moi son nom, chuchota-t-il, emprisonnant la main de Remo entre ses deux serres fripées. Je sais que ce sera une musique céleste pour mes vieilles oreilles.

— Mah-Li.

Chiun laissa tomber la main de Remo comme si c'était du poisson pourri.

— Impossible, cracha-t-il. Elle n'est pas... euh, appropriée.

— Et pourquoi pas ? En tout cas, je l'aime.

— Tu ne la connais même pas.

— Je la connais assez pour savoir que je l'aime. Et pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ? Elle est fantastique.

— Qu'est-ce que tu sais de la beauté ? As-tu déjà écouté un de mes poèmes Ung sans te lever et partir au milieu ?

— Au bout de six heures de récitation sur les abeilles et les papillons, j'ai des fourmis dans les jambes. Et qu'est-ce qui ne va pas chez Mah-

Li ?

— Elle est laide. Elle te donnera des enfants laids. Le Maître de Sinanju qui sortira de ta graine devra nous représenter un jour devant le monde entier. Je ne veux pas que notre maison soit déshonorée par un émissaire hideux.

— Le plus hideux des deux n'est pas celui qu'on croit. Mais le coup du voile c'était l'idée de qui ?

— Ce sont les femmes qui en ont décidé. Pour qu'elle cesse de faire peur aux chiens et aux enfants.

— Elles étaient jalouses oui !

— Mon pauvre Remo, la blancheur de ta peau t'empêche de regarder la vérité en face. Cite-moi une seule de ses qualités.

— Elle est gentille et je peux lui parler.

— Ça en fait deux et si c'est la gentillesse et la conversation qui t'intéressent, je te signale que j'en ai à revendre.

— Ne noyez pas le poisson, Chiun. Je l'aime.

— Tu as déjà aimé à tort et à travers. Tu les as oubliées, tu oublieras celle-ci aussi. Si tu veux, je l'éloignerai.

— Je veux Mah-Li. Mais elle ne m'acceptera pas sans votre permission. Chiun, je vous ai donné ce que vous vouliez, je ne vous demande qu'une seule faveur en retour. Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas l'épouser.

— Elle n'a pas de famille.

— Et moi ? J'ai dix-huit frères et sœurs ? Il faut vous faire une raison, Chiun, ce ne sera pas un gros mariage.

— Elle n'a pas de dot.

— Et alors ? Ce ne sera pas un « beau » mariage non plus. Mais ce sera un « vrai » mariage, un mariage d'amour.

— À Sinanju, aucune jeune fille ne peut se marier sans offrir une dot au père du marié. La coutume exige que ce soit le père de la mariée qui rassemble la dot. Mais Mah-Li n'a pas de père. Pas de dot. Donc pas de mariage. Ces règles sont millénaires. Et inviolables.

Remo bondit sur ses pieds, les yeux étincelants.

— Alors comme ça, à cause d'une tradition de merde je ne peux pas me marier avec qui je veux ! Hein ? C'est bien ce que vous êtes de train de me dire ?

— La tradition est la fondation de notre Maison, de notre art.

— Tu parles ! C'est son fondement oui.

Chiun resta de marbre.

— En fait, vous voulez la dot hein ? Vous trouvez que vous n'avez pas encore assez d'or ?

Chiun prit l'air offensé.

— Remo, grinça-t-il, combien de fois t'ai-je dit qu'il ne pouvait jamais y avoir trop d'or ? Ne te l'ai-je pas martelé dans la tête ?

— Dans ma tête sûrement, mais pas dans mon cœur. Et écoutez-moi bien : je veux épouser Mah-Li. Vous voulez que je sois le prochain Maître de Sinanju ? Alors donnez-moi votre accord. C'est mon prix. À prendre ou à laisser.

— Nous en parlerons plus tard, répondit Chiun au bout d'un moment de silence. J'ai déjà reculé la cérémonie d'investiture. Tu n'es peut-être pas encore prêt.

— C'est votre dernier mot ?

— Non, juste une opinion. Je te l'ai dit : nous en reparlerons. Mais d'abord, il faut que je te parle de quelque chose de bien plus important.

— À d'autres. Et l'histoire de Kojing et Kjong, hein ? Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

— Qui t'a mis au courant ?

— Mah-Li.

— Je gardais cette histoire pour la cérémonie d'investissement, euh je veux dire d'investiture. Cette fille a tout gâché. Une raison de plus de ne pas l'épouser : les colporteuses d'histoires ne font pas de bonnes épouses.

— Réfléchissez-y bien : pas de Mah-Li, pas de Maître de Sinanju, fit Remo en se dirigeant vers la porte.

— L'espion que tu as attrapé est mort, lança Chiun au moment où Remo allait sortir.

— Et alors ?

— Je ne l'ai pas tué. Quelqu'un s'est introduit dans le village, armé d'un pistolet et l'a massacré.

— Pourquoi dites-vous « massacré » ? À cause du pistolet ? Il est mort un point c'est tout ! C'est ce que vous vouliez, non ?

— Remo ! s'indigna Chiun. Sinanju ne massacre pas. Sinanju libère de l'enveloppe charnelle et donne une nouvelle chance à l'âme égarée.

Quand cesseras-tu tes insolences ?

Remo ne répondit pas.

— Mais, il y a pire encore, poursuivit Chiun. Celui qui a envahi Sinanju a pris avec lui la cassette de la caméra.

— Et qu'est-ce qu'il y avait dessus ?

— Est-ce que je sais ! Toi. Moi. Nous. Sinanju, ses secrets, ceux de l'empereur Smith. Tout.

— Quelqu'un qui veut nous faire des ennuis ?

— J'entends une brise dans le lointain.

— Ça m'a l'air calme, fit Remo tendant l'oreille vers le dehors.

— C'est une brise qui souffle sur le destin des hommes, Remo. Bientôt ce sera un typhon. Nous devons nous préparer.

— Je suis prêt à tout, lança impatiemment Remo, en jouant de ses gros poignets qu'il faisait pivoter comme s'il voulait se dégourdir les articulations.

Mais Chiun hocha tristement la tête. Il sentait que Remo n'était prêt à rien et que le destin de Sinanju allait reposer sur ses frêles et mourantes épaules.

CHAPITRE XIII

Aucun livre d'histoire ne mentionnera jamais la conférence au sommet qui eut lieu le 21 novembre 1989 à Helsinki, la capitale de la Finlande. Car personne ne sut qu'elle avait existé, à l'exception du président des États-Unis d'Amérique, du secrétaire général du parti communiste de l'URSS et de quelques participants triés sur le volet. Et même ces derniers ne surent jamais ce qu'il s'y était dit.

— Un sommet ? Demain ? s'étrangla le chef d'état-major de la Maison-Blanche.

Le président venait juste de reposer le téléphone rouge.

— Nous partons, insista le Premier Américain.

— Impossible, monsieur le Président. Nous n'aurons jamais le temps de tout préparer.

— Nous partons, commanda le président.

Le chef d'état-major reconnut la lueur de colère qui s'alluma dans la prunelle de son patron. Il connaissait bien ce regard incisif que le président avait souvent quand il était chef de la CIA. Depuis, il faisait œil et patte de velours mais l'impitoyable éclat indiquait qu'un orage effroyable venait d'éclater.

— Bien, soupira l'homme, si vous voulez bien m'indiquer quels sujets seront discutés.

— C'est top-secret, laissa tomber le président de ses lèvres amincies.

— Top-secret ? s'étrangla le bras droit en avalant de travers la nouvelle et le bonbon que son chef venait de lui offrir. Mais rien n'est top-secret pour moi.

— Eh bien maintenant vous savez qu'il y a des exceptions. Mettez-vous au travail.

— Oui monsieur le Président, fit le chef d'état-major.

Il se demandait déjà comment il pourrait faire partir son patron pour Helsinki sans que toute la presse soit au courant.

Quand l'attaché de presse de la Maison-Blanche annonça que le président allait se reposer dans son ranch californien, les questions sur sa santé se mirent à pleuvoir. Il répondit par un bref « pas de

commentaires » qui provoqua une ruée des journalistes vers leurs télécopieurs.

Le soir même la petite ville de pêcheurs du Maine grouillait d'équipes de télévision armées d'énormes zooms et quand *Air Force one*, le Boeing du président s'envola de la base aérienne d'Andrews, près de Washington, tous les envoyés spéciaux purent vérifier qu'il prenait bien la direction du nord.

Mais les journalistes n'étaient pas là quand l'avion se posa sur une ancienne piste désaffectée du SAC [16] pour y recevoir cinq couches de peinture grise. Et c'est en anonyme avion-cargo qu'il repartit plein est, direction la Scandinavie.

En Union Soviétique, le secrétaire général n'eut qu'à donner l'ordre à son Tupolev 134 de se préparer à voler pour Helsinki. Il n'eut à donner aucune explication. Ce n'était jamais nécessaire.

Le lendemain matin quand son TU 134 se posa à Vantaa, l'aéroport d'Helsinki, le faux avion-cargo l'attendait déjà sur une piste « fermée pour travaux ».

— Qu'il vienne ici, commanda d'abord le président.

Mais le secrétaire général n'en démordit pas : en tant que leader du plus grand pays du monde, il ne pouvait pas se rendre dans un avion-cargo grossièrement maquillé et aux numéros falsifiés.

— Là, il nous tient, souffla le chef d'état-major.

— Bon, j'y vais, grommela l'hôte de la Maison-Blanche.

— Nous y allons, corrigea le chef d'état-major.

— Vous, vous ne bougez pas d'ici et vous me faites du café. Très noir et très fort. J'ai l'impression que je vais en avoir besoin.

*

* *

Le secrétaire général accueillit le président des États-Unis dans un cabinet insonorisé installé à l'arrière de son appareil. Le président remarqua tout de suite l'appareil de télé et le magnétoscope qui trônaient sur une table basse.

— Qu'est-ce que vous voulez me montrer ? demanda-t-il aussitôt pour ne plus voir le sourire d'ours polaire de son interlocuteur. Visiblement il n'était pas d'humeur à badiner.

Le secrétaire général commença par hausser les épaules comme pour signifier qu'il aurait préféré un ton plus amical pour amorcer cet

entretien puis il jeta :

— Bon, dans ce cas, je vais aller droit au fait, dit-il. Comme je vous l'ai fait comprendre au téléphone, je suis au courant de tout pour CURE.

— CURE ? La cure de quoi ?

— CURE majuscule, l'organisation secrète dont l'existence prouve que la constitution américaine est une escroquerie.

À ces mots, le président pâlit mais il décida de faire front :

— Connaître n'est pas prouver, fit-il remarquer.

— Non, c'est vrai, concéda le secrétaire général, tapotant son magnétoscope. Mais une preuve est une preuve et à cet égard, je vais vous montrer un petit film instructif. Il a été tourné, dans la République Démocratique et Populaire de Corée.

« En Corée du Nord si vous préférez, ajouta-t-il devant l'air perplexe du président américain. Et plus précisément dans un petit village de pêcheurs nommé Sinanju. Je crois que vous en avez entendu parler.

L'Américain grinça des dents : le Russe arborait de nouveau son sourire d'ours polaire.

Les premières images dansèrent sur l'écran avant de se stabiliser et il reconnut tout de suite le Maître de Sinanju. Quelque temps auparavant il avait été la cible de plusieurs tentatives d'assassinat et c'est Chiun qui avait personnellement assuré sa protection à la Maison-Blanche. Il était impossible d'oublier Chiun.

Le Maître de Sinanju se mit à parler et le président se détendit. Chiun parlait en coréen et cela n'aurait pas beaucoup d'impact sur le public américain. Son soulagement fut de courte durée. À côté de Chiun, un Blanc venait d'apparaître. Ce devait être Remo, le bras armé de CURE. Et tandis que Chiun haranguait les gens du village, Remo s'interposait, tantôt en coréen, mais aussi parfois en anglais, il voulait visiblement savoir par quels mots, quelles circonvolutions, on pouvait traduire « constitution ».

— Voilà une transcription complète de ce qu'ils sont en train de dire, offrit le Russe.

Le président jeta un coup d'œil à la première page et faillit défaillir : tout était là noir sur blanc, le plus grand secret de l'Amérique.

— Nous savons tout sur Chiun, Remo et l'empereur Smith, fit remarquer le Russe.

— Si vous l'appellez l'empereur Smith, vous êtes loin d'avoir tout compris.

— Nous en savons assez.

Le président le reconnut d'un battement de cils.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il d'une voix blanche.

— C'est tout simple et parfaitement équitable. Depuis plus de dix ans, vous disposez d'une arme secrète pour résoudre vos problèmes intérieurs.

— C'est notre droit le plus strict, se défendit le président.

— Personnellement, je n'y vois aucun inconvénient, comprenez-moi bien. La question de l'illégalité d'une telle pratique est un problème politique qui ne regarde que l'Amérique. C'est-à-dire vous et vos électeurs... D'ailleurs l'existence d'une organisation secrète me choque d'autant moins que nous avons toujours eu nos branches armées, c'est même une tradition chez nous : la Tchéka, le Guépéou, maintenant le KGB, avant, du temps des tsars, nous avions l'Okhrana ; vous voyez, rien n'a changé. Ce qui me chagrine en revanche, c'est l'usage de CURE à des fins de politique étrangère. Certes, nous n'avons pas encore de preuves formelles que votre service ait opéré sur notre sol. Mais nous avons pourtant de très forts soupçons : trop d'accidents inexplicables et fatals survenus à nos agents, trop de disparitions, de morts étranges, de projets avortés.

— Que voulez-vous au juste ? demanda le président.

— Avant que je ne vous expose nos desiderata, laissez-moi vous rappeler que vous employez depuis plus de dix ans un agent originaire de notre sphère d'influence puisque le Maître de Sinanju est nord-coréen. En outre, d'après cette cassette vidéo – à ce sujet nous avons une autre en notre possession – vous auriez fait de nombreuses incursions en sous-marin dans les eaux territoriales nord-coréennes, des eaux communistes.

— Je n'ai rien à dire à ce sujet.

— Parfait. Vous comprenez donc aisément les dégâts politiques que provoqueraient de telles révélations sur le champ d'activité de CURE. Je pense que vous comprenez également que je ne fais que réclamer ce qui nous revient légitimement, ce qui nous appartient en quelque sorte.

— Ce qui vous appartient !

— Nous voulons le Maître de Sinanju. Nous voulons la dissolution de CURE et nous voulons ce Remo.

— Mais c'est du chantage !

— Mais pas du tout, nous voulons seulement bénéficier d'un avantage dont l'Amérique a joui pendant des années. Maintenant c'est notre tour.

— Je répète que c'est du chantage !

— Quel vilain mot ! Pour ma part, je préférerais que nous envisagions cette transaction dans le cadre d'une nouvelle redistribution paritaire pour aboutir à un meilleur redéploiement de nos armements stratégiques.

— Remo est un patriote, fit remarquer le président. Il n'acceptera jamais de travailler pour vous.

— Quel est le protocole prévu au cas où il refuserait de vous obéir ?

— La mort.

— Ça m'ira très bien.

— Mais il est hors de question, pour moi, de transférer CURE sous votre autorité. Cela équivaldrait à braquer un pistolet en plein cœur de l'Amérique.

— Je comprends vos craintes, mais je peux vous rassurer sur ce point. Il n'est pas du tout dans mes intentions d'utiliser le Maître de Sinanju pour vous déstabiliser, ni même pour m'imposer dans votre hémisphère. J'ai beaucoup trop à faire dans ma propre maison. Non, je souhaite seulement, tout comme vous l'avez fait, m'appuyer sur lui pour faire fonctionner notre système malgré toutes ses tares. La criminalité augmente en Russie, l'ivrognerie, le sabotage, les conflits ethniques. C'est une énorme marmite bouillonnante. Vous savez que je suis assis sur un couvercle qui peut sauter d'une minute à l'autre ?

— Oui je sais, approuva le président.

— Alors disons qu'en me remettant Sinanju, vous pouvez faire progresser la cause de la paix dans le monde. Vous avez besoin que je réussisse et moi j'ai besoin de Sinanju pour réussir.

Le président réfléchissait intensément. Il aurait aimé avoir ses conseillers à ses côtés ; malheureusement il aurait été obligé de les supprimer ensuite. La solitude était donc son triste lot en cette grave circonstance. Il finit par conclure :

— De toute façon, si j'accepte le marché, je suis perdant, si je refuse, c'est vous qui gagnez. Alors...

— Ne soyez pas si négatif ! Écoutez, nous pourrions signer un traité tout de suite, insista le Russe, aux termes duquel la Russie

s'engagerait à ne pas utiliser Sinanju à l'extérieur de la zone d'influence du bloc soviétique pendant une période de grâce de, disons vingt-cinq ans.

— Qui signerait ce traité ? Vous ? Moi ? Personne d'autre ne doit être au courant !

— Là-dessus, je dois reconnaître que vous avez raison admit le secrétaire général. Alors contentons-nous d'une bonne poignée de main pour sceller notre accord.

— Je n'ai pas le choix, fit le président avec raideur.

Il se leva pour annoncer :

— Je vais donner l'ordre de dissoudre CURE, avec effet immédiat. Donnez-moi un jour pour mettre le mécanisme en route.

Le secrétaire général lui saisit la main. Il rayonnait.

— Notre représentant local prendra contact avec le Maître de Sinanju pour lui indiquer son changement d'employeur. Avant de nous séparer, je tiens à ce que vous sachiez que, comme disent vos compatriotes, c'est un plaisir de faire des affaires avec vous.

Le président grommela quelque chose entre ses dents et le secrétaire général hocha la tête d'un air chaleureux. Il se dit cependant qu'il devrait penser à demander à son traducteur ce que « vat'faire foutre » pouvait bien signifier.

*

* *

À Rye, dans l'État de New York, le docteur Harold W. Smith vaquait à ses opérations ordinaires, ne se doutant de rien. Le soleil brillait à travers la grande baie vitrée. Dehors, il faisait agréablement chaud pour la saison et des voiliers de plaisance piquetaient le détroit de Long Island.

Sa secrétaire, Eileen Mikulka, une dame d'un certain âge, dotée d'une opulente poitrine et d'une paire de lunettes à doubles foyers, venait de déposer les budgets prévisionnels pour le premier trimestre 1990.

— Ce sera tout, madame Mikulka, fit le chef de CURE indifférent à ces somptueux vallonnements que sa secrétaire proposait à sa méditation.

— Bien, docteur, fit-elle en se dirigeant vers la porte. Ah, au fait, ajouta-t-elle la main sur la poignée j'ai eu la compagnie électrique ce

matin au téléphone.

— Huhum, onomatopa distraitement Smith, déjà plongé dans la lecture de son budget.

— Ils vont envoyer un technicien demain pour réparer le générateur.

— Très bien merci, madame Mikulka.

La brave matrone referma la porte avec le sentiment très net que son patron n'avait pas compris ce qu'elle disait.

C'est à ce moment-là que la ligne spéciale de la Maison-Blanche se mit à clignoter. Harold W. Smith laissa sonner plusieurs fois avant de décrocher. Ce n'était pas pour affirmer son importance mais pour rappeler au président la charte non écrite de CURE. L'organisation était complètement autonome : un garde-fou qui avait été placé par le président fondateur pour éviter des dérapages ultérieurs. Non qu'il se méfiât de Smith, ses sentiments politiques et surtout son absence totale d'imagination constituaient une garantie absolue contre de tels glissements ; il s'agissait plutôt en l'occurrence de protéger l'organisation d'une éventuelle dérive d'un futur président assoiffé de pouvoir. Ainsi le chef de la Maison-Blanche n'avait pas le droit de donner d'ordres à CURE. Il n'avait que trois options : il pouvait communiquer des informations, suggérer certaines missions et, enfin, donner l'ordre de sa dissolution.

Quand Harold W. Smith décrocha enfin, il était loin de penser que cet appel concernait la troisième de ces options.

— Monsieur le Président ? lança-t-il froidement dans le combiné.

Il était toujours resté très neutre avec chacun des présidents qu'il avait successivement servi. Pour la même raison, il s'était toujours abstenu de voter.

— Je suis désolé de faire ce que je vais faire, fit l'homme d'État d'une voix embarrassée.

— Vous dites Monsieur le Président ?

— Je vous donne l'ordre de dissoudre CURE, avec effet immédiat.

— Monsieur le Président, fit Smith d'une voix altérée, je sais que l'Amérique n'a plus autant besoin de nos services que par le passé. Mais je pense néanmoins qu'il s'agit là d'une décision un peu prématurée.

— Je n'ai pas le choix.

— ...

— Nous avons été découverts. Les Soviétiques sont au courant de

tout.

— Je peux vous assurer que la fuite ne vient pas de chez nous, se raidit Smith.

C'était bien lui de penser d'abord à sa réputation et non aux conséquences très personnelles que l'ordre du président allait entraîner.

— Je sais. Je viens de rencontrer le secrétaire général. Ce salaud m'a remis une cassette vidéo de vos deux types. Ils étaient en train de tout raconter devant la caméra.

— Remo et Chiun ? Ils sont à Sinanju.

— D'après la transcription de leurs propos, Remo est passé de leur côté.

— Chez les Russes ? Je ne peux pas croire une chose pareille.

— Mais, non, pas chez les Russes. Mais il est passé chez les Coréens du Nord. Il a accepté de devenir le chef d'un de leurs villages. C'est noir sur blanc sur la cassette.

— Je vois, fit Smith.

En fait, il ne voyait rien du tout.

— Les Soviétiques les veulent tous les deux. C'est le prix de leur silence.

— On ne peut pas leur donner Chiun et Remo quand même !

— On ne peut pas faire autrement. Si dangereux que ces deux gars puissent être entre de mauvaises mains, ce serait encore pire d'être obligé de reconnaître publiquement notre échec. Car c'est bien la faillite du modèle américain qui est à l'origine de la création de CURE !...

— Remo ne marchera jamais. C'est un vrai patriote : c'est pour ça que nous l'avions choisi.

— C'est le problème des Russes maintenant. Ils veulent négocier directement avec Chiun, ils veulent la mort de Remo et la dissolution de CURE.

— Il y a un problème.

— Il n'y a pas de problème. Je vous donne l'ordre express de vous dissoudre.

— Le Maître de Sinanju ne vas pas bien du tout. Remo pense qu'il est mourant.

— Alors tant mieux : les Soviétiques se feront avoir et nous en

sortirons gagnants.

— Certains d'entre nous peut-être, mais pas tout le monde, monsieur le Président, fit remarquer aigrement Smith, dont l'avenir était nettement compromis !

Car l'ordre de dissolution, c'était aussi la signature de son arrêt de mort. En quelque sorte, le président venait de l'informer de son propre suicide dans les heures à venir.

— Euh, oui, désolé Smith, ce n'est pas de ma faute.

— Bon, je pars sur-le-champ pour Sinanju pour dénoncer notre contrat avec Chiun.

— Et moi je vais informer les Soviétiques qu'ils pourront se rendre à Sinanju dès demain soir.

— Au revoir, monsieur le Président.

— Adieu Smith. Votre pays ne saura sans doute jamais ce que vous avez fait pour lui mais je me souviendrai de vous jusqu'à mon dernier jour.

— Merci monsieur le Président, fit Smith en raccrochant pour la dernière fois.

Puis il retourna le combiné et dévissa une petite plaque avec une pièce de monnaie. Un bouton apparut. Il le pressa et le téléphone se mit à grésiller. Une odeur de filaments grillés envahit la pièce. Désormais il n'y avait plus de liaison entre la Maison-Blanche et le centre de Folcroft.

Ensuite, Smith prit un attaché-case spécial dans le dernier tiroir de son bureau et sortit.

— Je rentre chez moi, madame Mikulka, fit-il sans regarder sa fidèle secrétaire.

— Bien docteur, bonne journée alors.

— Madame Mikulka ?

— Docteur ?

— Vous finirez pour moi le budget de l'hôpital, ajouta-t-il en franchissant rapidement la porte.

Il n'avait jamais aimé les adieux.

*

* *

Tandis que Smith roulait vers sa maison, il ouvrit son attaché-case et commença à pianoter sur l'ordinateur portable qu'il contenait. L'ordinateur était couplé par un modem au central de Folcroft et, très vite, Smith mit en place les modalités de son voyage à Sinanju. Il ne s'était jamais rendu dans le village nord-coréen et se demandait comment ça pouvait-être.

Tout en roulant, il remarqua la beauté des arbres enflammés par l'automne : le rouge orangé des érables, le jaune des chênes, les peupliers écarlates. Une vague de détresse étreint son cœur en pensant qu'il ne les reverrait plus jamais.

*

* *

— Harold ? s'étonna madame Smith en découvrant son mari qui faisait ses bagages dans la chambre à coucher.

Smith sentit comme un poignard lui trancher le cœur. Il avait espéré qu'elle ne le verrait pas. Il ne voulait pas lui dire au revoir. Il avait peur que sa détermination ne chancelât.

— Je suis en retard chérie. Un rendez-vous important, fit-il sans relever la tête.

Maude Smith reconnut la protubérance familière qui déformait son veston gris et l'expression soucieuse qui tendait son visage.

— Dis-moi Harold ?

— Chérie ?

— Le pistolet, la tête que tu fais : on se croirait revenu aux vieux jours d'avant Folcroft.

— Une vieille habitude, Maude, fit Smith en évitant le regard de sa femme. J'emporte toujours une arme pendant mes voyages. Tu sais, de nos jours, avec tous ces braqueurs...

Mais sa femme s'était assise sur le lit et dit d'une voix paisible.

— Je suis au courant de tout, Harold, tu n'as pas besoin de me le cacher.

Smith ravala péniblement une remontée de bile.

— Depuis combien de temps ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Ses mains tremblaient convulsivement.

— Je ne sais pas. Je l'ai toujours su. Un homme comme toi ne prend jamais sa retraite. Nous nous connaissons depuis trop longtemps

pour ne pas lire en toi à livre ouvert.

Smith réfléchissait. Il fouillait dans sa mémoire, dans les jours déjà si lointains où il se préparait à sauter sur les Philippines pour l'OSS. Il cherchait à se rappeler des techniques de close-combat qu'on lui enseignait alors. Il allait en avoir besoin. Il voulait qu'elle meure vite et sans douleur.

— Je ne savais pas que tu étais au courant, fit-il, le visage fermé.

— Mais je ne voulais pas que tu t'inquiètes chéri.

— Bien sûr.

— Tu as l'air si inquiet ! Je t'assure que je n'ai dit à personne que tu étais encore à la CIA.

— La CIA ?

— Oui, je ne suis pas dupe, je sais bien que tu n'as pas pris ta retraite et que Folcroft n'est qu'une façade.

— C'est vrai, chérie.

La CIA ! Elle ne savait rien. Le poids était parti de son cœur et il souriait maintenant. Il n'aurait pas à tuer sa femme.

*

* *

Mais un qui faillit mourir ce jour-là fut le capitaine de vaisseau Lee Enright Leahy, pacha du sous-marin nucléaire d'attaque *Darter*. Il manqua s'étouffer avec la côte de porc qu'il dégustait au mess des officiers de la base navale de Point-Loma. Il venait de recevoir l'ordre d'appareiller pour Sinanju. Immédiatement.

CHAPITRE XIV

Remo s'arrêta entre les Cornes de la Bienvenue. La falaise dominait la plage rocheuse et il n'avait qu'à suivre du regard un étroit sentier semé de coquillages pour apercevoir la petite maison de Mah-Li.

Il avait besoin de se retrouver. Il avait déjà connu l'amour, pourtant jamais il n'avait ressenti une telle attirance pour quelqu'un. C'est comme s'il avait trouvé son autre moitié, son double féminin et il éprouvait à ses côtés un miraculeux sentiment de bien-être.

Mais un nuage d'angoisse planait sur ce bonheur. Dans le passé, chaque fois qu'il avait rencontré quelqu'un qui comptait pour lui, la vie l'en avait vite séparé. Il avait l'impression d'avoir sans cesse été roulé par le destin et voilà qu'aujourd'hui ça recommençait !

Pensif, Remo mit ses mains dans ses poches et sentit la masse renflée de son portefeuille. Machinalement, il le sortit et l'ouvrit.

Dans l'étui de plastique en accordéon il y avait une série de fausses cartes d'identité. Il les feuilleta et trouva une carte d'agent spécial du FBI au nom de Remo Pelham, une licence de détective privé au nom de Remo Greeley et une carte de pompier au nom de Remo Murray.

— Au diable tous ces rêves ! s'écria-t-il soudain, envoyant les cartes voler vers l'océan. À partir de maintenant, je suis juste Remo Williams.

Déchaîné, il déchira le portefeuille de cuir et le jeta à son tour puis il fouilla dans ses poches et en sortit une poignée de pièces. Rageusement, il les lança dans les vagues l'une après l'autre, avec le sentiment que, chaque fois, il se débarrassait d'un morceau de son passé. La dernière pièce vola très loin et frappa l'eau avec un bruit métallique. Intrigué, Remo scruta la mer jusqu'à l'horizon et poussa un cri de surprise.

À des kilomètres de là, un kiosque gris et fuselé venait de percer les flots. Il reconnut le drapeau étoilé peint sur son flanc. Remo hésita sur la conduite à tenir. Il pouvait encore disparaître. Mais quand il reconnut dans le lointain, la silhouette de Smith, il décida de s'asseoir et de l'attendre.

Il le vit s'installer dans un zodiac. Au milieu des flots démontés, le chef de CURE portait son inévitable costume trois-pièces et bien sûr son incontournable attaché-case. Les embruns l'arrosait copieusement

mais il restait imperturbable, assis à l'avant de l'esquif comme une figure de proue. Remo ne put s'empêcher de sourire devant ce spectacle absurde et touchant à la fois.

Smith descendit du bateau dès qu'il toucha terre et se mit à patauger dans les vagues.

— Tiens, bonjour Remo, fit-il, comme s'ils venaient de se croiser dans un couloir de métro.

Avec un sourire, Remo l'aida à rejoindre la plage hérissée de rochers.

— Si vous êtes ici pour me ramener en Amérique, c'est trop tard. Si c'est pour assister aux funérailles de Chiun, c'est trop tôt.

— Tant mieux, fit Smith. Il faut que je parle à Chiun. Mais je dois d'abord vous poser une question.

— Allez-y.

— Est-ce que vous accepteriez de travailler pour les Soviétiques ?

— Vous voulez rire ?

— Je suis fier de votre réponse, fit Smith en sortant son Colt 45.

Mais Remo avait senti le mouvement avant même que le cerveau de Smith n'ait donné l'ordre de dégainer. Le bras du docteur était encore en mouvement quand le pistolet se retrouva soudain dans la main de Remo.

— Joli tentative, Smith.

— Il fallait que j'essaye, commenta Smith d'une voix atone.

— Si je comprends bien, vous avez dissous l'organisation et vous n'avez plus besoin de moi. C'est ça ?

Tout en parlant, Remo démontait le pistolet et en jetait les pièces aux quatre vents.

— Le président a donné l'ordre fatal, expliqua Smith. Les Russes sont au courant de CURE. On est obligé de dissoudre.

— Très bien, dissolvez. Mais allez le faire ailleurs. J'ai aussi mes problèmes.

— Je souhaiterais parler au Maître de Sinanju.

— Je ne pense pas qu'il veuille vous parler.

— J'insiste.

— Vous ne manquez pas d'air, Smith. D'abord, vous essayez de me tuer, maintenant vous voulez que je vous mène à Chiun. Vous vous dites peut-être qu'il acceptera de me tuer.

— Voulez-vous s’il vous plaît, me conduire jusqu’à lui ?

— Mais bien sûr, je vous en prie, si vous voulez bien me suivre, fit Remo avec un sourire carnassier.

Il saisit Smith par la peau du cou et le traîna jusqu’à Sinanju, si vite que le chef de CURE dut courir tout le long du chemin.

*

* *

— Petit père, devine qui vient dîner ce soir ?

Chiun leva deux yeux fatigués de ses rouleaux de parchemin. Il eut une petite inclinaison de tête.

— Empereur Smith, votre présence ici est la bienvenue. J’apprécie que vous ayez tenu à assister à la cérémonie d’investiture.

— Non, Maître de Sinanju, fit Smith en se cramponnant à son attaché-case, il faut que je vous parle... seul à seul.

— Je n’ai pas de secrets pour Remo. Bien que l’on ne puisse affirmer que la réciproque soit vraie.

— Très bien, Maître de Sinanju, laissez-moi vous rappeler les termes de notre contrat et plus précisément l’article 49, alinéa 3.

— Je me souviens de cette clause, une bien noble clause d’ailleurs et digne de respect ; périmée certes aujourd’hui mais nécessaire à l’époque.

— Les cerisiers sont en fleurs, souffla Smith entre ses dents.

Dans leur code, c’était le mot de passe qui donnait le signal de l’élimination de Remo, une élimination dont Chiun devait être le bras exécuteur.

— Je suis vieux et mes forces m’abandonnent, répondit Chiun, je ne pense pas avoir compris ce que vous disiez.

— J’ai dit : « les cerisiers sont en fleurs », répéta Smith un peu plus fort.

— Ah, ça y est, je comprends maintenant : vous voudriez que j’exécute Remo. Mais c’est impossible, malheureusement, car il est sur le point de devenir le nouveau Maître de Sinanju... Et il est interdit dans les statuts de Sinanju de se tuer entre collègues.

— Je vous ferais remarquer, fit Smith avec raideur, que Remo n’est pas encore Maître de Sinanju.

— Certes, mais il vient d’accepter publiquement d’assumer cette

responsabilité. Ce faisant, il est devenu l'un d'entre nous et il est aussi interdit aux Maîtres de Sinanju de porter la main sur un des leurs. En outre, le Remo que vous m'aviez donné à former, n'existe plus. Le Remo que vous voyez n'est plus ce mangeur de viande invétéré, cette chiffre molle made in America que vous m'aviez confié. Vous avez devant vous un être qui est Sinanju, l'esprit de Sinanju et que je ne peux pas tuer.

— Vous voyez, Smith, intervint Remo, je vous l'avais bien dit !

— Cependant, si vous voulez envoyer quelqu'un d'autre ad patres, je serais ravi de vous rendre ce petit service.

— Je vois. Très bien. Mais je dois vous dire, fit Smith, que les Russes sont au courant de notre réseau.

— Tant mieux pour eux, répondit Chiun.

Et il se replongea ostensiblement dans la lecture de ses parchemins.

— L'organisation doit être dissoute, reprit Smith. Nous avons passé un accord avec les Russes selon lequel vous passiez à leur service en échange de leur silence.

Chiun reposa calmement sa plume d'oie dans l'encrier.

— Les Maîtres de Sinanju ne sont pas des esclaves que l'on vend à l'encan, fit-il d'une voix tout aussi posée. Nous ne sommes pas négociables.

— Pourtant les Soviétiques seront ici au crépuscule pour prendre possession du village.

— Vous nous avez vendus ! s'exclama Remo. Vous avez vendu mon village !

Ce dernier cri provoqua un sourire de satisfaction sur les lèvres de Chiun.

— Nous n'avions pas le choix, commenta Smith, imperturbable.

— Nous nous battons ! promit Remo.

Mais Chiun leva la main, impérial.

— Dois-je comprendre, empereur Smith, que vous avez sous-traité notre contrat à l'Ours russe ?

— Je... nous... enfin, si vous voulez le présenter comme ça, oui.

— Dans ce cas, le contrat passé entre nos deux Maisons m'oblige à honorer les engagements que vous avez cru bon de prendre. Mais pour ce faire, nous devons procéder à une ratification officielle du nouveau traité. Êtes-vous prêt à le faire ?

— Oui, répondit fermement Smith.

— Chiun, s'indigna Remo, vous n'y pensez pas ! Nous ne pouvons pas travailler pour les Russes.

— En effet, tu ne peux pas travailler pour les Russes. Tu vas rester ici et prendre ma place. C'est moi qui vais aller en Russie. Je ne peux me dérober à cette dernière mission. C'est mon devoir.

— Je croyais que nous n'avions plus rien à voir avec Smith ?

— C'est vrai, convint Chiun. Mais le contrat court toujours, tant que je suis en vie. Et je ne peux mourir sans en respecter les clauses jusqu'au bout. Mes ancêtres, quand je les rejoindrai dans le néant, ne me le pardonneraient pas.

— Smith, que faites-vous ? intervint Remo.

— Je programme les derniers détails de la dissolution.

Le chef de CURE venait d'ouvrir son attaché-case et pianotait sur le clavier de son ordinateur portable.

Remo se pencha pour suivre les opérations sur l'écran et il vit s'inscrire *Code d'accès exigé*.

Smith tapa le mot *Irma* et l'ordinateur lui répondit : *code d'accès non valable*.

— Vous vous êtes gouré, ricana Remo.

— Non, répondit Smith, j'ai volontairement introduit le mauvais code et les banques de données de nos ordinateurs secondaires ont été automatiquement effacées dans l'île de Saint-Martin.

— Décidément, vous allez jusqu'au bout.

— Oui, fit Smith qui faisait entrer une nouvelle série de commandes.

De nouveau les mots *code d'accès exigé* apparurent.

Smith tapa rapidement *Maude* et l'écran de l'ordinateur devint soudain tout vert.

— Folcroft ? demanda Remo.

— Oui, opina Smith. Ça y est, c'est fini : c'était l'ultime mesure de sécurité. Les ordinateurs de Folcroft étaient programmés pour s'autodétruire.

— Mais c'était le nom de votre femme. Comment se fait-il ?

— Une précaution que j'avais prise au cas où quelqu'un aurait percé notre code. Une sécurité à double détente. Le signal qu'il était temps de dissoudre CURE.

— Alors CURE n'existe plus ? demanda Remo.

— Presque, il me reste encore à disparaître.

*

* *

À Rye, dans l'État de New York et dans les sous-sols du sanatorium de Folcroft, les ordinateurs s'étaient mis à ronronner sous les impulsions transmises par micro-ondes. Ils attendaient le code d'accès ou le mauvais code, signal d'effacer tous leurs disques de données, quand toutes les lumières s'éteignirent d'un coup.

— Mon Dieu ! s'exclama madame Mikulka, portant une main à son ample corsage.

Puis elle se calma. Elle venait de se souvenir que le technicien de la compagnie d'électricité travaillait dans les sous-sols.

La fidèle secrétaire s'engagea aussitôt dans l'escalier.

Elle trouva l'ingénieur dans la salle des transformateurs, pensivement penché sur le groupe électrogène.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle.

— Curieux, j'ai essayé de rebrancher le groupe de secours et vlouf, il a sauté. Tenez, regardez.

Il pointait sa lampe-torche sur les bobinages de cuivre noircis.

— Quand même, pour un groupe de secours, il est drôlement usé, ajouta-t-il d'un air soupçonneux. Vraiment bizarre ça.

— Mais il faut nous rétablir l'électricité, avertit madame Mikulka. C'est urgent, nous avons des malades.

— Pas de problème, je repasse sur la source principale, fit l'ingénieur en poussant le levier de transfert.

La lumière revint.

Derrière leurs murs de béton, les ordinateurs se remirent à ronronner, attendant le code d'accès. Au bout de quelques minutes, rien ne venant, les appareils reprirent automatiquement leurs opérations usuelles, surveillant les transmissions du pays à la recherche d'activités criminelles. Comme ils le faisaient depuis vingt ans.

CHAPITRE XV

Les Russes ratèrent le soleil de justesse. Il venait de passer à l'ouest quand cinq Chaika débouchèrent derrière une limousine Zil sur la place du village. La colonne s'immobilisa dans un grand nuage de poussière et les villageois détalèrent en poussant des cris terrifiés.

Du haut d'un rocher, Remo vit les Russes s'extraire de leurs véhicules. L'un d'eux portait l'uniforme vert des officiers du KGB, les autres étaient sanglés dans une tenue de combat noire.

Il courut jusqu'à la maison du trésor.

— Chiun, pas question que je laisse faire une chose pareille, s'exclama-t-il en débouchant dans la grande salle.

Sans lui jeter un regard, Chiun tendit un parchemin à Pullyang, l'intendant.

— Tu n'as rien à faire, enfant égoïste, fit-il enfin d'un ton égal. Cela se passe de toute façon sans toi.

— Battons-nous, insista Remo.

Mais Chiun secoua la tête avec indifférence.

— Je ne peux pas me battre contre eux.

— Alors je me battrai tout seul ! jeta Remo sur un ton de défi. D'ailleurs ils ne sont qu'une douzaine, ce sera de la rigolade.

— Bien sûr, tu n'auras aucun mal à venir à bout de ceux-là. Et tu auras aussi les trente suivants mais il en viendra cent autres, et ainsi de suite. Les chiens de Pyeong-Yang nous craignent mais ils sont à la solde de l'Ours russe. Et l'Ours reviendra à l'attaque jusqu'à ce que sa gueule soit pleine. Non, il vaut mieux en finir tout de suite et sauver le village.

*

* *

Le colonel Viktor Ditko se sentait fort au milieu de ses commandos. Les hommes qui étaient à ses côtés étaient l'élite de l'Armée Rouge, tous d'anciens « Afghansi ». Sautant de leurs Mi 24, les hélicoptères d'assaut russes qui pouvaient aussi emporter huit commandos, ces

spetsnaz [17] avaient tous fait leurs preuves en Afghanistan. Ils avaient tué leur lot de civils, achevé leur contingent de blessés, répondu à la terreur par une terreur plus grande encore.

Gardé par cette meute impitoyable, Ditko promenait un regard triomphant sur le village déserté quand il vit deux silhouettes émerger de la maison du trésor. Il reconnut tout de suite le Blanc d'après la cassette vidéo mais il eut un choc en découvrant que le vieux Coréen qui tremblait à ses côtés comme une ombre incertaine était le Maître de Sinanju. Il avait l'air vieilli, rétréci et déjà presque mort dans le kimono noir qui flottait autour de lui comme un linceul.

— Qui c'est ça ? demanda le kagébiste, en désignant la frêle silhouette.

— Ça, rétorqua Chiun avec hauteur, c'est le Maître de Sinanju. Et vous, espèce de chien rouge, qui êtes-vous ?

— Je suis le colonel Ditko. Je suis venu t'emmener dans mon pays.

— C'est vite dit.

— Il est entendu qu'il n'y aura pas de résistance.

— Il n'y en aura pas. Mais il faut une cérémonie. Où est Smith ?

— Ici, fit le docteur en sortant d'une hutte d'où il avait suivi les événements.

Il portait, roulé sous son bras, un très grand parchemin aux bords dorés.

— Qui c'est celui-là ? demanda Ditko.

— Mon ancien employeur. Avec notre contrat. Il doit le signer et vous aussi, avant que je puisse entrer à votre service.

— Très bien, fit Ditko impatiemment. Donne-moi ça.

Chiun prit le parchemin et le tint avec solennité tandis que Smith signait au bas du document. Puis le Maître de Sinanju se tourna vers Ditko et lui proposa de signer à son tour.

— Voulez-vous le lire d'abord ? demanda Chiun poliment.

— Non, siffla Ditko, on n'a pas que ça à faire.

— Une grande marque de sagesse de la part d'un Russe, souffla le Maître de Sinanju, un mince sourire aux lèvres. Ça augure bien de nos rapports futurs.

Quand le contrat fut dûment signé, le Maître de Sinanju roula solennellement le parchemin et eut un petit mouvement de tête en le tendant au colonel.

— Voilà, fit Chiun. Votre empereur et vous-même, en tant que son porte-parole, êtes désormais redevables de toutes les conditions et garanties désignées aux conditions générales du contrat.

— Évidemment.

— Une de ses clauses spécifie que mon village est à l'abri de toute atteinte et que mon disciple, le nouveau Maître de Sinanju, pourra gouverner en paix.

— S'il ne veut pas travailler pour nous, c'est son droit, répliqua Ditko avec suffisance. Mais qu'il n'oublie jamais qu'il n'a pas le droit de travailler pour un autre pays.

— En effet, tant que je serai à votre service en tout cas, approuva Chiun.

Smith, qui comprenait un peu le russe, fut surpris par la rapidité de ces négociations. Tout s'était déroulé sans aucun de ces marchandages sur le prix ou de ces chipotages de dernière minute qui avaient toujours prévalu dans ses rapports avec le vieil Oriental. Mais il est vrai que Chiun n'était plus que l'ombre de lui-même. Il avait l'air si frêle qu'il semblait prêt à s'envoler à la première saute de vent.

— Amenez-le à la limousine, commanda Ditko qui bichait comme un ours d'avoir tous ces *spetsnaz* sous ses ordres.

— Il faut que je dise au revoir à mon disciple Remo, fit Chiun.

— Pas le temps, trancha Ditko. L'avion nous attend.

— Si j'obéis c'est parce que je suis maintenant à votre service, s'inclina le Maître de Sinanju avec humeur.

Aussitôt, deux *spetsnaz* l'encadrèrent et le saisirent chacun par un coude pour l'entraîner vers la voiture.

— Je vous interdis de me toucher, cingla-t-il, en échappant à leurs poignes. Je suis vieux et frêle mais je peux encore marcher. Laissez-moi quitter ce village dignement.

Ramenant les plis de sa robe, le Maître de Sinanju s'avança jusqu'à la voiture, ses deux chiens de garde le suivant à distance respectueuse. Il monta sans se retourner. Sans dire au revoir à Smith ni à la poignée de villageois qui avaient osé s'aventurer sur la place.

En le voyant s'installer dans la Zil, Smith se demanda si le vieil Oriental survivrait au voyage en avion tant il avait l'air déjà sur orbite.

Après que la grosse limousine eut disparu, Smith s'éclipsa discrètement en direction de la plage. Il avait encore un petit détail à régler, une ultime formalité à accomplir.

Il trouva un coin tranquille entre deux rochers, fouilla dans sa poche de gilet et en sortit une petite pochette qui contenait une pilule en forme de cercueil. Pour éviter toute fatale méprise. Depuis qu'il était devenu directeur de CURE, cette pilule ne l'avait pas quitté un seul instant.

— Adieu Maude, adieu Vickie, je vous aime tendrement toutes les deux, murmura-t-il à l'adresse de sa femme et de sa fille.

Puis, seul sur la plage battue par les flots gris de la mer de Chine, il porta le cyanure à sa bouche.

Mais une onde de panique balaya sa poitrine : il n'arrivait pas à l'avalier. Sa gorge était trop serrée. Fébrilement il s'avança dans la mer, faillit se noyer, mais réussit à avaler une pleine gorgée d'eau de mer.

L'eau était si glacée qu'il ne sentit même pas le goût du sel mais il réalisa quand même que la pilule franchissait le barrage de sa glotte et descendait le long de son œsophage.

Tremblant de froid, il s'arracha à la marée qui le tirait par les jambes et revint s'asseoir sur la plage. Il attendit. Ça ne prendrait plus longtemps.

C'est alors que lui parvint l'écho assourdi des premières rafales. Puis il reconnut les cris : des cris d'horreur et d'agonie.

Déjà à moitié groggy, il comprit que les Russes avaient rompu leurs engagements. Ils étaient en train de massacrer les villageois. Aussitôt une rage brûlante balaya son cerveau, chassant les ombres glacées de la mort. Le poison était censé agir rapidement mais l'adrénaline en bloqua les effets et le docteur Smith se retrouva sur ses pieds, courant droit devant lui, avec une seule idée, emmener le plus possible de ces salopards dans son trip mortel.

L'instinct lui fit retrouver son pistolet automatique jeté par Remo sur la plage. Il manquait le chargeur mais il en avait un autre dans sa mallette. Jurant, bavant de rage, Smith se remit à courir. Il sentait le froid qui se répandait dans son ventre. Il se mit à prier pour qu'il arrive à temps.

*

* *

Remo Williams contemplait d'un regard vide les trésors accumulés de Sinanju quand il entendit les premières rafales.

— Chiun ! s'écria-t-il en fonçant vers la porte.

Mais, dehors, il ne vit pas le Maître de Sinanju. Les Russes couraient de hutte en hutte, poussant les gens devant eux pour les regrouper sur la place du village. Pour accélérer le mouvement, ils tiraient en l'air. Parfois ils tiraient aussi, mais pas en l'air. Une femme qui fuyait s'écroula dans les bras de Remo. Il allait lui parler quand il vit le flot de sang qui jaillissait de son sein gauche. Elle eut un petit hoquet et mourut.

Au même moment, un groupe de soldats déboucha au triple galop d'une ruelle. L'un d'eux poussa un cri et enfonça la détente de son AK 47. Mais Remo fut plus rapide.

Il vit les projectiles jaillir dans sa direction et tel un enfant qui évite en riant les bouchons de liège d'un pistolet de supermarché, il esquaiva les balles et bondit sur les Russes comme un éclair.

Eux, justement, ils ne virent que du feu, un feu follet qui glissait sur le sol, se jouant de leurs tirs, se faufilant entre les rafales.

Il bouscula le premier Russe, paume ouverte en avant. Sous le choc, la cage thoracique du soldat explosa, décollant la plèvre sur toute sa longueur.

— Chef, on a trouvé l'Américain ! hurla fièrement un autre *spetsnaz*.

— Amenez-le-moi, gronda Ditko.

Mais au lieu d'attaquer, les soldats s'égaillèrent dans toutes les directions, Remo à leurs trousses. Ils eurent beau se cacher derrière les rochers, Remo les en sortait un par un, comme des cafards d'un mur. Apparemment, il leur donnait juste une petite tape, pourtant les types s'écroulaient pour ne plus se relever et il y eut bientôt un tas de cadavres soviétiques enchevêtrés sous les pieds de Remo.

— Hé, l'Américain !

— Qu'est-ce qu'il y a ? répondit-il.

— Rends-toi sinon on tire dans le tas.

Ditko tenait une petite fille en joue. Autour de lui, les commandos survivants braquaient leurs armes sur les villageois terrifiés.

Remo reconnut ces visages creusés de peur. Il les avait déjà vus au Vietnam. Trop souvent.

Remo hésita : il calculait la position de chacun des Russes. Ils n'étaient plus si nombreux. C'était jouable.

Il allait foncer quand il reconnut Mah-Li parmi les civils. Il vit un des Russes la jeter à terre et braquer son fusil d'assaut sur le visage angoissé de la jeune femme.

— OK, t'as gagné, annonça-t-il en levant les bras.

Prudents, les *spetsnaz* marchèrent sur lui, baïonnette au canon. Remo ne bougea pas, même quand leur chef, un lieutenant, lui lia les mains avec une épaisse corde de nylon.

— Amenez tous les villageois, commanda de nouveau le colonel du KGB. Je veux qu'ils assistent tous à l'exécution de l'Américain.

— Hé, minute, c'était pas prévu dans le contrat, s'étonna Remo.

— Si, justement : ça fait partie de l'accord secret passé entre votre président et le nôtre.

— Et Chiun, qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Il est déjà en route pour l'aéroport de Pyeong-Yang. Je dois le rejoindre à l'avion. C'est moi qui le présenterai au secrétaire général en personne.

Bavant de fierté, le Russe monta dans sa Chaika et donna l'ordre de démarrer.

Les *spetsnaz* s'étaient alignés pour former un semblant de peloton d'exécution devant l'homme entravé.

— Épaulez arme ! commande le lieutenant.

— Hé ! Et mon bandeau ? demanda Remo.

Sans réagir, les soldats plissèrent leurs yeux pour ajuster leur tir. Remo vit Mah-Li qui s'écroulait sur le sol, sans connaissance.

— Je vous préviens que si vous touchez à ces gens après que je sois parti, je reviendrais pour vous descendre, un par un, gronda Remo.

— Je ne crois pas aux fantômes, ricana le lieutenant.

— Peut-être. Mais si tu ne m'obéis pas, tu seras bien obligé de croire en Shiva le Destructeur.

Quelque chose dans le ton de l'Américain fit sursauter le lieutenant. Il hésita un moment. Ce fut sa dernière erreur.

Venus des rochers qui surplombaient la place, cinq coups de feu rapprochés éclatèrent, sitôt imités par les cinq crânes des commandos soviétiques.

En un tournemain, Remo se débarrassa de ses liens et courut vers le monticule d'où étaient partis les coups de feu. Il y découvrit Smith, allongé sur le ventre, tenant encore son pistolet fumant. Le vieil Américain eut un soubresaut puis s'écroula d'un coup, comme une marionnette dont on a coupé les fils.

Remo le retourna : le visage du chef de CURE avait pris une

couleur de roquefort. Il comprit aussitôt.

— Bon Dieu, Smitty ! s'indigna-t-il. Il fallait vraiment que vous alliez jusqu'au bout ?

Grommelant contre la bêtise du mourant, Remo entreprit de lui arracher ses vêtements. Le plexus solaire était bleu, agité de convulsions. L'estomac était tout ratatiné. Remo se mit à le masser et sentit bientôt un flot de chaleur sous ses doigts : cela signifiait que le sang revenait lutter contre le poison. Il le retourna sur le ventre, le corps à moitié dans le vide, la tête pendante. Smith râlait maintenant : on aurait dit une femme en train d'accoucher. Mais Remo savait que ce n'était pas des cris de vie. Le vieil Américain était en train de s'étrangler.

« C'est maintenant ou jamais », pensa Remo.

Il sentit sous ses doigts les nœuds qui bloquaient la gorge et le plexus solaire et se remit à masser. Une giclée de bile nauséabonde le récompensa de ses efforts : Smith venait de cracher son venin.

Remo pencha son oreille sur la poitrine du chef de CURE : pas de battements cardiaques. Il posa deux doigts sur la carotide : pas de pouls.

— Bon Dieu ! Smitty ! jura-t-il. C'est pas le moment de vous barrer.

Il remit Smith sur le dos et posa sa main fermée sur le cœur du vieil Américain puis, de son autre poing, il commença à cogner sur le premier. Il frappa une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à établir un rythme, créant ainsi une pulsion cardiaque qui irriguait de nouveau le cerveau du moribond. De temps en temps, il s'arrêtait, pour voir si le cœur était reparti de lui-même. Au cinquième essai, il perçut une faible palpitation. Ça y était. Doucement, il continua à battre la mesure, comme pour guider, le cœur. Il continua ainsi jusqu'à ce que le muscle trouve son propre rythme.

Les minutes passèrent, finalement le docteur Harold W. Smith ouvrit les yeux. Ils étaient hagards, hallucinés, hantés par un cauchemar qui ne voulait s'évanouir.

— Remo, fit-il d'une voix faible, vous auriez dû me laisser mourir.

— J'aurais dû, et j'aurais bien voulu, mais j'ai besoin de vous. Chiun est parti en Russie et il faut que j'y aille. Très vite.

— Ils nous ont trahis, hein ? fit Smith.

— Ouais, c'est des choses qui arrivent. Et même souvent avec les amis !

Smith baissa les yeux.

— Voilà votre serviette, reprit Remo en lui lançant le porte-documents qui contenait l'ordinateur portable. Montez sur l'éperon rocheux et envoyez les ordres pour que je puisse partir pour Moscou.

— Je n'ai pas le droit, Remo, répondit Smith en secouant la tête, le président a passé un accord avec les Russes.

— Faites-moi partir pour Moscou ou je vous tue, Smith, gronda Remo.

— Ça me rendrait service, Remo, souffla le vieil Américain.

— Écoutez, Smith, vous nous avez vendu, et pour rien, en plus, car les Russes n'ont même pas respecté leur parole. Vous nous devez bien ça. Si vous ne voulez pas le faire pour moi ou pour Chiun, ou pour ce qui reste de l'organisation, faites-le au moins pour l'Amérique.

Smith tressaillit. Ce mot avait traversé le rideau de douleur qui brouillait sa conscience. Il mit un soin ridicule à rectifier sa mise et ouvrit son attaché-case.

— Le *Darter* est toujours en rade de Sinanju, fit-il d'une voix détimbrée. Leurs ordres étaient d'attendre jusqu'à l'aube. Je vais faire venir un comité de réception sur la plage d'Inchun [18]. Nous serons à Kimpo [19] avant minuit. De là, j'arriverai bien à affréter un avion. L'organisation est peut-être morte, mais je n'ai pas perdu tous mes pouvoirs. Pas encore.

— Allez-y, fit Remo. Mais vous pouvez tout de suite oublier le « nous ». Moi je pars, mais vous, vous restez ici.

— Ici ?

— Vous allez protéger Sinanju jusqu'à mon retour.

— C'est une mission-suicide, Remo. Et si vous ne reveniez pas ?

— Alors tout ça serait à vous. Faites-en bon usage : ne le foutez pas en l'air avec des femmes de mauvaise vie, ajouta-t-il avec un clin d'œil, égrillard.

CHAPITRE XVI

Ils volaient depuis des heures dans l'espace aérien soviétique mais le général Martin S. Leiber assura Remo qu'ils ne risquaient absolument rien.

— Les Russes ne tirent jamais sur les avions de guerre. Ils savent que nous pourrions répliquer. En plus, s'ils ont mis tant de temps à abattre un pauvre 747 civil des Korean Airlines volant à trente mille pieds, qu'est-ce qu'on risque dans ce « furtif » perdu dans la stratosphère ?

Remo hocha la tête. Il regardait par le hublot du bombardier. L'étrange appareil à la forme d'une chauve-souris futuriste filait sans un bruit à une vitesse irréelle dans le bleu irisé de la stratosphère. En bas, très loin, il voyait de temps en temps quelques lumières isolées. Depuis des heures ils survolaient l'immensité désertique de la Sibérie.

— Bien sûr, continua l'aviateur, on va être obligé de descendre à quinze mille pieds et de ralentir en dessous de la vitesse du son.

— C'est là que ça se corse pour moi, hein ?

— C'est là que ça se corse pour tout le monde, répliqua le général, impérial. Si un radar rouge nous repère, ils vont croire qu'on est en avion civil égaré et ils nous allumeront au SAM 7. Les Popovs adorent tirer sur des cibles qui ne peuvent pas répliquer.

— Mais nous, on peut répliquer non ?

— On peut mais on ne le fera pas.

— Et pourquoi pas ?

— Mais réfléchissez une seconde ! fit le militaire avec indignation. Je n'ai pas reçu l'ordre de déclencher la troisième guerre mondiale !

— Je vais vous dire une chose. Si vous ne me débarquez pas sain et sauf à Moscou, vous n'aurez pas à vous en faire pour la troisième guerre mondiale. Les Russes ont sous la main, en ce moment, une arme bien plus dangereuse que tous leurs missiles nucléaires. C'est justement l'objectif de notre mission.

— Ouais, bon, en fait, vous voyez, je ne peux pas prendre la responsabilité de démarrer ce que nous appelons un échange thermonucléaire. Même s'il doit éclater de toute façon.

— Ah oui ?

— Ouais, j'y perdrais ces trois étoiles qui brillent sur mes épaules, soupira le général. Vous êtes civil, vous ne pouvez pas comprendre mais j'en ai drôlement bavé pour les avoir : bombardements au Vietnam, largage de mines au Nicaragua, la vie de garnison quand rien ne se passait.

Le général Martin S. Leiber n'ajouta pas qu'elles représentaient aussi dix mille dollars chacune par année de retraite. Les militaires ne s'intéressent pas à l'argent, c'est bien connu.

— Vous avez peur de perdre vos étoiles mais vous n'avez pas peur de la troisième guerre mondiale ? s'étonna Remo.

— Je n'ai pas passé trente ans dans l'armée de l'air US pour finir par manger du canigou dans une quelconque armée du salut.

— Emmenez-moi à Moscou et je ferai en sorte que personne ne puisse plus jamais vous enlever vos étoiles.

— Tope-là, fit le général en avançant sa grosse patte velue.

Il ne savait pas qui était ce garçon maigre mais il devait sûrement avoir de sacrés appuis pour commanditer la mission secrète d'un bombardier expérimental qui coûtait au bas mot un bon milliard de dollars.

Ils commencèrent leur descente au-dessus de l'Oural. En ralentissant, le sifflement des tuyères rattrapait l'appareil. Leur stridence augmenta encore quand Remo, parachute sur le dos, descendit dans la soute à bombes. Parce que c'était un saut de nuit, il avait revêtu la tenue noire des Tigres de Sinanju et s'était barbouillé la figure de peinture de camouflage.

— On peut vous lâcher au nord de Moscou, hurla le général. Il y a plein d'espaces ouverts.

— Je n'ai pas le temps, répondit Remo. Déposez-moi plutôt en ville.

— En ville ? Vous n'y pensez pas. C'est bourré de patrouilles. Ils accrocheront votre tête sur le mur du Kremlin.

— Très bonne idée, la place Rouge fera parfaitement l'affaire.

— La place Rouge ? s'étrangla l'aviateur.

— Souvenez-vous de ma promesse, rappela Remo.

— Ok, fit le général.

Il lança une instruction à son copilote et l'avion piqua du nez.

Une minute plus tard, le général revenait pointer son museau au-

dessus de la soute à bombes.

— Vous vouliez la place Rouge, vous allez l'avoir. Et mes étoiles maintenant ?

Remo eut un mince sourire et d'un mouvement fulgurant, arracha les étoiles des épaulettes du général et les enfonça dans son front.

— Ouille, fit l'officier en touchant d'un doigt incrédule les étoiles d'argent imprimées pour toujours au-dessus de ses arcades sourcilières.

— Vous êtes content maintenant ? demanda poliment Remo.

— Pour un civil, vous savez river votre clou. Mais j'avoue que vous tenez votre parole. Moi aussi. Accrochez-vous.

Le bombardier se mit à trembler sous la décélération.

— Paré au largage. Place Rouge en vue, annonça le général. Vous avez une arme, civil ?

— L'arme, c'est moi, répondit Remo avec une assurance désarmante.

Au même moment les écrouilles de largage s'ouvrirent, laissant s'engouffrer un vent glacé qui emporta Remo comme un fétu de paille. Il se laissa longtemps balayer avant de prendre la position du chuteur libre pour ralentir sa vitesse à deux cents kilomètres/heure, puis, pieds et bras en position de flèche, il fila droit sur les lumières du mausolée de Lenine.

Le vent glacé se mit à hurler à ses oreilles. Sous l'accélération, ses joues claquaient comme un vieux drapeau. Il tombait comme une pierre à près de trois cent cinquante kilomètres/heure.

Quand il se trouva à la verticale de la place Rouge, il étendit de nouveau ses bras et jambes pour freiner sa chute et ouvrit son parachute.

Un claquement au-dessus de sa tête lui annonça que la toile s'était dépliée. Instantanément, il lui sembla que son corps, comme un yoyo le long d'un fil invisible, remontait vers les cieux. Mais après ce brutal coup de frein, l'impression s'estompa et Remo se sentit flotter dans un grand silence. Au-dessus de lui, l'avion avait disparu et seule l'ombre noire de son parachute se détachait sur les nuages argentés par la lune.

Remo, qui connaissait Moscou, avait choisi la place Rouge pour deux raisons : il ne pouvait pas la rater, immense et illuminée comme elle était ; et surtout elle bordait le Kremlin, là où Chiun devait se trouver.

Évidemment, elle présentait aussi l'inconvénient d'être lourdement patrouillée par des douzaines de miliciens qui n'allaient pas manquer de le repérer.

— *Cron* ! hurla justement l'un d'eux en découvrant la gigantesque ombrelle déployée au-dessus de lui.

Remo se souvenait que *Cron* voulait dire « stop » et il s'apprêtait à lui demander comment faire, quand son interlocuteur, épaulant fébrilement son AK 47, envoya un tir de semonce.

D'autres types de la *Militsya* [20] accouraient, hurlant et brandissant leurs armes.

Des balles se mirent à siffler autour de Remo qui se sentait aussi à l'aise que sur un pilori. Tout en se tortillant pour éviter les traçantes, il se mit à fouiller ses poches.

Il trouva ce qu'il cherchait, un penny de cuivre qu'il envoya siffler vers le premier milicien. Celui-ci s'écroula, comme une tirelire cassée, une fente dans le front, l'arrière du crâne complètement emporté.

Sans attendre que les collègues du milicien reprennent leurs esprits, Remo se mit à leur lancer tout ce qui lui tombait sous la main : pennies, dîmes, quarters [21]. Sous la mitraille qui pleuvait comme à Trafalgar, les miliciens tombaient comme des poupées brisées. En quelques secondes, la place Rouge fut jonchée de cadavres sanguinolents tandis qu'une délégation du Parti Communiste Français s'enfuyait, en se demandant s'ils ne se trouvaient pas, par erreur, sur la place Tienanmen, chaleureusement reprise en main par l'Armée Populaire chinoise.

Remo, lui, se demanda ce que sœur Marie-Marguerite aurait dit en le voyant gaspiller ainsi sa monnaie.

En même temps il tirait sur les suspentes de son parachute pour atteindre les murs du Kremlin. Il rata de justesse un mâchicoulis, glissa le long du mur d'enceinte et finit par atterrir, sur le toit d'une grosse limousine Zil qui attendait sagement au feu rouge de la porte Spassky. Le feu passa au vert, signe que la limousine avait l'autorisation d'entrer au Kremlin. Comme un automate, le chauffeur démarra, tandis que, sur le toit, Remo, d'un revers de la main, se débarrassait de son attirail. Le parachute retomba mollement, ensevelissant dans ses plis la voiture officielle sur laquelle une escouade de miliciens et d'agents du KGB se jeta comme un essaim de guêpes. Ils faillirent abattre le chauffeur qui ne dut la vie qu'à l'intervention de son patron, l'ambassadeur de l'Union Indienne drapé dans sa dignité neutraliste. Insensible à ses appels à l'indéfectible amitié des peuples indien et soviétique, un officier du KGB le bouscula

pour fouiller fébrilement la voiture de fond en comble. Quand il ne trouva rien, il remarqua seulement que la porte Spassky était toujours grande ouverte et qu'il allait au-devant de sérieux ennuis.

*

* *

Le maréchal Joseph Steranko avait le poste le plus tranquille de toute l'Armée Rouge. Il était commandant de la place de Moscou : un poste très important en temps de guerre, mais, en 1989, quarante-huit ans après la bataille de Moscou, c'était plutôt une retraite dorée pour ancien combattant de la « grande guerre patriotique » médaillé jusqu'au nombril.

Aussi le vénérable maréchal fut-il sérieusement secoué quand il découvrit sur le télex de sa suite de l'hôtel *Rossya* l'annonce d'un raid sur sa bonne ville de Moscou.

— Vous êtes encore soûl ? demanda-t-il fort civilement au colonel du KGB qui se présenta à sa porte.

L'officier haussa les épaules. C'est en désespoir de cause qu'il s'était adressé à la vieille baderne : avant il avait tout essayé, même le Kremlin. Mais celui-ci restait muet. On murmurait déjà que le secrétaire général avait été assassiné.

— Non, camarade Maréchal fit le kagébiste d'un ton las, je ne suis pas soûl et oui, ils ont vraiment atterri sur la place Rouge.

Le vieux maréchal tourna les talons et courut jusqu'à sa fenêtre. Ses appartements surplombaient la place Rouge. Il vit des hordes de miliciens courir en tous sens comme dans une fourmilière en folie. Les murs du Kremlin étaient illuminés par des projecteurs et des soldats en armes prenaient hâtivement position au sommet du palais comme s'ils attendaient un assaut imminent.

— Mon Dieu ! laissa échapper le vieux communiste.

Ça lui rappelait le siège de Leningrad.

— Vite ! Donnez-moi les détails, lança-t-il à l'homme du KGB.

Celui-ci se lança aussitôt dans un récit des atrocités perpétrées par les Rangers fascistes. Avec une audace démoniaque, ils étaient tombés sur la place Rouge et avaient tué tous les gardes puis ils avaient entrepris de souiller la tombe de Lénine dont ils avaient enlevé la dépouille pour la laisser, seulement couverte d'une robe de chambre, dans une vitrine du grand magasin Goum. Puis ils s'étaient mis à empiler des voitures sur la perspective Kalinine avant de s'attaquer au

zoo dont ils avaient libéré les animaux. Ensuite ils avaient libéré les prisonniers de la Loubianka qui se répandaient maintenant dans les rues au cri de « Vive l'Amérique ! » Dans leur rage sacrilège, les envahisseurs s'étaient alors rués sur la place Djerzinsky et avaient décapité la statue de Félix, le fondateur du KGB. Ces gens-là ne respectaient rien, même pas leur propre ambassade dont ils avaient arraché le drapeau. En plus ils graffitaient les murs de Moscou d'incompréhensibles slogans. On se serait cru au Bronx ou à Sarcelles.

— Ces slogans, c'est quoi ? demanda le maréchal.

— Un seul mot : REMO. Certains avancent que ce serait le sigle d'une nouvelle organisation terroriste aux objectifs très pointus : le Rassemblement pour l'Élimination de Moscou et de ses Occupants...

— Arrêtez vos conneries ! grommela le vieux soudard. Donnez-moi plutôt des faits concrets : combien de pertes chez eux et chez nous ?

— Sept morts au cours du premier échange sur la place Rouge. Tous de notre côté. Depuis, on n'a pas de rapport officiel des pertes subies de part et d'autre.

— Vous vous foutez de moi ? Ces salopards souillent Moscou et on ne se bat même pas !

— Ces Rangers sont comme des fantômes, fit penaude le colonel du KGB. Ils frappent et s'évanouissent dans la nuit. On arrive toujours trop tard pour les coincer.

— Je veux une identification positive des troupes ennemies, aboya le maréchal.

— On les estime de trente à...

— J'ai dit : identification positive, explosa le vieux soldat.

— Camarade Maréchal nous n'avons d'identification positive que sur un seul commando. C'est lui qui a atterri sur la place Rouge et a tué nos sept héros du socialisme.

— Un homme pour sept ! Et avec quoi les a-t-il tués ?

Le kagébiste sembla hésiter.

— Ce rapport doit être une erreur.

— Lisez-le !

— Il signale que ce commando n'avait pas d'arme.

— Alors comment sont-ils morts les sept miliciens ?

— On ne sait pas encore très bien. Les experts de balistique ont d'abord pensé à des éclats de shrapnells mais un examen de leurs blessures n'a fait apparaître que des pièces de monnaie américaines

déformées.

Le maréchal en resta bouche bée. Il repartit vers ses fenêtres pour contempler la place Rouge. Il entendait les sirènes des forces de sécurité hululer dans la nuit. De toute façon, l'intervention de ces troupes de choc, qui erraient à l'aveuglette à travers les rues à la recherche d'un hypothétique ennemi, était inutile. De cela, Josef Steranko était convaincu. Les Américains n'auraient jamais osé débarquer ici sans neutraliser d'abord les défenses soviétiques par une attaque nucléaire préventive. Ce qui était politiquement impensable. Pourtant quelque chose hantait les rues de Moscou, quelque chose d'assez puissant pour soulever des voitures et massacrer des agents du KGB en lançant des pièces de monnaie comme de la mitraille.

Quelque chose... ou quelqu'un ?

Le vieux maréchal secoua la tête avec colère. Il ne croyait pas aux fantômes, ni aux extraterrestres. Est-ce que les Américains avaient inventé une nouvelle arme secrète ? Il continua à secouer la tête : une telle arme ne pouvait pas exister.

C'est alors que le maréchal Josef Steranko découvrit l'arme secrète.

C'était bien un homme, tout vêtu de noir. Sans autre arme qu'une longue lance. Et il était en ce moment, dans l'enceinte du Kremlin, en train d'escalader le clocher de la grande tour d'Ivan le Terrible, de par la loi, le plus haut édifice de Moscou.

L'homme semblait grimper sans effort, comme un singe, malgré la forme bulbeuse du clocher.

Arrivé en haut, il planta la lance dans le toit, à côté de la croix que les Soviétiques n'avaient jamais osé enlever et un drapeau américain se déploya dans le vent. Steranko comprit que c'était le drapeau pris à l'ambassade américaine.

Le maréchal resta cinq bonnes minutes à fixer l'apparition puis il souffla à l'homme du KGB :

— Il attend, il veut quelque chose.

Il décrocha son téléphone et fit le numéro de l'officier de garde au Kremlin.

— Informez l'homme sur la tour d'Ivan, que le maréchal Steranko veut lui parler, laissa-t-il tomber.

*

* *

Dix minutes plus tard, deux officiers du KGB, escortaient Remo dans la suite du maréchal Steranko. Le vieux soldat remarqua que les hommes de la police secrète s'avançaient les bras ballants.

— Et vos armes ? aboya-t-il.

— Il nous les a prises, fit l'un d'eux.

— Et il nous a pris aussi l'usage de nos bras quand on a protesté, ajouta l'autre, aussi piteusement.

— Dans une heure, ça ira mieux, les rassura Remo.

— Laissez-nous seuls ! commanda le maréchal.

Les kagébistes s'éclipsèrent.

Le commandant militaire de Moscou fixa l'homme qui était en face de lui. Le visage barbouillé de son interlocuteur était impénétrable.

— Vous savez que l'espionnage contre l'Union Soviétique est passible de la peine de mort ? lança-t-il durement.

— Si j'étais venu espionner, je n'aurais pas écrit mon nom sur tous les murs de Moscou.

— Qu'êtes-vous venu faire ici alors ?

— Je suis venu récupérer un ami. Vos gens l'ont kidnappé.

Le vieux maréchal s'installa dans un sofa qui, bien que neuf, semblait avoir servi à Buddy Holly [\[22\]](#). Il fixa Remo de ses yeux gris acier et dit :

— Parlez !

CHAPITRE XVII

Le maréchal Steranko savait bien qu'introduire Remo dans le Kremlin constituait un acte de haute trahison. Mais il savait aussi que s'il ne le faisait pas, ce fou qui se battait comme un tigre continuerait à répandre la terreur et la désolation sur Moscou. Et le maréchal, qui avait vécu les mille jours du siège de Leningrad sous le feu des nazis, avait le devoir de défendre Moscou. Il était prêt à en payer le prix, même si la chaîne de commandement s'interrompait au-dessus de lui et qu'on saurait bien lui faire porter le chapeau. Moscou et la sainte Mère Russie passaient avant toutes choses.

Steranko escorta Remo jusqu'à l'escalier monumental qui menait aux appartements privés du tsar du moment. Aucun des gardes qu'ils rencontrèrent en chemin ne leur posa de questions. La plus grande confusion semblait régner dans le Kremlin. En outre, Remo portait une chapka et un grand manteau d'uniforme que le maréchal lui avait prêté.

— Voilà, fit le vieux soldat, les gardes disent que le secrétaire général se trouve dans une salle de conférences avec un Oriental qui correspond à votre description. Vous allez devoir continuer seul. Je ne peux pas aller plus loin.

— Vous êtes sûr ? demanda Remo en se débarrassant de l'encombrant manteau.

— Certain, fit le maréchal sans ciller.

Et pour le remercier, Remo l'endormit d'une pression du pouce sur une terminaison nerveuse du cou. Au lieu de le tuer.

Les sens en éveil, Remo se laissa flotter sur les marches jusqu'au troisième étage. Il ne sentit aucun rayon de détection, aucun piège électronique. Les Soviétiques devaient se sentir très sûrs dans leurs murs du Kremlin.

Parvenu tout en haut, Remo se retrouva dans un long couloir lambrissé de bois de chêne massif. Le corridor menait à de nombreuses portes, toutes semblables. Remo essaya la première. Elle s'ouvrit sur six gardes qui s'apprêtaient à sortir.

— Oups ! Pardon, je cherchais les toilettes, fit-il.

Les soldats avaient pivoté comme un seul homme. Le premier

garde, réagissant à l'étrange tenue noire de Remo, lâcha deux coups de feu, sans même réfléchir. Mais, dans la fraction de seconde que le Russe avait mis à tirer, Remo avait eu le temps d'attraper le pistolet et de le tourner vers le garde qui se tira dessus, ainsi que sur son collègue qui accourait derrière lui.

Ils s'écroulèrent mollement sur le sol. Remo s'était déjà mis en mouvement. La pièce était si étroite qu'il décida d'expédier le suivant d'une chiquenaude à la pomme d'Adam. Le cartilage éclata avec un sifflement de pneu crevé et l'homme, le cou broyé, mourut instantanément. Mais Remo n'en avait pas fini avec lui. Reculant vers le couloir, il entraîna le cadavre, toujours debout.

— Cessez le feu, hurla le sergent de la garde qui n'avait rien compris tant la scène s'était déroulée à la vitesse de l'éclair. Ne tirez plus sinon vous allez toucher Ilya.

Les gardes survivants arrêtaient de tirer.

— Allez-y, gueula à nouveau le sergent. Qu'est-ce que vous attendez pour le neutraliser ? Vous voyez bien qu'il n'a pas d'armes !

Le canon d'un Tokarev apparut à la porte. Sans prendre le temps de viser, le garde enfonça la détente mais d'un coup de pouce Remo avait démantelé le mécanisme et arraché le canon.

Il pointa son index sur le Russe ahuri.

— Le mien marche encore, fit-il, facétieux.

Le garde voulut quand même tirer et la balle s'éjecta mollement de la culasse, avec un plof sans conviction.

— À mon tour, fit Remo en rattrapant la balle au bond.

Mais il la renvoya avec une telle violence dans le front du garde que celui-ci en tomba à la renverse. Sur son voisin le plus proche.

Remo rentra dans la petite pièce. Seul garde encore debout, le sergent vida frénétiquement son chargeur sur la silhouette mouvante.

— Tu n'as plus qu'un coup à tirer, fit Remo. Choisis bien ta cible.

Le sergent hésita et choisit la voie la plus sûre. Il appuya son arme contre sa tempe et répandit la moitié de sa cervelle sur les corps de ses collègues.

*

* *

Tout marchait comme sur des roulettes pour le colonel Ditko.

Le vieux Maître de Sinanju s'était révélé un prisonnier sans histoires. Depuis l'aéroport de Pyeong-Yang, il n'avait pas desserré les lèvres.

Quand ils avaient fait leur entrée dans la grande salle du conseil, le secrétaire général s'était levé de son bureau de ministre et avait décoché un de ses célèbres sourires.

— Bienvenue dans notre pays. Nous pourrions discuter en anglais si vous voulez. Je crois que vous parlez cette langue.

— Je parle aussi le russe, avait répondu Chiun dans la plus pure langue de Tolstoï. Dommage que ce ne soit pas votre cas.

Le secrétaire général ravala son sourire.

— Je vais m'entretenir avec le Maître de Sinanju seul à seul, avait-il laissé tomber sans regarder le colonel.

— Et mon poste au neuvième directorat ? balbutia Ditko.

Le secrétaire général fronça les sourcils : tant de mesquinerie en cette occasion historique, c'était vraiment indécent.

— Considérez-vous comme déjà en place, fit-il glacial. Votre première fonction sera de garder ma porte et de veiller à ce que personne ne nous dérange.

— À vos ordres, clama le colonel en claquant des talons.

Il entreprit d'appliquer l'ordre au pied de la lettre et repoussa sans ménagement la secrétaire personnelle qui essayait d'entrer.

— Mais il y a une crise majeure. Moscou est attaquée. Le *Politburo* se réunit en session extraordinaire.

— Mes ordres sont clairs, fit le colonel en dégainant son pistolet.

La secrétaire, dont les ordres n'étaient pas de contempler l'œil noir d'un canon, s'enfuit en courant. Les messagers suivants firent de même. Les téléphones n'arrêtaient pas de sonner mais personne n'y répondait. Bientôt des rumeurs folles commencèrent à courir dans les couloirs du Kremlin. Le secrétaire général avait été assassiné. On parlait même d'un coup d'État. Et le Kremlin, dépourvu de tête par le seul entêtement de Ditko, tournait comme une toupie folle.

Pendant une heure, personne n'osa s'approcher du hall Vladimir jusqu'à ce qu'un homme à l'aspect étrange s'aventure dans le long couloir qui menait à la double porte capitonnée.

Le corridor était mal éclairé et le colonel Ditko dut plisser les yeux pour distinguer la silhouette de l'individu qui s'avavançait ainsi. Il était vêtu d'une curieuse tenue qui rappelait vaguement les pyjamas de l'Occident décadent. Il glissait sans bruit sur des sandales mais il

marchait avec une assurance qui ne semblait venir d'aucune autorité extérieure.

Le colonel Ditko pensa que cette silhouette ne lui était pas inconnue.

— Qui va là ? lança-t-il en braquant son pistolet.

Soudain, l'homme sortit d'une zone d'ombre et Ditko sursauta. À la lueur de l'ampoule, il vit une paire d'yeux qui brillaient d'un éclat sauvage tandis qu'une voix sépulcrale résonnait contre les murs :

— *Je suis Shiva l'Implacable, le Dieu de la Mort, l'Exterminateur des Mondes. Le Tigre de la Nuit révélé par le Maître de Sinanju. Qui est la vermine qui me barre le passage ?*

Trop tard, le colonel Ditko reconnut le visage de l'Américain nommé Remo. Trop tard, il enfonça la détente de son Makarov.

Car l'Américain était déjà sur lui. Le colonel ne sentit même pas la main qui balayait son pistolet et enserrait son poignet dans un impitoyable étau.

— Où est Chiun ?

— Je ne peux pas répondre, fit le Russe.

Alors Remo serra et la main du colonel devint violacée, ses doigts gonflèrent comme des saucisses trop cuites et leurs extrémités éclatèrent, dans un geyser de sang.

Le colonel Ditko poussa un cri et le cri était un mot et le mot était :

— À l'intérieur !

— Merci, fit Remo en arrachant la tranchée artère du colonel.

*

* *

Le secrétaire général était pendu au téléphone.

— Foutez-moi la paix, hurlait-il aux standardistes qui essayaient d'intervenir pour prévenir qu'une crise majeure se développait encore. M'en fous, dégagez-moi ces lignes ! Je veux Washington.

Il écrasait le récepteur entre ses doigts, tant la douleur était insupportable.

Le plus curieux, c'était que cette douleur était incompréhensible. Comment envisager sérieusement, en effet, que le vieux Coréen puisse lui provoquer de telles névralgies en lui tripotant le lobe de l'oreille droite du bout d'un ongle démesurément long ?

Mais alors pourquoi la souffrance lui sciait-elle le crâne à ce point, le rendant presque fou ?

Heureusement, à la fin, la voix familière du président américain résonna dans le haut-parleur.

— Dites-lui que les cassettes ont été détruites, chuchota Chiun dans l'oreille malmenée.

— Les cassettes ont été détruites, hurla le secrétaire général.

— Quoi ? fit le président. C'est pas la peine de crier. Du coup, j'entends rien.

— Maintenant dites bien que vous avez annulé le contrat avec le Maître de Sinanju.

— J'ai annulé le contrat avec le Maître de Sinanju.

— Et le Maître de Sinanju ne travaille plus pour personne, même pas pour l'Amérique, continua à dicter Chiun.

— Et le Maître de Sinanju ne travaille plus pour personne, même pas pour l'Amérique, répéta le secrétaire général d'une voix mourante.

La douleur obscurcissait sa vision. Il s'attendait à mourir d'une seconde à l'autre, ce qui aurait été un indicible soulagement.

— Voilà, tout est dit, fit le Maître de Sinanju.

— J'ai tout dit, bégaya le Russe en raccrochant.

La sueur dégoulinait de son front comme d'un robinet ouvert.

*

* *

Remo se rua dans le bureau ministériel et s'immobilisa sur place.

— Chiun ! s'exclama-t-il.

Chiun était debout, penché sur un homme gris-cendre et recroquevillé dans son fauteuil. Le Maître de Sinanju n'avait plus du tout l'air mourant. Ses yeux noisette étincelaient de malice.

— Remo ! Que fais-tu ici ? grinça-t-il.

— Je suis venu à votre secours.

— Je n'ai besoin de personne. Mais, dis-moi, qui garde le trésor de Sinanju pendant que tu te promènes aux quatre coins de la terre ?

— Smith.

— Smith ? Mon Dieu ! Dépêchons-nous de rentrer à la maison.

— Et votre contrat avec les Russes ?

— Ces imbéciles n'ont pas lu les clauses suspensives. Article 49, alinéa trois : les contrats de Sinanju ne sont pas transférables. Il en est ainsi depuis les infortunes de Maître Tipi. Tu l'aurais su si tu t'étais, toi aussi, donné la peine de lire.

— Vous saviez donc depuis le début que vous alliez revenir ?

— Bien sûr.

— Je n'y comprends rien.

— De toute façon, tu ne comprends jamais rien. Tiens, ajouta Chiun en jetant à Remo des débris de plastique, voilà ce qui reste des cassettes.

— Mais, lui, objecta Remo désignant la forme tassée du secrétaire général, il est au courant de tout.

— Il a gracieusement accepté le don d'une amnésie partielle.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à quitter la Russie.

Les yeux de Chiun se plissèrent de malice.

— Passer les frontières n'a jamais posé le moindre problème pour les Maîtres de Sinanju. N'est-ce pas ? fit Chiun en pinçant familièrement l'oreille du numéro un soviétique.

Et celui-ci était d'accord. Il était même d'accord pour prêter son appareil personnel, si seulement le standard voulait bien se libérer.

CHAPITRE XVIII

Le Maître de Sinanju et son disciple firent le voyage du retour aux deux extrémités[23] de l'avion personnel du Premier Soviétique. À l'aéroport de Pyeong-Yang, des représentants du gouvernement de Kim Il Sung leur réservèrent un accueil chaleureux et mirent gracieusement un hélicoptère à leur disposition pour Sinanju.

C'est au cours de ce vol très court que Remo rompit enfin le silence tendu.

— Vous avez l'air d'avoir récupéré drôlement vite.

— Normal, je suis le Maître de Sinanju.

— Je croyais vous avoir entendu dire que vous étiez mourant.

— Moi ? Je n'ai jamais dit une chose pareille ! Ce sont les docteurs américains qui ont prétendu cela. Mais qu'est-ce qu'ils en savent, hein ?

— Ah non, vous m'avez bien dit que vous étiez mourant. Je l'ai très distinctement entendu.

— Mais pas du tout ! J'ai dit tout au plus que j'étais arrivé à la fin de ma vie. Ce qui est vrai. Je n'ai pas plus de jours à vivre que ceux qu'il me reste, ce qui est beaucoup moins que ceux que j'ai déjà vécu.

— Qu'est-ce que ça veut dire ce charabia ? Combien de jours alors ?

— Je ne sais pas, fit Chiun, angélique. Qui sait ? Vingt ans, peut-être trente.

— Années ? s'étrangla Remo.

Chiun eut une expression peinée.

— Serais-tu déçu ? Es-tu si impatient de devenir le nouveau Maître de Sinanju que tu ne peux attendre de me voir porté en terre ?

— Je croyais que j'étais déjà le nouveau Maître de Sinanju.

— Sans cérémonie d'investiture ? Tu es fou ? Tu sais bien que ces choses doivent être faites dans les règles.

— Je ne sais plus où j'en suis, fit Remo, plissant désespérément le front.

— Tu n'as jamais su, fit Chiun. Tu es né comme ça. Tiens, regarde,

voilà notre village et Smith qui nous attend.

L'hélicoptère se posa sur la place du village, soulevant des tourbillons de poussière. Chiun et Remo en descendirent et l'appareil repartit en grondant.

Smith courut à leur rencontre. Il tenait encore son porte-documents. Des épingles en arêtes de poisson retenaient les pans de sa veste déchirée.

— Remo et Maître Chiun, vous voilà enfin ! s'exclama-t-il.

— Salut, ô empereur Smith, fit le Maître de Sinanju. Mon village va bien ?

— Oui, bien sûr.

— C'est réglé, fit Remo. Les Russes ont renoncé.

— C'est formidable. Pour l'Amérique.

— Mais je vais rester ici. Je vais être le prochain Maître de Sinanju.

— Ne vends pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué, fit Chiun.

Puis, tendant sans cérémonie le parchemin qu'il avait repris au secrétaire général, il annonça à Smith :

— Article 49, troisième alinéa : « Au cas où un client tenterait de négocier son contrat à une tierce partie, ledit contrat deviendrait immédiatement caduc. » Sinanju n'est pas à vendre. Vous pourrez garder ce document à titre de future référence au cas où un empereur américain s'aviserait de louer nos services dans deux ou trois siècles.

— Je crois que vous pouvez rentrer chez vous maintenant, Smitty, chuchota Remo.

— Je suis censé être mort, remarqua Smith.

— Comme ça vous savez ce que ça fait, ne put s'empêcher de rappeler Remo.

— Vous savez très bien que je ne peux pas rentrer chez moi. Les Russes ont peut-être capitulé mais CURE est toujours condamné. Et moi aussi.

— Comme vous voudrez, Smitty.

— J'ai un petit service à vous demander.

— Ouais ?

— Je n'avais qu'une pilule de poison. Est-ce que vous ne pourriez pas par hasard... ?

— Quoi ? Vous voulez que je vous tue ?

— S'il vous plaît, Remo. Il le faut.

— Impossible en ce qui me concerne, je suis à la retraite à partir d'aujourd'hui.

Smith tourna son visage inquiet vers Chiun.

— Maître de Sinanju, vous pourriez peut-être... une dernière faveur...

— Oui ? fit Chiun, les yeux pétillants.

— Est-ce que vous pourriez... m'éliminer ? Sans douleur ?

Le Maître de Sinanju prit un air pensif.

— Combien d'argent avez-vous sur vous ?

— D'argent ?

— Oui, d'argent ! Vous n'êtes plus client chez nous. Vous devez bien vous attendre à payer au coup par coup. Si je puis dire.

Smith fouilla dans sa poche, en sortit un portefeuille et commença à compter ses billets.

— J'ai là six mille dollars en chèques de voyage.

— Nous n'acceptons pas de chèques, vous le savez bien.

— Mais ceux-ci sont garantis par l'American Express.

Chiun secoua la tête.

— J'ai aussi trente-sept dollars en espèces, essaya Smith.

— Encore pire. Pas d'or du tout ?

— Non, hélas...

— De l'argent ?

— J'ai un peu de monnaie.

— Faites voir.

Chiun examina les pièces et les laissa tomber avec dédain.

— Même pas de l'argent pur. Pas bon. Revenez quand vous aurez de l'or.

Le Maître de Sinanju glissa ses mains dans ses manches et abandonna le sujet.

— Remo, s'il vous plaît, supplia Smith en se tournant vers Remo.

À ce moment-là, le téléphone portatif contenu dans l'attaché-case se mit à sonner. Le visage de Smith prit une couleur cendreuse.

— Qu'est-ce qui vous arrive Smitty ? Vous avez vu un fantôme ?

— Mais c'est impossible ! Tous les appels passent par Folcroft et les ordinateurs sont morts.

— Surprise ! fit Remo.

Le téléphone continuait à sonner.

Smith finit par ouvrir son attaché. Le tenant maladroitement à bout de bras, il se mit à taper sur le clavier. Il n'y avait pas de réponse de Saint-Martin. Cette banque d'ordinateurs était définitivement neutralisée. Mais quand il appela Folcroft, l'écran lui répondit : *code d'accès exigé*.

De saisissement, il faillit en laisser tomber sa serviette.

— Smitty, répondez quand on vous parle, suggéra Remo.

— Monsieur le Président ? fit Smith d'une voix rauque.

Puis, après une pause :

— Oui, monsieur le Président, je sais que les Soviétiques ont laissé tomber... Reprendre les opérations ? Oui, c'est encore possible. Les ordinateurs centraux marchent encore... Pour une raison que je ne m'explique pas... Remo ?... Là, j'ai bien peur que ce ne soit trop tard. Remo Williams ne travaille plus pour nous... Oui monsieur le Président, c'est très regrettable. Je crains aussi que nous ayons perdu Chiun. En le repassant aux Russes, nous avons négligé une clause importante... Il ne travaillera plus pour nous...

Remo regardait les premiers reflets du soleil levant rosir les collines de l'est. Il sifflotait, l'air absent, le thème de *Born to be free*.

— Oui, monsieur le Président, poursuivit Smith, bouchant son oreille libre. Je retourne immédiatement à mon poste. Je suis sûr que nous pourrons poursuivre les opérations sans eux.

Le docteur Harold W. Smith referma son attaché-case et se racla bruyamment la gorge.

— Merci, Smitty, fit Remo simplement.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui s'est passé. La procédure d'effacement ne pouvait pas rater.

— Mais elle a raté. Et c'est tant mieux. Et je serais vous, je m'estimerai heureux, sans chercher à comprendre.

— Oui, bien sûr, vous avez raison, convint Smith.

— Vous êtes sûr que c'est bien ce que vous voulez ? reprit le chef de CURE en tendant la main.

Remo la lui serra fermement.

— Je n'en étais pas sûr en arrivant ici. Mais maintenant oui. Chiun avait raison. Il a toujours eu raison : ces gens sont ma famille, je suis ici chez moi et je n'ai plus rien à faire aux États-Unis.

— Et la recherche de vos parents ? Maintenant il n'y a plus de secret-défense pour nous gêner.

— C'est curieux, Smith, avant, je voulais désespérément savoir d'où je venais. Maintenant que je sais ce que je suis, tout ça n'a plus la même importance pour moi.

— Je comprends, fit Smith.

— Je vais vous dire une chose, Smitty. Poursuivez les recherches, mais ne m'appeliez pas. C'est moi qui vous contacterai.

— Si vous commencez à travailler en indépendant, on risque de se retrouver face à face un jour, ajouta Smith.

Il avait lâché la main de Remo.

Mais Remo secoua la tête.

— Ce village a plus d'or à lui tout seul qu'un pays moyennement évolué (PME). Ils n'ont pas besoin d'un assassin mais d'un conseiller en investissements.

— J'aime mieux ça. Alors, donc, adieu.

— Peut-être pas. Si quelque chose d'extraordinaire arrivait, vous pourriez toujours essayer de nous contacter.

— C'est dur de prendre congé après tant d'années, fit Smith, la voix rauque.

— Je sais, mais c'est la vie.

Remo souriait.

Smith descendit le sentier qui menait à la plage. Un zodiac l'attendait pour l'emmener jusqu'au *Darter*.

Remo le regardait descendre depuis les rochers. Il ne ressentait aucune tristesse. C'était fini : il était libre.

Chiun le rejoignit en silence. Il ne portait plus sa robe noire de la mort mais un kimono d'un éclatant jaune serin.

Remarquant la nuque dégagée de Remo, il l'effleura de ses doigts aux ongles longs.

— Je vois que ton cou est moins bleu, observa-t-il.

— Hein ? Ah oui. Tiens au fait, pendant que je vous cherchais dans tout le Kremlin, la voix s'est de nouveau exprimée à travers moi. Pourtant, j'étais toujours moi-même. Je me demande bien ce que ça

veut dire.

— Ça veut dire la même chose que le bleu qui s'estompe.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que l'influence de Shiva sur toi s'est affaiblie. Je savais bien qu'en t'emmenant ici, tu t'intégrerais dans ce village et que tu serais capable de résister à l'appel de Shiva. Tu avais besoin d'une bonne dose de Sinanju, c'est tout. J'avais raison. Comme d'habitude.

— Shiva... Tout ce truc a commencé là-bas, dans l'immeuble en flammes de Detroit, n'est-ce pas ?

— De quoi veux-tu parler ? répondit Chiun, l'air de ne pas y toucher.

— Quand j'ai perdu connaissance et que je suis devenu Shiva, c'est encore très flou pour moi, mais apparemment ça vous a fait un choc. Vous avez eu peur que Shiva ne s'empare de moi et que je disparaisse, vous laissant sans héritier. Attendez, je suis en train de me demander...

— Oui ? dit évasivement Chiun.

Visiblement, il paraissait très absorbé par les évolutions du zodiac de Smith qui s'approchait maintenant du sous-marin.

— Est-ce que par hasard, vous n'auriez pas monté toute cette mise en scène du Maître à l'article de la mort rien que pour me ramener ici.

— Arrête ce babillage incessant, Remo, coupa Chiun. Nous vivons un moment historique : regarde, nous allons enfin être débarrassé d'Harold le fou.

— Et si ce n'était pas mon choix, à moi ? Et puis d'ailleurs, arrêtez de détourner sans arrêt la conversation ! C'est ça, hein ? Vous vous êtes dit que si vous m'embarquiez dans toutes ces histoires du village et de Sinanju, ça me maintiendrait loin de Shiva.

— Balivernes et billevesées, siffla Chiun. Tu te prends encore pour le nombril de mes préoccupations.

— Ouais, à d'autres ! Vous avez tout simulé : les techniques de Sinanju pour ralentir les battements de cœur et la tension... Avec toutes les séries télé que vous vous tapez, le reste du mélo n'a pas dû être trop dur à inventer.

— Grotesque, se rebiffa le vieil Oriental. La vérité est que tu es si laid et si nul que les villageois ne voudront jamais de toi comme Maître de Sinanju. Quelle misère ! À cause de ton horrible visage pâle et de ces ridicules oreilles de cochon dont tu es affublé, je ne peux même pas mourir en paix.

— Vous êtes un escroc, Chiun. Vous avez tout manigancé, rien que pour me ramener ici, pour me rendre tellement Sinanju que Shiva n'ait plus de prise sur moi.

— Il y a encore pire, grinça Chiun.

Il pointait le sentier de la plage. Remo tourna la tête et aperçut Mah-Li. Elle s'était mise à courir et son visage, dévoilé, irradiait le bonheur.

— Dot ou pas, Chiun, je vais l'épouser, fit Remo.

— Elle est aussi laide que toi, mais au moins, elle a bon cœur, admit Chiun.

Le vieil Oriental fit semblant de réfléchir.

— Au fait, étant donné que Smith a rompu son contrat, la dernière livraison d'or est à rembourser intégralement. Mais comme j'ai oublié de lui en parler, je ne sais pas trop quoi en faire.

— Je suis sûr que vous trouverez une solution, fit Remo.

Chiun claqua dans ses doigts.

— Bon sang, mais c'est bien sûr ! Je ne vais quand même pas jeter du bon or à la mer sous prétexte qu'il ne m'appartient pas tout à fait. Je vais en faire cadeau à Mah-Li. Ce sera sa dot. Mais surtout pas un mot aux autres villageois, sinon ils vont tous vouloir m'emprunter de l'argent et je ne suis pas une banque.

Chiun fit semblant de s'impatienter.

— Et alors qu'est-ce que tu attends ? Va voir ta promesse. En tant que père du fiancé, il faut que j'aie m'occuper des préparatifs du mariage.

Remo se tourna vers le vieil Oriental et s'inclina profondément devant lui.

— Chiun, vous êtes un vieil escroc sans vergogne et vous nous enterrez tous.

— Et toi Remo, tu es le prochain Maître de Sinanju et, dans tes mains, je déposerai un jour le destin de mon village et l'honneur de ma lignée.

Le Maître coréen s'était incliné à son tour, sûrement pour dissimuler à son disciple le sourire de satisfaction qui plissait sa vieille face ridée d'une oreille à l'autre. Mais Remo ne le regardait pas. Il dévalait déjà le sentier qui menait à la plage pour aller embrasser sa fiancée et le soleil levant qui enflammait les rochers noirs de Sinanju n'avait jamais eu d'aussi jolis reflets roses.

*Achevé d'imprimer en novembre 1989
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 10110. —

Dépôt légal : décembre 1989.

Imprimé en France

-
- [1] Fête anglo-saxonne d'origine païenne située à la fin octobre où les enfants mettent des masques de sorcières, lancent des pétards et vont mendier de porte en porte.
- [2] Pièce de un centime américain à l'effigie de Lincoln.
- [3] En Amérique, on peut prendre un PV de trente dollars pour avoir traversé en dehors des clous ou quand la figurine du piéton est rouge. Ce n'est visiblement pas le cas en France.
- [4] Cf L'Implacable n° 69, *Les liens du Sang*.
- [5] Aux États-Unis, on utilise énormément plus de bois qu'en France comme matériau de construction. Ndt.
- [6] Un avatar n'est pas un ennui mais l'incarnation d'une divinité dans la religion hindouiste.
- [7] Il n'y a pas de système de sécurité sociale aux États-Unis.
- [8] Base de chasseurs F 14 près de San Diego.
- [9] Site de Topgun, la fameuse école des AS de l'aéronavale. Ndt.
- [10] Navire espion américain capturé hors des eaux territoriales par la marine nord-coréenne.
- [11] Golden Gate Bridge : pont de la Porte d'Or, spectaculaire pont suspendu au nord de San Francisco.
- [12] Voir l'Implacable n° 68 : *Rage de guerre*.
- [13] Le fameux pot-pourri cantonais.
- [14] Version américaine du Revenu Minimum d'Insertion.
- [15] Allusion à la coutume asiatique de noyer les enfants en cas de disette. En commençant toujours par les filles.
- [16] En l'occurrence, il ne s'agit « que » du Strategic Air Command qui désigne la force aérienne nucléaire.
- [17] Commandos d'élite, spécialistes des opérations « mouillées ».
- [18] Plage de Corée du Sud où MacArthur fit débarquer ses troupes pour prendre les Sino-Nord-Coréens de flanc pendant la guerre de Corée. Ce fut le tournant décisif de la guerre. Ndt.
- [19] Base de l'US Air Force près de Séoul, capitale de la Corée du Sud. Ndt.
- [20] La Militsya est la police municipale de Moscou.
- [21] Il n'y a que quatre pièces de monnaie aux États-Unis : le penny, pièce d'un centime, en cuivre ; le nickel, pièce de cinq centimes, en alliage argenté ; la dîme, pièce de dix centimes et le quarter qui équivaut à vingt-cinq centimes (un quart de dollar). Ndt.
- [22] Rock-and-roller des années cinquante. Ndt.
- [23] À une distance égale l'un de l'autre comme dirait Alexandre Dumas, cet incomparable géomètre.